








II Suppl. Palat. B-3

ŒUVRES POSTHUMES DE MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Imprimées sur le manuscrit autographe de l'Auteur.



MÉLANGES.

A PARIS,

Chez XHROUET, Imprimeur, rue des Moineaux, n°. 16;
DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n°. 16;
LENORMAND, rue des Prêtres, Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17;
PETIT, palais du Tribunat, galerie Virginie, n°. 16.

M. DCCC. VI.

MÉLANGES.

TOME DERNIER

DES ŒUVRES POSTHUMES

DE MARMONTEL,

CONTENANT

LE PETIT VOYAGE, LES PROMENADES DE PLATON EN SICILE, } CONTES MORAUX.

LETTRES DE MARMONTEL A VOLTAIRE.

— DU ROI DE PRUSSE FRÉDÉRIC II A MARMONTEL.

— DE MARMONTEL AU ROI DE PRUSSE FRÉDÉRIC II.

— DU COMTE DE CREUTZ A MARMONTEL.

— DU BARON VANSWIETEN AU MÊME.

ÉLOGE DE MARMONTEL, PAR M. MORELLET.

LES ŒUVRES POSTHUMES DE MARMONTEL contiennent :

Ses Mémoires, 4 vol. in-12, ou 4 vol. in-8°.

Régence du duc d'Orléans, 2 vol. in-12, ou 2 vol. in-8°.

Leçons d'un Père à ses Enfans, sur la *Grammaire*, la *Logique*, la *Métaphysique* et la *Morale*, 4 vol. in-12, ou 4 in-8°.

Mélanges, 1 vol. in-12, ou 1 vol. in-8°.

LE PETIT VOYAGE,

CONTE MORAL.

PREMIÈRE PARTIE.

MADAME GEOFFRIN étoit une femme d'un sens exquis ; elle avoit peu d'idées, et ses idées n'étoient pas étendues ; mais elles étoient soigneusement rangées et complètement assorties : sa tête, ainsi que sa maison, étoit un modèle de l'ordre ; tout y étoit à sa place et comme sous la main ; c'étoit de l'aisance sans luxe : rien n'y manquoit au nécessaire, et rien n'y étoit superflu. L'on sait combien elle étoit bonne et bienfaisante ; mais sa bienfaisance elle-même étoit réglée avec économie : son estime ne l'étoit

pas moins. Ainsi, jamais en elle rien ne passoit la ligne de la droite raison. Son caractère, si j'ose me servir d'une expression qui lui est analogue, étoit tiré à quatre épingles; sa vie habituelle ne faisoit pas un pli. Vous concevez combien devoit avoir d'attrait pour elle la bonne et saine philosophie, et combien la mauvaise étoit peu de son goût.

Un jour qu'elle avoit la bonté de me mener dîner à la campagne, elle avoit aussi donné place dans sa voiture à M. de Mairan, celui de tous les hommes dont l'esprit s'ajustoit le mieux avec le sien. Le quatrième étoit un jeune voyageur, le baron de Flozen, qui lui étoit recommandé. Elle engagea la conversation en demandant à ce jeune homme si, dans le monde, il commençoit à se répandre et à former des liaisons.

« Madame, répondit Flozen, je vois peu ce que vous appelez le monde: je m'y suis présenté; mais, après un accueil froidement poli et quelques questions légères, on y a fait si peu d'atten-

tion à moi, que j'ai cru devoir m'en retirer, et j'ai pris le parti de fréquenter des philosophes ».

« Monsieur, lui dit Mme. Geoffrin, c'est une excellente compagnie que celle des vrais philosophes ! et Châtillon, où nous allons dîner, en réunit souvent de tels ; mais je vous avertis que, sous ce nom et avec la livrée de la philosophie, il rode dans Paris bien des aventuriers et bien des charlatans ».

« Je crois, Madame, dit le jeune homme, en avoir trouvé un des bons et de ceux dont vous faites cas ; c'est le célèbre M. Cléanthe. — Je ne le connois point, dit-elle. — Ni moi non plus, dit Mairan ; mais Cléanthe est le nom d'un philosophe grec qui vivoit il y a deux mille ans ; celui-ci est peut-être de la même famille ».

On demanda au voyageur où il avoit vu ce philosophe. « Dans un café, dit-il, où il est fort considéré et où je l'ai entendu parler avec beaucoup de véhémence. Je l'ai prié de me dire où il tenoit

son école. — Partout, comme Socrate, m'a-t-il répondu; mais je donne des leçons plus intimes à mes disciples favoris. — Il m'a permis de l'aller voir; il est même venu chez moi; et, me trouvant docile, il y est revenu fréquemment. Nous dînons tête à tête; il aime le bon vin; nous en buvons ensemble; et, le verre à la main, s'exaltant l'âme et la pensée, il me révèle tous les jours des secrets de morale inconnus au vulgaire. Il m'a promis que, dans trois mois, je n'aurois plus un seul préjugé dans la tête, et qu'à la place il auroit mis des vérités profondes et des principes lumineux ».

« Monsieur, lui dit Mairan, avec son air fin, sa voix douce et son accent de Béziers, prenez-y garde; il vous annonce-là un terrible remue-ménage; et, dans l'échange qu'il vous propose, vous pourriez bien faire un mauvais marché. — Quoi! Monsieur, en changeant des préjugés pour des principes, des erreurs pour des vérités »!

« D'abord il s'en faut bien, dit le sage Gascon, que tous les préjugés soient des erreurs ; il s'en faut bien encore que toutes les erreurs..... Mais ceci seroit long ; et la première règle de la politesse, avec les dames, c'est de ne pas les ennuyer. — Ne pensez pas à moi, dit Mme. Geoffrin ; jamais la raison ne m'ennuie ».

« Je dirai donc, en premier lieu, reprit Mairan, qu'on a tort de vouloir, sans distinction et sans réserve, ôter aux préjugés tout leur ancien crédit : c'est comme une monnoie empreinte de l'autorité de nos pères ; et, n'en déplaise à nos affineurs et à nos refondeurs modernes, il n'est pas vrai qu'en général elle soit de mauvaise aloi. — Au moins, dit le jeune homme, doit-il être permis de la peser dans la balance, et de la remettre au creuset. — Fort bien, reprit Mairan, si la balance est juste et si le creuset est bien pur ; mais je me suis toujours grandement défié des souffleurs et des alchimistes ».

« Mon ami, dites-moi bien simple-

ment, bien nettement, demanda madame Geoffrin, ce que vous appelez un préjugé. — C'est, Madame, ce que l'on pense sans l'avoir raisonné soi-même, et sur la foi de ceux par qui l'on est instruit; bien entendu que ce ne sont pas des *ouï-dire* passagers, mais des opinions dès long-temps établies et successivement transmises: c'est communément le produit de la raison courante, le fruit et l'héritage de la prudence du passé; et, dans cette doctrine usuelle et vulgaire, je ne vois, comme dans Barême, que des comptes faits pour l'usage et la commodité de ceux ou qui ne savent pas compter, ou qui n'en ont pas le loisir ».

« J'entends cela, dit Flozen; mais ces comptes, qui les a faits? — Qui les a faits? le temps, lui répondit le sage; et je crois, en fait de calculs, que le temps en sait plus que nous. — Si le compte est bon, dit Flozen, il ne risquera rien à être examiné. — Sans doute, dit Mairan, si l'examinateur est habile et de bonne foi; si c'est un esprit juste, libre d'er-

reurs, exempt de vices, et assez éclairé, assez sûr de lui-même pour oser juger, d'après soi, le sens commun des nations et l'expérience des siècles. Mais, au lieu de cet homme rare, supposez que le peuple, et chacun dans le peuple, se permette cet examen, voyez quels juges vous donnez à la raison publique, aux lois, aux opinions religieuses, surtout à la morale, dont les maximes sont presque toutes des vérités de sentiment ou des conventions sociales qu'il est si difficile, si dangereux d'analiser » ?

« Aussi, dit le jeune homme, n'est-ce pas à la multitude qu'appartiennent ces analises. — Pourquoi non? répliqua Mairan : y a-t-il un privilége exclusif de penser? et la sagesse est-elle une science exacte comme l'astronomie, un art comme l'horlogerie, qu'il faille avoir appris avant de l'exercer? Chacun ne peut-il pas, du soir au lendemain, se croire aussi sage qu'un autre? Et, lorsque vos docteurs de place auront enseigné à ne croire qu'après avoir examiné, pourquoi voulez-

vous que le peuple s'abstienne de cet examen, et se laisse conduire par la raison d'autrui? — Il est sûr, dit Flozen, que tout homme a le droit de douter avant que de croire, de délibérer pour agir. — Oui, répliqua Mairan, comme le matelot a droit de raisonner l'art du pilote et les principes de la manœuvre qu'on lui donne à exécuter; car enfin la société n'est autre chose qu'un navire où nous sommes tous embarqués, et où chacun veille et travaille, les uns au gouvernail, les autres à la voile, et tous pour le service et le salut commun. Or, voyez, je vous prie, quelle confusion, quelle inaction sur le navire, si tout le monde alloit se mettre au gouvernail, ou si chacun vouloit vérifier la théorie du mouvement auquel il doit contribuer »!

« C'est-là l'extrême, dit Flozen, et l'abus de la liberté: mais si le navire va mal, et si quelqu'un assis sur le tillac en apperçoit la cause, ne doit-il pas en avertir? — Oui, dit Mairan, il doit en avertir le pilote ou le capitaine, mais

directement et sans bruit, pour ne pas troubler l'équipage. — Vous ne voulez donc pas que le peuple soit éclairé? — Je veux qu'il soit instruit autant qu'il a besoin de l'être, mais avec prudence et mesure. Dans son entendement, les fruits de la sagesse doivent germer avant d'éclore, et je veux qu'on y sème plutôt que d'y planter. Quand les idées nouvelles se font jour lentement, elles disposent elles-mêmes les esprits à les recevoir, et successivement elles prennent leur place; mais, lorsqu'elles viennent en foule heurter brusquement l'opinion et bouleverser la pensée, elles ne font que du ravage: voilà pourquoi les leçons du temps me semblent les meilleures pour instruire la multitude. Elle sait toujours mal ce qu'elle apprend trop vîte; elle sait toujours trop de ce qu'elle sait mal. Les livres, par exemple, ne font que lui altérer le bon sens naturel; les baumes, les poisons, elle y cueille tout, pêle-mêle; et c'est surtout lorsque tout le monde sait

lire, qu'il faut bien prendre garde à ce que l'on écrit ».

« Vous m'expliquez, dit Mme. Geoffrin, pourquoi j'ai toujours préféré l'instruction qui tombe en rosée, à celle qui vient par orage et qui se déborde en torrent ».

« Quand notre ami M. de Fontenelle disoit, reprit Mairan, que, s'il avoit la main remplie de vérités, il ne l'ouvriroit pas. Au moins, lui demandai-je, ouvririez-vous les doigts l'un après l'autre. Et je vis, à son air, que ce ne seroit pas sans beaucoup de précaution. Voilà ce que j'appelle un homme qui connoît les hommes : ce n'est qu'en temps et lieu que les vérités sont utiles, et il en est qui, dans les mains du peuple, ne seroient guère moins dangereuses que des rasoirs dans les mains des enfans. Il faut à chacun les lumières relatives à son état, comme il faut à chaque ouvrier les outils propres à son usage ; et quant aux règles de conduite qui nous sont communes à tous, croyez, Monsieur, que les

novateurs sont bien rarement de vrais sages. Dans la société comme sur le navire, tout ira mal, si l'on ne s'entend pas pour agir ensemble et d'accord ; et, pour s'entendre, il faut des signaux convenus auxquels tout le monde obéisse ».

« Voilà pourquoi, dit Mme. Geoffrin, je n'ai jamais aimé que la métaphysique se soit mêlée de nous conduire. Où en serions-nous en effet, s'il falloit, chacun ressasser les élémens de la morale et les règles de la prudence ? Le monde seroit donc perpétuellement à l'école, et son éducation passée ne lui serviroit plus de rien.—Mais, Madame, s'il est mal élevé, reprit Flozen. — Tant bien que mal, répliqua-t-elle, il va mieux comme il va, que si chacun n'en faisoit qu'à sa tête ; car ce monde, bien étourdi et bien capricieux encore, ne laisse pas d'être assez d'accord sur ce qui est bon, juste et décent, et c'est-là notre grande affaire. Pour moi, je n'ai jamais rien épluché de tout cela ; seulement j'accommode un peu à mon usage les opinions et les

modes; mais, en cela, c'est plutôt mon goût que ma raison que je consulte ; et lorsque la philosophie me propose de me guérir de quelque erreur, je me souviens toujours de la fable du jardinier qui vit fourrager son jardin pour en avoir voulu faire chasser un pauvre lièvre. Après tout, qui m'assure que le prétendu sage n'est pas une mauvaise tête, un esprit faux, léger, imprudemment hardi? Ah! c'est un vice bien dangereux et bien commun que celui de la suffisance! c'est une maladie bien dangereuse, bien irremédiable, que celle de l'orgueil! et vous ne sauriez croire combien de têtes a fait tourner la présomption de corriger son siècle, et l'ambition épidémique de s'ériger en novateur! Aussi, bien des gens s'en défient, et se conduisent, comme moi, par sentiment plutôt que par système. Je vois même, entre nous soit dit, que, dans le monde, celle ou celui qui épilogue le plus sur les conventions et sur les bienséances cherche bien moins, dans ses de-

voirs, des lumières pour les remplir, que des excuses pour y manquer ».

« Eh! oui, Madame, on ne biaise que pour éluder, dit Mairan : la preuve en est que ce qui fait plaisir est rarement mis en problème; et en morale comme en litige, les plaideurs de profession sont des gens de mauvaise foi. Mais, pour en revenir à nos moutons, je dis que le peuple a besoin que l'opinion le rassemble sous la houlette du berger; car, s'il est livré à lui-même, il se dispersera; et si chacun s'en va de son côté..... — Gare les blés! dit Mme. Geoffrin. — Et gare les loups! dit le sage ».

« Oui, je conçois, dit le jeune homme, que, pour la multitude, et surtout à l'égard des actions publiques, les règles de conduite ne peuvent être que des lois ou des opinions transmises et reçues sans examen. Mais dissuaderez-vous l'homme retiré de la foule, l'homme studieux, l'homme instruit d'examiner à part soi, en silence, les opinions du vulgaire »?

« En silence, à part soi, fort bien,

dit Mairan; s'il se trompe, il n'y aura qu'un demi-mal. — Et s'il croit découvrir parmi ces préjugés quelque erreur importante, dit le jeune homme, et si, pour la combattre, il croit avoir en main quelque puissante vérité, que lui conseillez-vous? — D'abord de se bien défier de sa nouvelle découverte; car il y a mille à parier contre un qu'on a déjà vu ce qu'il voit; et si son idée étoit bonne, le monde en eût fait son profit. Il y a cinquante ans que j'observe les progrès de l'esprit humain; il en fait tous les jours en physique, en chimie, en mécanique, il a fait même quelques pas en métaphysique; mais en politique, en morale, je ne sais, je l'avoue, ni quelles vérités nouvelles il peut avoir acquises, ni de quelles erreurs il s'est désabusé. C'est le propre de l'ignorance de se croire inventive; c'est aussi bien souvent le foible de la vanité. De là vient qu'on voit tous les jours reproduire des paradoxes mis au rebut depuis mille ans.

» Mais ce que je conseille surtout à l'in-

venteur, c'est d'examiner bien si sa vérité n'est pas celle d'un autre monde que le nôtre, d'un monde idéal, fantastique ou différemment composé ; car si elle nous est étrangère, elle n'est plus la vérité pour nous. La vérité de notre monde est celle qui s'adapte à nos circonstances et s'accorde avec nos besoins ; son caractère essentiel, c'est la bonté : or, la bonté n'est jamais absolue ; elle tient à des relations ; et ce qui est bon dans tel temps, dans tel lieu, dans tel état de choses, est mauvais dans tel autre. Ainsi, pour que la vérité devienne erreur, et l'erreur vérité, elles n'ont qu'à changer de place. Dans les calculs mathématiques, on suppose le point sans étendue et la ligne sans épaisseur ; on suppose des quantités précises, des mesures exactes, des formes régulières ; on n'a égard ni à la différente solidité des corps, ni aux altérations accidentelles du fluide où les corps se meuvent, ni aux obstacles qui dérangent la direction des mouvemens. Qu'arrive-t-il lorsque, de l'hypothèse de cette

nature idéale, on passe à la réalité? Il arrive que ces calculs si rigoureux, ces résultats si justes sous la plume du géomètre, se trouvent faux sous le compas et l'outil du mécanicien. Il en est tout de même en morale et en politique : les singularités des hommes et des choses y sont presque toujours en contradiction avec la généralité des maximes spéculatives ; et la plus belle théorie mise en pratique ne vaut plus rien. Le plus sûr sera donc de bien regarder à l'utile ; car si le bon n'est pas le vrai, il en tient lieu, et il ne doit céder la place qu'au vrai, meilleur que lui encore ».

« Ceci, dit Mme. Geoffrin, ne vous semble-t-il pas un peu vague et confus? Pour le bien concevoir, je sens que j'aurois besoin d'un exemple ».

« En voici un, reprit Mairan. *Les premiers devoirs de l'homme*, a dit Cicéron, *regardent les dieux immortels ; les seconds, sa patrie, et les troisièmes, ses parens.* Je doute qu'en organisant une grande société, il soit possible de

réunir

réunir trois mobiles plus sûrs et plus puissans que ces premiers devoirs; et cependant, donnez cette maxime de morale à discuter à de prétendus sages: *ce sont des fables que les dieux*, vous dira l'épicurien; *la patrie est partout où l'on se trouve bien*, vous dira le cosmopolite; *l'animal cesse de tenir à ses parens dès qu'il peut s'en passer*, vous dira le naturaliste; et aucun des trois ne manquera de raisonnemens spécieux. Eh bien! je veux que leurs sophismes passent pour concluans et restent sans réplique, qu'en résultera-t-il? Trois opinions monstrueuses qu'à frais communs il faudroit étouffer; et, en voulant détruire ce qu'on appellera trois préjugés vulgaires, on aura brisé les appuis les plus sacrés de l'ordre social, les liens d'un Etat, les bases sur lesquelles repose le sort d'un Empire. Or, il n'est point d'opinions reçues qu'on ne puisse attaquer ainsi; et, en fait de religion, de morale et de politique, tout est perdu, si tout est mis au

creuset de nos alchimistes. L'or même le plus pur va s'y évaporer ».

« Quant à l'amour de la patrie et à la piété filiale, reprit Flozen, ils sont au rang des choses éternellement saintes ; et c'est pour la philosophie un sacrilége que d'y toucher ; mais, à l'égard de ses dieux immortels, Cicéron m'avouera que lui-même il n'y croyoit guère ; et c'est un de ces préjugés dont il me semble que le sage avoit raison de s'affranchir ».

A ces mots, Mme. Geoffrin voulut terminer la dispute.

« Ne craignez rien, Madame, pour des vérités qui vous touchent, lui dit Mairan ; nous allons combattre à l'écart. Mais je demande à reprendre haleine ; car vous voyez que M. le baron ne me laisse pas respirer ».

SECONDE PARTIE.

« POUR concevoir, reprit Mairan, après un moment de repos, comment l'erreur, par quelque analogie et quelque point de ressemblance, peut tenir à la vérité et y suppléer au besoin, supposons que, dans les temps et les climats où les opinions religieuses n'étoient pas encore épurées, les poëtes philosophes eussent peuplé le ciel de divinités plus décentes; qu'au-dessous du destin ils n'eussent mis que des dieux tutélaires, pour protéger les gens de bien; des dieux justes et redoutables, pour intimider les méchans; des dieux présens aux travaux des campagnes, pour les encourager et les récompenser; des dieux surtout amis des malheureux, pour les consoler dans leurs peines, et pour tempérer l'amer-

tume des maux présens par l'espérance d'un avenir plus doux : supposons que le dieu, symbole de la force et de la puissance, l'eût été constamment de la sagesse et de l'équité ; que la déesse de la beauté eût été celle de la pudeur ; que l'innocence eût été compagne des plaisirs et de la jeunesse ; que l'amour et les grâces, avec la bonne foi, eussent formé la cour du chaste hymen ; qu'au lieu de ces dieux libertins qui poursuivoient les nymphes des campagnes ; on n'y eût admis que des dieux de bonnes mœurs, des dieux gardiens des limites, des dieux protecteurs des hameaux, vengeurs de l'innocence et de la foiblesse opprimée ; en un mot, supposons que, dans ces fables religieuses, un ciel moins dissolu, un enfer plus moral, les airs, les eaux, la terre, les élemens et les saisons eussent partout présenté aux hommes des exemples sous des symboles, et qu'au lieu des scandales de la mythologie, on y eût rendu les vérités morales intéressantes et sensibles par des modèles de

bonté, d'équité, de vertu, exposés sur tous les autels, croyez-vous qu'en attendant mieux, ces fictions n'eussent pas eu assez de vérité dans leur caractère emblématique pour mériter le respect des sages, et que le jeu inexplicable des atomes de Démocrite ou le vague incompréhensible de la doctrine de Thalès eût valu ces allusions? Il faut des images au peuple; et, lorsque la vérité lui manque ou qu'elle n'auroit pas assez d'attrait pour lui, il lui faut aussi quelquefois des mensonges officieux.

» A présent, je conviens que la mythologie n'étoit pas composée comme je le suppose : tous les vices et tous les crimes pouvoient s'y croire autorisés; en la formant, on avoit moins pensé aux dangers des exemples qu'à la justesse des emblèmes. Mais, pour corriger les poëtes, que firent les vrais sages et les législateurs? Ils n'abolirent pas le culte, car un système religieux ne s'écroule pas sans péril; s'il pouvoit même être détruit comme un palais magique par un coup

de baguette, il ne laisseroit qu'un désert, et ce désert seroit bientôt peuplé de monstres sanguinaires et de reptiles venimeux. Ils eurent donc, ces sages, la prudence et l'habileté d'écarter respectueusement, et de laisser comme dans l'ombre tout ce que la croyance auroit eu d'immoral, et de ne présenter à la vénération des peuples que ce qu'elle avoit d'imposant, de salutaire et de vrâiment auguste.

» Observez leur conduite : partout, dans tous les temps, si ce n'est pas la vérité, c'est la bonté morale, l'utilité publique qu'ils respectent dans l'opinion, et c'est là ce qui les distingue. Cicéron, par exemple, en confidence avec son fils, s'explique librement sur la fatalité ; mais il se garde bien d'empêcher les Romains de redouter la fortune comme une déesse inconstante. Horace la leur peint élevant, abaissant tour à tour, à son gré, et les hommes et les empires, changeant les triomphes en funérailles, et faisant trembler les tyrans ; croyance infiniment utile

pour préserver les malheureux du découragement, les heureux de l'orgueil, le peuple de l'ivresse de la prospérité, du désespoir dans les disgrâces, et lui donner à qui s'en prendre des revers dont il eût peut-être voulu punir le grand homme innocent que l'événement accusoit, mais qu'absolvoit l'impérieuse autorité de la fortune.

» Et voilà, comme en attendant la vérité, l'opinion gouverne le peuple; car il faut qu'il soit gouverné; et si l'erreur le mène au but de la vérité qui lui manque, elle en tient lieu; elle en a du moins les plus précieux caractères, la convenance et la bonté ».

« Monsieur, reprit Flozen, faut-il vous dire ma pensée? Je n'aime pas à vous entendre faire l'éloge de l'erreur, et la donner pour supplément à la vérité qui nous manque. — Et moi, lui dit Mairan, j'aime beaucoup à vous voir prendre avec chaleur le parti de la vérité; car je n'ai vécu que pour elle, et ma vieillesse encore n'est occupée qu'à la

chercher ; c'est l'unique objet de mes veilles, et je me vante de la chérir et de la révérer autant qu'homme du monde; mais ce monde est fait de façon que, dans leurs relations et dans leur influence, le bien peut quelquefois y devenir un mal, comme le mal un bien. Par exemple, vous m'avouerez qu'au moins, de notre temps, il n'est pas exactement vrai que toutes les femmes soient chastes, tous les époux fidèles, toutes les mères vertueuses, tous les pères honnêtes gens, tous les juges incorruptibles; cependant, pour l'ordre public, combien n'est-il pas souhaitable qu'on ait cette bonne opinion de sa femme, de son mari, de ses parens et de ses juges? Et il en est de même de mille autres illusions. La vérité, Monsieur, est une liqueur excellente; mais prenez garde au vase où vous la verserez : s'il est impur, elle va s'y corrompre, et ne sera plus qu'un poison ».

« Mon philosophe, dit Flozen, ne connoît point de tempérament ni d'excep-

tion à ses principes. Il n'admet pour l'esprit humain que deux situations, l'évidence ou le doute. Quant à ce qui n'est susceptible que d'un peu plus ou d'un peu moins de probabilité, il le livre à l'opinion qu'il méprise, et qui n'a, dit-il, d'autre moyen de s'éclairer que d'oublier les préjugés vulgaires et les conventions sociales, pour remonter à l'état de nature et aux sages lois de l'instinct ».

« Oui, je sais, dit Mairan, que c'est-là le système de nos moralistes modernes; mais je sais bien aussi que c'est le grand magasin des sophismes, la grande source des erreurs. La voix de la nature est sans doute un bon guide à qui l'écoute et l'entend bien; mais il faut la laisser parler dans le silence des passions : c'est ce qu'on ne fait pas. Elle est troublée, elle est séduite avant qu'on la consulte : alors on lui fait dire, comme à l'écho, tout ce qu'on veut, et bien souvent des sottises épouvantables. Entre mille exemples que j'en ai vus, en voici un qui m'a

frappé dans ma jeunesse, et dont je garde encore le souvenir ».

Mme. Geoffrin, qui aimoit les contes, redoubla ici d'attention.

« Nous avions à Béziers, poursuivit-il, un homme qui, voulant tout réduire aux lois de la nature, élevoit ses enfans dans un sentiment de mépris pour les opinions et les conventions sociales, les instruisant à se conduire par les lumières d'une raison pure et libre de préjugés. Cependant, comme il étoit lui-même beaucoup meilleur que sa doctrine, et, qu'honnête par sentiment, il corrigeoit à son insçu ses préceptes par ses exemples, il fut long-temps à s'appercevoir du vice d'immoralité dont il avoit empoisonné l'éducation de ses enfans.

» Mais quand vint pour eux l'âge des passions et de l'indépendance, il n'y eut pour lui plus de repos qu'il ne les eût émancipés. Ils voulurent se marier tous les trois à leur fantaisie, et rien n'étoit plus naturel; car c'est ainsi que les animaux, en disposant d'eux-mêmes, se

choisissent l'un l'autre. « C'est encore ainsi, disoient-ils, que s'apparient les sauvages »; et le père n'eut pas un mot à répliquer.

» A peine furent-ils mariés, qu'ils lui demandèrent un compte exact et rigoureux de l'héritage de leur mère ; car puisque, par un vice de la société, il y avoit propriété de biens et transmission d'héritage, au moins falloit-il que chacun put jouir, à son tour, de cette iniquité. Le père leur demanda grâce d'une partie de la dot. Il venoit d'être ruiné par un procès où le droit naturel parloit pour lui, mais où le droit écrit lui avoit été contraire. Ils crurent lui donner à vivre en lui laissant de quoi ne pas mourir.

» Il voulut inutilement leur rappeler le don de la vie, le soin de leur enfance, tous les bienfaits de son amour. Ils l'écoutoient avec un froid silence, et ils se demandoient s'il avoit fait pour eux plus que ne font pour leurs petits les animaux les plus sauvages. Le lion, l'ours, le

tigre, reprochoient-ils à leurs enfans de les avoir fait naître, de les avoir nourris, gardés et défendus ? Et lui, quel droit de plus avoit-il sur les siens? Etoit-ce bien pour l'amour d'eux qu'il leur avoit donné la vie ? N'avoient-ils pas le droit d'en jouir à leur tour? Et ne savoit-il pas que les devoirs du sang étoient bornés par la nature à la durée de l'enfance, et qu'au delà chacun devoit penser à soi » ?

« Vous me faites horreur, dit madame Geoffrin. — Voilà pourtant, reprit le sage, où mène le mépris des institutions sociales et cette belle assimilation des principes de la nature entre l'homme et les animaux.

» Tandis que le malheureux vieillissoit dans la misère et l'abandon, son fils aîné, livré au plus honteux déréglement, et bientôt ruiné au jeu par des fripons, trouva commode et juste de prendre sa revanche en s'aidant de leur industrie. Il en fut repris et blâmé. Alors, ne pouvant plus souffrir ni la sévérité des lois,

ni l'inégalité du partage des biens donnés à tous par la nature, il se jeta dans les forêts pour y exercer ses droits de reprise sur les passans. Il fut pris avec une bande de moralistes comme lui, et ils allèrent périr ensemble.

» Sa fille ayant épousé un homme qu'elle croyoit aimer, et dont bientôt elle fut lasse, se souvint du principe que tout engagement perpétuel est téméraire et que le droit de la liberté naturelle est imprescriptible ; mais, comme il n'y avoit pas moyen de rompre ouvertement un mariage que les lois rendoient indissoluble, elle fit ce que la nature conseilloit, disoit-elle, à la foiblesse opprimée et captive ; elle opposa la ruse à la force et à la contrainte, se dispensa d'être fidèle à un serment que son cœur abjuroit ; et, toujours libre dans ses choix et dans ses préférences, elle usa tant de cette liberté primitive et inaliénable, qu'il fallut y opposer les grilles d'un couvent. Indignée de sa prison, elle s'en échappa, et vint à Paris vivre dans un lieu de fran-

chise. Jeune encore, mais bientôt flétrie, elle est allée achever de s'éteindre dans le triste et honteux asile de la douleur et des regrets.

» Le second des deux fils, en vertu de l'égalité naturelle, avoit pris dans le peuple une femme excessivement dégagée de préjugés; et, comme elle pensoit que ses faveurs étoient du nombre des biens que la nature avoit mis en commun, chacun, dès qu'il pouvoit lui plaire, y participoit à son tour. Cette extrême affabilité eut des fruits dont lui-même il sentit bientôt l'amertume; et il commençoit à s'en plaindre, lorsqu'ayant pris dans le ménage, par droit de bienséance et de communauté, ce qu'il y avoit de plus mobile, elle alla joindre au port de Marseille un matelot, ses premières amours.

» Le père, au milieu des ruines d'une famille déshonorée, accablé de misère, de honte et de remords, en devint fou. Dans son délire, il sembloit vouloir se

punir ; et seulement cruel envers lui-même, après s'être meurtri le sein et le visage, il nous tendoit les bras, nous regardant d'un œil qui demandoit grâce et pitié. Il avoit des momens lucides : c'étoit alors que je l'observois avec le plus d'attention, et que je recueillois avec le plus de soin les sentimens qui lui échappoient ».

« Monsieur, me disoit-il, mes enfans ? qu'en avez-vous fait ? Je n'en ai plus. C'est moi, oui, c'est moi...., mais j'en suis puni. Dites-leur que j'en suis puni ; dites-leur que je suis leur père. Malheureux père ! Il les a trompés ; mais il étoit bon père. Oui, leur père étoit bon ; mais il a perdu ses enfans. Voyez comme ils m'ont dépouillé ! Ils m'ont dépouillé, mes enfans ! Dites-leur que je leur pardonne. Où sont-ils ? Dans l'abîme ! Menez-moi dans l'abîme. C'est moi qui l'ai creusé ; oui, je l'ai creusé de mes mains. Ayez pitié de moi : ma misérable tête est perdue, je le sens bien. Mais, non, ce n'est pas à présent que je suis fou.

Ah ! je l'étois bien plus, quand je me croyois sage » !

« Il est aisé, dit le jeune homme, de dénaturer la morale en la raisonnant mal ; mais à la lumière d'un esprit sage ne peut-on pas l'épurer encore ? Et faites-vous à la vertu l'injure de redouter pour elle les yeux de la saine raison ? — Où est-elle cette raison saine ? lui demanda Mairan. Est-ce dans l'esprit des sophistes ? On croit épurer la morale en la subtilisant ; et, au milieu d'un peuple dont il est si facile d'offusquer le bon sens et de tromper la bonne foi, l'on vient soumettre à l'analise d'une froide métaphysique les habitudes sociales, les vérités de sentiment ! Eh bien ! j'ose vous dire que c'est dépraver l'homme que de lui faire ainsi raisonner son instinct. Il sera bon, si rien n'altère en lui la rectitude du sens intime ; mais si, en réduisant tout au doute méthodique, on rend indécis et confus les mouvemens d'une bonté, d'une justice spontanée, on va faire du cœur

cœur de l'homme un labyrinthe dont il aura perdu le fil ».

« Pythagore l'a dit ; reprit Flozen : dans le doute, abstiens-toi. C'est une bien sage maxime. — Oui, répondit Mairan ; mais il faut bien l'entendre ; car souvent s'abstenir ce seroit décider. Lorsque je vois un homme qui se noie, et que je doute si je dois le secourir au péril de ma vie ; que je m'abstienne, il est noyé ; mais le pis est que, dans le doute, si la raison balance, la passion décidera. L'intérêt personnel saura bien se passer de solution philosophique, et le sceptique n'en sera que plus libre dans ses mouvemens déréglés. C'est donc détruire la morale que de la rendre problématique, et c'est où nous conduit cet esprit d'examen qui veut tout anatomiser ; car, dans les choses de la vie, dans les lois, dans les mœurs, dans toute la doctrine de l'honnête et du juste, il n'y a peut-être rien d'une évidence qui résiste aux captieuses subtilités d'un sceptique armé de sophismes : avec un peu d'esprit et

beaucoup de mauvaise foi, on peut rendre équivoques, aux yeux d'une raison commune, tous les droits et tous les devoirs. A quelles ancres sera donc attachée la morale publique et l'honnêteté populaire, si ce n'est pas aux opinions reçues, aux règles établies, aux vérités de sentiment » ?

« Cléanthe, dit Flozen, a un profond mépris pour les vérités de sentiment, et il demande ce que c'est qu'une vérité qui n'est pas la lumière de la pensée ».

« Demandez-lui à votre tour, reprit Mairan, si c'est par la pensée qu'il est persuadé de la réalité des corps qui l'environnent et de l'existence du sien; demandez-lui si aucun raisonneur ne l'a jamais mis sans réplique, en soutenant qu'il est possible que tout cela ne soit que des illusions et les songes d'un long sommeil. Et cependant quel homme de bon sens et de bonne foi a jamais douté de l'existence de ses yeux et de celle de la lumière ?

» On n'a pas moins contesté à l'homme

une volonté libre; on n'a pas moins réduit sa raison au silence, en lui soutenant qu'en lui-même, comme dans la nature entière, tout est soumis aux lois de la nécessité; cependant tout le monde, et le fataliste lui-même, ne laisse pas d'agir d'après la pleine persuasion qu'il agit librement, et que sa volonté exerce autour de lui une libre influence. Toutes les règles de conduite, toutes les lois, toutes les affections personnelles, l'estime et le mépris, la louange et le blâme, l'amitié, la reconnoissance, le ressentiment de l'injure, tout suppose la persuasion intime que l'homme est libre et dans le bien et dans le mal. Voilà ce qu'on appelle des vérités de sentiment, des vérités qui ne sont pas dans l'esprit, mais dans l'âme, des vérités que la nature enseigne à l'homme comme à l'insçu de sa raison ».

« Vous croyez donc aux idées innées? lui demanda Flozen, en souriant. — Je crois, lui répondit Mairan, aux sentimens innés, aux notions de l'instinct,

qui n'en sont pas moins sûres, quoique non réfléchies. Je vois que les oiseaux n'ont point appris à construire leur nid; que, pour établir leur ménage aussitôt qu'ils sont mariés, pour y préparer un berceau de mousse et un lit de duvet à ces embryons que la mère vient à peine de concevoir, ils n'ont pas même eu besoin d'exemple : j'observe qu'un essaim d'abeilles, à peine éclos, va travailler à ses rayons de miel, et que, dans cet art merveilleux, il est, dès sa naissance, aussi habile que ses pères. Mille autres espèces d'animaux savent de même, sans étude, ce qu'ils ont besoin de savoir. Il y a donc bien pour eux une science infuse; et pourquoi voulez-vous que l'homme n'ait pas reçu de même les premières lueurs d'instinct nécessaires à son espèce? Par exemple, Madame, quand vous vîntes au monde, vous apprit-on l'art de tetter? — L'art de tetter! — Oui, Madame, cet art d'envelopper de votre langue et de sucer en aspirant le mamelon qui devoit vous nourrir, est d'une in-

dustrie admirable : je vous étonnerois si je vous l'expliquois ; mais allons plus loin. Croyez-vous qu'on vous ait appris à parler ? L'âge, l'exemple, l'habitude, l'instinct de l'imitation vous a induite à essayer d'abord, et successivement à exercer en vous les organes de la parole; mais l'action de ces organes, le jeu de ces ressorts, ce jeu si compliqué, et cependant si net, si facile et si prompt, que la glotte, la langue, les lèvres exécutent avec tant de précision, de célérité, de justesse, qui vous a enseigné à le produire, à le régler, à rendre l'haleine sonore, à varier les sons, les accens de la voix, à les articuler, enfin à vous faire obéir par tous ces mouvemens pour exprimer, quand et comme il vous plaît, vos volontés et vos pensées? — Mais, Monsieur, cette action des organes est mécanique. — Oui, Madame, elle est mécanique, mais elle est volontaire : celui qui la commande et qui la dirige à son gré n'en sait pas le secret ; mais il sait la produire et sans

peine et à volonté : c'est-là une science infuse que je compare à celle de l'équilibre dans le vol des oiseaux, dans la course des quadrupèdes ; et c'est si bien la nature qui nous l'enseigne, que nul autre génie au monde n'en possède les élémens. Ce n'est pas tout encore : avez-vous observé dans les enfans l'art de lier et de désunir les idées ? et ne pensez-vous pas qu'en eux cette logique a devancé l'instruction ? Demandez à l'enfant qui balbutie encore s'il aime mieux, pour son goûter, *ou* une pêche, *ou* un raisin ? — Vraiment, dit-elle, il me répond qu'il aime mieux le raisin *et* la pêche. — Voilà donc qu'il distingue la *disjonctive* qui le réduit au choix, d'avec la *conjonctive* qui lui donneroit l'un et l'autre. — Oh ! de ce raisonnement-là, j'en ai vu mille exemples : aucun enfant ne pleure lorsqu'on lui dit qu'il aura le fouet, s'il n'est pas sage. La menace est conditionnelle, et il n'en est point effrayé. Mais s'il s'entend dire : tu auras le fouet, tu n'a pas été sage, il pleure, il sent très-bien qu'il

n'y a plus de *si* dans la phrase. — Eh bien ! Madame, cette logique est-elle apprise ? Non ; elle est innée : on l'a réduite dans les écoles en préceptes et en méthode ; mais elle a commencé par être naturelle. C'est la logique de l'instinct ; et, dans le plus grand nombre des êtres raisonnans, elle n'est guère rien de plus. Enfin, passons à l'éloquence : ses tours, ses mouvemens, ses artifices, attendent-ils les leçons d'un Quintilien ? Les anciens l'ont dit avant moi : « L'enfant a » dans ses plaidoyers tout le manége de » l'orateur : il sait caresser et flatter d'un » air timide et suppliant ; menacer l'ad-» versaire qu'il veut intimider ; appuyer » de raisons plausibles ses excuses et ses » défenses ; réfuter les raisons d'autrui ; » exposer, raconter les faits avec adresse » et à son avantage, et employer la » plainte ou la prière pour obtenir jus-» tice ou grâce ».

« Ainsi quoiqu'il soit assez vrai, comme Pline l'a dit, que dans la première imbécillité de l'enfance l'homme ne sache

que pleurer, la nature ne laisse pas d'être pour lui une bonne maîtresse, et de lui donner, à mesure que ses organes se développent, d'assez étonnantes leçons.

» Mais ce qu'il y a de plus sensible, de plus marqué dans ses leçons, ce sont les vérités morales : c'est par cet instinct de bonté que, sans étude et sans réflexion, l'homme se sent obligé d'être juste, humain, secourable ; c'est par là que la bonne foi, la pudeur, la sincérité, la bienfaisance, en un mot, la vertu, se fait honorer et chérir. Or, ces vérités sont surtout et presque uniquement la doctrine du peuple ; et le plus sûr moyen de dépraver la multitude, c'est de corrompre en elle cette espèce d'instinct moral ».

« Oui, je conçois, avoua Flozen, qu'en morale il est dangereux d'analiser le sentiment, et même de trop discuter l'opinion transmise et reçue ; car, ne fût-elle qu'un préjugé, qu'une convention sociale, tout le monde s'en trouve

bien ; mais en est-il de même en politique ? Et..... ».

« Nous voilà bientôt arrivés à Châtillon, dit Mme. Geoffrin : tirons la ligne, et réservons le reste pour ce soir à notre retour ».

TROISIÈME PARTIE.

Le dîner que nous fîmes à Châtillon fut de ceux que je ne me rappelle qu'avec de sensibles regrets. La cordialité, l'indulgence, la confiance mutuelle, cette douce persuasion que l'on n'étoit ensemble que pour se procurer les jouissances pures de l'esprit et de l'âme, le plaisir qu'on avoit à y contribuer, l'oubli mutuel de l'amour-propre et d'une vanité jalouse dans le cours facile et libre d'un entretien où la pensée, l'opinion, le sentiment couloit de source et avec abandon; enfin certaine verve de gaieté, de franchise, d'originalité qui me semble être le génie de la conversation, et qui devient tous les jours plus rare, donnoient à la société des gens de lettres un caractère qui me sera toujours présent,

Il faut tout dire : ce caractère d'enjouement, d'amabilité, avoit pour base des qualités solides. L'esprit, par la vivacité et le brillant de ses saillies, peut bien rendre la société amusante lorsqu'il l'anime; mais, pour la rendre habituellement intéressante, l'esprit ne suffit pas; et le commerce de l'esprit même n'a de charme pur et durable que dans un cercle de gens de bien. Telle étoit la société de Châtillon : c'est dire assez quel agrément eurent pour nous les heures que nous y passâmes.

Je me garderai bien de répéter des propos de table. Ce que le trait du dialogue, le ton de la gaieté, le sel de la plaisanterie, la grâce vive et piquante de l'à-propos, anime et embellit, perd trop de sa valeur à être redit froidement. Je ne rappellerai de ce dîner que quelques sujets d'entretien que ramena la promenade dans le silence des bosquets dont nous respirions la fraîcheur.

On avoit parlé, vers la fin du repas, d'un grand nombre de livres dont le

titre agaçoit la curiosité du lecteur, et qui trompoient son espérance ; et l'on s'étoit demandé par qui ces ouvrages manqués auroient dû être faits. Dans ce nombre, on citoit le *Spectacle de la Nature*, dont Fontenelle, l'auteur des mondes, auroit fait un livre charmant. On citoit l'ouvrage de l'abbé du Bos sur la poésie et la peinture; *parallèle* qui demandoit une imagination vive, une plume brillante, un sentiment exquis de deux arts qui parlent à l'âme, et que le froid bon sens de l'abbé du Bos sembloit avoir dérobé à l'esprit et au goût d'un Voltaire ou d'un Winkelman. On se rappeloit *les Exilés* de Mme. de Villedieu ; idée heureuse, d'où elle n'avoit tiré qu'un petit roman de galanterie, et dont un peintre comme Hamilton auroit fait le tableau le plus piquant de la cour d'Auguste. On citoit singulièrement le *Traité de l'Opinion*, que le Gendre auroit dû laisser effleurer, embellir, égayer par Voltaire, ou méditer par Montesquieu.

« Mais, demanda-t-on, Montesquieu

lui-même a-t-il rempli le titre de son plus bel ouvrage? Et l'*Esprit des Lois* n'est-il pas, comme l'a dit Mme. D. D**., de l'*esprit sur les lois* » ?

Ce fut l'avis d'un petit nombre. Parmi ceux-là, les uns disoient que c'étoit un ouvrage étincelant de lumières, mais de lumières éparses, et plus en éclairs qu'en rayons; les autres, que c'étoit un riche amas de matériaux habilement taillés, mais incomplets et hors de place, dont l'architecte n'avoit pas pris la peine de composer son édifice. Quelqu'un même alla jusqu'à dire que, si Montesquieu s'étoit tracé un plan, il nous en avoit fait un mystère, et que l'*Esprit des Lois* n'étoit pas plus un ouvrage achevé que les pensées de Pascal.

Le comte de C***. prit la parole. C'est l'un des hommes dont l'esprit a le plus de justesse, de clarté, de maturité, et qui, dans la conversation, répand avec le plus de modestie et de simplicité l'instruction et la lumière. Personne n'a mieux profité de ses voyages, de ses lectures

et d'un long usage du monde ; personne n'a mieux vu dans la nature et dans les livres ce qu'il en falloit recueillir. Mais cette érudition exquise et variée a toujours l'air facile et naturel de l'à-propos ; il en est libéral ; il n'en est point prodigue : on ne le trouve instruit qu'autant qu'on veut s'instruire ; on diroit qu'il ne sait lui-même que ce qu'on veut savoir de lui. Il avoit peu parlé durant tout le dîner : on fut bien aise de l'entendre.

« Le plan de Pascal, nous dit-il, étoit donné par son sujet, et on voit bien qu'il ne lui a manqué que le temps de l'exécuter ; mais en est-il de même de Montesquieu ? Et ne seroit-ce pas trop exiger de lui que de vouloir qu'il eût réduit à l'unité d'un plan régulier et complet un sujet aussi variable, aussi incohérent, aussi bizarrement divers que celui de l'*Esprit des Lois !* Admirons dans ce bel ouvrage le coup d'œil du génie, et dispensons celui qui plane sur une si vaste étendue, qui voit souvent de si

haut et si loin, de s'asservir aux règles de l'esprit méthodique. A l'égard du trait de critique relevé par Voltaire, j'aime à lui opposer l'éloge que Voltaire lui-même a fait du livre de l'*Esprit des Lois*, lorsqu'il a dit : *Le genre humain avoit perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus* ».

« Dans un éloge, dit Mme. de F***. cette phrase doit être belle ; mais, s'il faut l'avouer, je ne l'entends pas bien. — Que n'entendez-vous pas, Madame ? lui demanda le comte, en souriant. — Je n'entends pas quels sont ces titres que le genre humain avoit perdus. — Ce sont les titres de ses droits. — Oui ; mais quels sont ces droits, et quels en sont les titres ? et comment étoient-ils perdus ? et comment Montesquieu les a-t-il retrouvés ? — Ce que vous me demandez là, vous le sauriez sans moi, Madame, si vous vouliez bien prendre la peine d'y penser. — Eh bien ! Monsieur, faites pour nous ce que font les bons livres ; mettez au net ce que chacun de nous a confusé-

ment dans l'esprit. — Je vais, dit-il avec son air modeste, essayer de vous obéir.

» Les droits de l'homme sont les droits attribués à l'homme par la loi de nature, et les titres des droits de l'homme sont les articles qui le concernent dans cette loi universelle, qui seule imprime son caractère à tout ce qui est juste et bon. — Vous croyez donc bien fermement, lui dit la même, à la réalité de cette loi universelle? — Oui, Madame, comme je crois à la réalité de l'ordre universel; et rien ne m'est plus évident, ni hors de moi, ni en moi-même, que ce dessein d'une première cause, d'une puissance intelligente, d'une volonté prévoyante et d'accord avec elle-même, à laquelle tout est soumis. Que si quelqu'un le nie, s'il se plaît à douter que l'œil soit expressément fait pour recevoir l'impression de la lumière; le poumon, pour respirer l'air; le cœur, pour refouler le sang; les artères, les veines, pour le distribuer; s'il croit que le prodige de l'organisation, le mystère ineffable

fable de la reproduction dans les animaux, dans les plantes, s'opère sans dessein et par un mécanisme aveugle; s'il pense que les sphères, en roulant dans l'espace, chacune invariablement sur la ligne de son orbite, s'attirent, se balancent, et sans cesse accomplissent les mêmes révolutions sans un premier mobile et sans une première loi qui les dirige dans leur cours, ce n'est point à lui que je parle. Je demande sur cet article une pleine persuasion : si vous ne l'avez pas, je n'irai pas plus loin. — Pour celle-là, dirent les dames, nous l'avons tous, et vous pouvez poursuivre.

» Ainsi donc, reprit-il, dans le dessein de la nature, c'est son intention qui fait loi, et l'ordre universel n'en est que l'accomplissement. Les corps célestes obéissent à cette loi ordonnatrice ; les végétaux l'observent ; les animaux la suivent ; et l'homme, en ce qui lui est commun avec tous les êtres vivans, y est soumis comme eux par instinct. Enfin, je le répète, la loi universelle, la loi par

excellence est l'intention de l'ouvrier suprême manifestée dans son ouvrage et imprimée dans son dessein. Il ne s'agit donc plus que des divers rapports de cette intention première à toutes les parties de l'ordre universel, et de ses relations aux espèces diverses. Ceci va, je l'espère, vous paroître encore assez clair.

» La nature a voulu que les sphères célestes, en se balançant dans l'espace, fussent les unes par les autres contenues dans leur orbite; elle a pesé leurs masses, mesuré leurs distances et réglé leurs vitesses dans des rapports invariables, par les sommes du mouvement qu'elle leur a distribué: c'est la loi de l'attraction. Elle a voulu que les élémens eussent leurs régions diverses en raison de leur densité, et qu'après s'être confondus dans leur choc et dans leur mêlée, chacun reprit sa place: c'est la loi de la pesanteur; ce sont les lois de l'équilibre. Elle a voulu que sur la terre les espèces presque infinies d'êtres vivans eussent en elles-

mêmes et dans le sein de leur mère commune, les moyens de se conserver, de se renouveler et de se reproduire : ce sont les lois de la végétation pour les plantes, les lois de l'instinct pour les bêtes, et pour l'homme les lois de l'instinct et de la raison..

» Ici, Mesdames, observez, s'il vous plaît, qu'à l'égard des êtres vivans, l'intention la plus marquée de la nature a été la conservation, le renouvellement, la perpétuité des espèces ; car autant elle semble avoir négligé les périssables individus, autant elle a pris soin de rendre les espèces indestructibles. Elle a si bien donné aux plantes les moyens de se régénérer sous la dent même des animaux dont elles seroient la pâture, qu'au milieu de tant de ruines l'espèce n'en périt jamais. En destinant les animaux à servir d'aliment, non pas à leurs pareils, mais une espèce à l'autre, elle a si bien économisé cette destruction, qu'il ne périt que des individus, et que les espèces subsistent. Ceux qu'elle a comme dévoués à

la voracité des autres, ou qui, par leur fragilité, ne doivent vivre que des instans, elle les a doués d'une fécondité qui compense et répare leur dépopulation ou leur mortalité rapide. Le hareng destiné à nourrir le requin, se multiplie à l'infini ; l'insecte qui ne vit qu'un jour, le consume à se reproduire ; le papillon le plus éphémère ne meurt pas sans postérité ; il ne verra point ses petits ; mais il laisse des œufs que l'air et la lumière sont chargés de couver, d'animer et de faire éclore : le nid de la chenille est recommandé au soleil.

» Mais ce qu'il y a de plus sensible et de plus étonnant dans les précautions que la nature a prises pour sauver les espèces dans le règne animal, c'est la défense qu'elle a faite à chacune d'elles, et même aux plus voraces, d'attenter à leur existence. A moins des dernières extrémités de la détresse et du besoin, toutes observent cette loi : l'ours et le tigre y sont fidèles, tant que l'aveugle rage d'une faim dévorante ne les a pas

dénaturés. Elle a fait plus, elle a pris soin d'adoucir, d'attendrir le caractère des plus sauvages, lorsqu'il s'agit de mettre au jour ou d'élever leur famille naissante. Le tigre flatte la tigresse; la louve et la panthère sont aussi bonnes mères que la biche et que la gazelle. Vous savez quel courage est donné à l'oiseau timide pour couver et garder ses œufs, ou pour défendre ses petits. Pardon, Mesdames, si j'insiste sur des détails qui vous sont connus; ils sont ici de grande conséquence, et je regarde cette merveille de l'instinct comme une preuve si manifeste de l'intention de la nature, qu'il me semble impossible qu'en y réfléchissant, on n'en soit pas aussi persuadé que moi. — En effet, dirent-elles, rien n'est plus évident.

» Eh bien! reprit le comte, je m'en tiens là; et, sans me prévaloir des priviléges que la nature a pu vouloir accorder à l'homme, sans m'amuser à faire voir qu'il est celui des animaux qu'elle a le plus favorisé, je me réduis modestement

à poser en principe cette vérité simple, que la nature a voulu pour l'homme ce qu'elle a voulu pour l'insecte, et que l'intention qu'elle a eue d'assurer la conservation et la perpétuité des espèces, s'est étendue jusqu'à l'espèce humaine.

» C'est de ce principe évident que je conclus qu'il y a expressément pour l'homme une loi naturelle ; car la nature n'a pu vouloir que l'espèce humaine se conservât sans vouloir, sans prescrire à l'homme ce qui devoit la conserver, et sans lui interdire ce qui l'auroit détruite. Ainsi, la loi naturelle est pour l'homme ce qu'a été la loi de l'instinct pour le reste des animaux, le développement d'une intention première commune à leurs genres divers, mais appropriée aux espèces.

» A présent, Mesdames, il vous est aisé de bien entendre quels sont ces droits dont on dit que le genre humain avoit perdu les titres quand Montesquieu les lui a rendus.

» Quelqu'un a dit, *le droit n'est pas*

une faculté ; il a dit vrai. Le droit, sans force et sans pouvoir, n'en existe pas moins, quoique la faculté de s'exercer lui manque. Qu'est-ce donc que le droit ? C'est ce que la nature a concédé, permis, attribué à l'homme, soit à l'égard de l'homme, soit à l'égard des animaux et de tous les êtres vivans. A l'égard de ceux-ci, la puissance de l'homme, ses besoins, son utilité, peuvent avoir été la seule règle de ses droits ; mais de l'homme à l'égard de l'homme, le droit est réciproque ; il doit être réglé, légitimé par une loi qui l'attribue et qui le fonde ; et si cette loi primitive étoit une chimère, non-seulement le droit naturel, mais tous les droits humains en seroient une aussi. La volonté individuelle, l'amour de soi, la force, l'intérêt personnel, l'égoïsme absolu, exclusif et impitoyable, seroit l'unique règle des actions des hommes ; le bien moral seroit l'utile, et l'utile individuel ; le juste seroit inconnu. C'est donc la loi, et la loi seule qui donne à l'existence, à l'action,

à la possession un caractère de justice; et la loi elle-même ne l'a ce caractère, que lorsqu'elle dérive de cette intention première, de cette suprême raison qui a réglé l'ordre universel. Il y a donc pour les hommes des droits réciproques et naturels, parce qu'il y a pour eux une loi naturelle ; et c'est à ce principe que Montesquieu s'est élevé pour observer, comme d'une éminence, quel avoit dû être dans tous les temps l'esprit, l'objet, le but des institutions humaines et l'intention des bonnes lois (1) ».

« Eh! Monsieur, lui dit-on, comment de ce principe universel et vague, de cette première intention de conserver, de renouveler, de perpétuer les espèces, ferez-vous dériver toutes ces lois si variées, ce système si compliqué, si vaste et si divers des institutions et des tran-

(1) *Il y a*, dit-il lui-même, *une raison primitive, et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différens êtres.*

sactions sociales? Les rapports de l'homme avec l'homme n'ont ils pas dû, en se multipliant, ajouter mille autres intérêts au premier vœu de la nature, et souvent le croiser et le contrarier ? La division des peuplades, leurs rivalités, leurs querelles, l'esprit patriotique et la raison d'Etat, les jalousies de puissance entre les peuplades voisines, le commerce, la guerre, les dissensions intestines, les partages, les propriétés, l'inégalité de fortune et de conditions, toutes ces causes et mille autres n'ont-elles pas dû faire oublier à nos législateurs ce principe de droit primitif et commun qui convenoit à l'homme dans l'état de nature, mais qui, dans l'état social, a reçu tant d'atteintes et d'altérations » ?

« D'abord, reprit le comte, sans s'émouvoir de ces instances, ce qu'on appelle communément l'état de nature n'a jamais existé pour l'homme. — Quoi ! Monsieur ! et l'homme sauvage ? — Il n'y a point d'hommes absolument sauvages; il n'y en eut jamais. La famille

est la moindre des sociétés humaines, et rarement en aucun lieu du monde est-elle long-temps isolée. Partout, dans tous les temps, les hommes associés par le besoin ont dû avoir pour but leur sûreté commune, leur défense et leur subsistance. Ainsi, partout ce premier soin, ce premier vœu de la nature a été la base des lois. Et en effet, comment l'espèce humaine, dont la débile et longue enfance est sujette à tant d'accidens, exposée à tant de périls, eût-elle pu subsister errante et dispersée en individus solitaires?

» Pline a dit avec vérité : « L'homme
» est le seul des animaux que la nature
» n'a point vêtu.... ; il est le seul qu'au
» jour de sa naissance elle jette nu sur la
» terre nue, livré dès ce moment aux lar-
» mes et aux cris.... Les autres, avertis
» par le seul instinct, courent, volent
» ou nagent. L'homme ne sait rien de
» lui même, ni parler, ni marcher, ni
» se nourrir ; en un mot, la nature ne
» lui enseigne qu'à pleurer ».

» Mais, en supposant même que la nature eût donné à l'homme l'instinct le plus exquis, et qu'il eût en naissant toute l'intelligence qui lui vient avec l'âge, en seroit-ce assez ? Non, Mesdames : sa timidité, sa foiblesse, sa lenteur, en comparaison de l'agilité, de la force, du courage des ennemis qu'il auroit eus à éviter ou à combattre, l'auroient infailliblement rendu la proie des animaux au milieu desquels il seroit né ; car la nature, qui a inspiré une horreur salutaire au tigre pour le sang du tigre, et au loup pour le sang du loup, ne leur a pas inspiré de même de l'horreur pour le sang humain ; elle leur a dévoué l'homme comme le daim et la brebis, et le leur a livré nu, foible et désarmé.

» Qu'aura-t-elle donc fait pour en sauver l'espèce ? Elle l'a rendu social, c'est-à-dire, volontairement disposé à vivre en communauté de périls, de travaux, de forces, d'assistance, de devoirs et de bons offices ; d'abord avec la mère de ses enfans, et avec ses enfans eux-

mêmes, ensuite avec les hommes qui, par le même instinct, se réuniroient avec lui. Ainsi, au moyen du mariage institué par la nature, comme un lien indissoluble, la société domestique, formée en petits groupes successivement réunis, a été comme le noyau de la grande société ».

« Un moment, s'il vous plaît, interrompit Mme. D**. Vous nous glissez-là un article de la loi naturelle qui mérite quelque attention. Le mariage indissoluble! — Oui, Madame, quoiqu'on en dise, il l'est pour l'homme, il l'est dans l'intention de la nature; et c'est une licence que se donne la société, lorsqu'elle altère cette loi. Voyez l'homme naissant dans les forêts, son premier asile: n'est-il pas vrai qu'il a besoin de sa mère pour l'allaiter, de son père pour le garder, le défendre et nourrir sa mère? Après l'allaitement, n'est-il pas encore long-temps foible, imbécille, incapable de se passer de leurs soins et de leurs secours? Et si, durant sa longue enfance, il est aban-

donné, n'est-il pas le plus misérable des animaux et le plus infailliblement exposé à périr ? Cependant il est de la classe de ceux que la nature suppose le moins périssables ; car il ne vient au monde que comme le taureau, le lion, l'éléphant ; seul, rarement par couple, à de longs intervalles, et il atteint plus lentement qu'aucun de ces grands quadrupèdes l'âge d'être père à son tour. Comment donc la nature se seroit-elle accordée avec elle-même, si, en voulant perpétuer l'espèce humaine, elle l'avoit rendue à la fois si foible pour se conserver et si lente à se reproduire ? Ici, Mesdames, il faut se prosterner devant l'ordonnateur suprême : c'est la longue enfance de l'homme, c'est sa longue imbécillité, c'est cette cause de destruction si prochaine et si menaçante, oui, c'est elle-même qui rend l'espèce humaine indestructible, et qui porte à un si haut degré la supériorité de l'homme sur tous les autres animaux.

» L'homme a long-temps besoin de

l'assistance de ses parens. De là cette douce habitude de la société domestique, cette tendresse prolongée des père et mère pour leurs enfans, des enfans pour leurs père et mère ; de là l'éducation, les leçons de l'exemple, l'expérience héréditaire, l'industrie développée, les signes inventés pour se transmettre la pensée, la formation des langues, l'instruction progressive, les sciences, les arts ; de là, pour tout dire en un mot, ces moyens infinis de perfectibilité qui ont élevé l'espèce humaine jusqu'au point de produire les Platons et les Archimèdes, les Hippocrates et les Newtons.

» Si l'enfance de l'homme n'avoit été que de quelques mois, et si, à ce terme, l'homme isolé avoit pu, comme le cheval, le taureau, le lion, se suffire à lui-même, l'homme, inutilement doué d'une langue flexible et d'une voix sonore, du merveilleux instrument de la main, et du don bien plus merveilleux de la mémoire et de la prévoyance, l'homme isolé presque en naissant, effrayé de sa

solitude, effarouché par ses périls, et tout absorbé dans les soins de sa vie et de sa défense, seroit encore au rang des brutes. Le grand moyen de la nature pour lui enseigner l'usage des facultés dont il étoit pourvu, a donc été de lui attacher long-temps ses père et mère par l'instinct de l'amour, et de le leur soumettre et attacher lui-même par le sentiment du besoin et par le doux lien de la reconnoissance.

» Ils se trompent donc bien ceux qui, pour légitimer le divorce, en appellent à la nature, et citent pour exemple le mariage primitif. Ah ! loin d'avoir été fragile et passager, qu'ils apprennent que sa durée fut, dans le plan de la nature, la sauvegarde de l'espèce humaine, le fondement de sa puissance, et l'unique moyen que l'homme ait eu d'atteindre à la domination sur tous les êtres animés ».

« Mais au moins, répliqua Mme. D**., lorsque l'enfant parvient à l'âge d'homme, les deux époux sont-ils licenciés par

la nature, et libres l'un et l'autre d'aller former d'autres liens? — Eh! ne voyez-vous pas, Madame, reprit le comte, que l'enfance de l'homme est de dix à douze ans, et que, tandis que le père et la mère auront vaqué au soin de leur premier enfant, il en sera né un second, et un troisième, et cinq ou six encore, grâces à l'instinct de l'amour? Or, chaque nouvelle naissance devient, pour les époux, comme un nouvel anneau de cette chaîne sociale qui les étreint des mêmes nœuds dont elle les attache à leur nouvel enfant; car ils ne se doivent pas moins à celui-ci qu'à ses aînés; la loi de la nature est égale et invariable : nul homme n'est par elle déshérité des droits du sang. Voilà donc l'union conjugale indissoluble au moins jusques au terme où elle cesse d'être féconde, et encore douze ans au delà. Alors, n'ayant plus qu'à vieillir, quel intérêt ont les époux de s'isoler eux-mêmes, en rompant les liens qui les attachent l'un et l'autre aux doux appuis de leur vieillesse, et de dé-

mentir

mentir la nature au moment qu'à leur tour elle les recommande aux soins et à l'amour de leurs enfans » ?

« Comte, dirent les dames, votre doctrine est aussi claire à l'esprit qu'elle est douce au cœur : il n'y a pas moyen d'en douter ».

« Après avoir donc reconnu, poursuivit-il, l'intention de la nature et la plus sainte de ses lois dans la société primitive, passons à ces aggrégations plus nombreuses, plus composées, qui ont formé successivement les peuplades, les républiques, les empires ; partout la même intention indiquera le même but ; et, entre ces deux points, la ligne la plus droite sera toujours la meilleure règle des formes sociales, des institutions et des lois ».

Ici l'attention des dames eut besoin de se reposer.

QUATRIÈME PARTIE.

« Vous avez vu, Mesdames, poursuivit le comte de C***, après quelques momens de promenade et de silence, vous avez vu que l'état social a été nécessaire à l'homme, et que la nature elle-même lui en a fait un premier besoin; vous avez vu aussi que, dans toutes les classes d'êtres vivans, le soin le plus marqué de la nature a été de pourvoir à la conservation, à la perpétuité des espèces. Eh bien! de ces deux vérités la conséquence immédiate est qu'il y a pour l'homme une loi de nature qui contient en essence tout l'esprit des lois sociales, et qui fait de l'instinct moral la base et la règle des mœurs.

» Par la loi de l'instinct physique, il est défendu aux animaux de la même

espèce de se détruire entre eux; la raison en est simple; la société où les engage le désir de se reproduire, la cohabitation qu'exige le soin d'élever leurs petits, toute passagère qu'elle est, le même antre, le même nid, seroit pour eux une occasion trop fréquente et trop dangereuse de s'attaquer et de se nuire: ennemis l'un de l'autre, altérés de leur sang, ils se seroient détruits avant de se régénérer. Et que seroit-ce donc pour l'homme, si, destiné par la nature à une société constante, assidue et perpétuelle, il n'avoit pas eu par instinct le même sentiment d'inviolabilité pour les êtres de son espèce? L'homme, ennemi de l'homme, et cruel envers son semblable, auroit été mille fois pire que le tigre et que le vautour; car, non-seulement il auroit sans cesse l'occasion d'être malfaisant, mais il en auroit les moyens et souvent la funeste envie.

» L'homme est naturellement industrieux, adroit, capable d'inventer mille façons d'agir, surtout mille façons de

nuire ; en même temps il porte dans son sein un orgueil irascible, un amour-propre ardent, inquiet, facile à blesser ; enfin, ce qu'il y auroit de plus insociable au monde, ce seroient les passions et les vices du cœur humain, si aucun instinct moral ne les eût tempérés. Personnel, envieux, colère, violent, furieux dans ses jalousies, dans ses haines, dans ses vengeances, l'homme a de plus que les animaux, même les plus farouches, la dissimulation profonde, la perfidie insidieuse, et la longueur terrible de ses ressentimens.

» Quelle auroit donc été l'inconséquence de la nature en composant des êtres si redoutables l'un à l'autre, et en leur faisant un besoin indispensable de vivre ensemble ? N'eût-ce pas été réunir dans les individus les moyens les plus infaillibles et les plus prompts de détruire l'espèce? Eh bien! Mesdames, c'est pourtant du mélange de ces élémens si divers, si tumultueux, si discords, qu'elle a fait résulter un ordre social par lequel l'es-

pèce subsiste; mais il a fallu pour cela qu'aux élémens de ce monde moral, comme à ceux du monde physique, elle ait fait une loi d'harmonie et de paix qui en modérât les mouvemens, et ne permît jamais à leur discorde de troubler l'ordre universel. Or, cette loi modératrice est celle de l'instinct moral, et avec cette loi doivent agir ensemble et de concert les lois humaines. Leur esprit, leur tâche commune fut et sera toujours de captiver dans l'homme la volonté, la liberté, toutes les facultés de nuire à ses semblables, de l'engager par l'intérêt de son repos, de son bien-être, de sa sûreté personnelle, à se rendre envers eux équitable, paisible, officieux, compatissant, fidèle au pacte de concorde et de société qu'ils auroient fait ensemble; enfin, de diriger vers leur utilité commune les mouvemens de l'amour de soi-même, et de ne lui laisser en propre que les biens dont il peut jouir, sans rien usurper sur autrui.

» Tel a été d'abord le but de la loi

naturelle ; tel a été depuis l'office des lois sociales ; car, je le dis encore, la nature n'a pu vouloir que l'état social fût nécessairement la condition de l'homme, sans vouloir que l'homme y jouît d'une existence paisible et sûre dans l'usage innocemment libre de ses facultés personnelles, et dans la possession des biens que son travail lui auroit acquis. Ainsi, tout ce qui porte le caractère de cette volonté primitive est juste et légitime ; et c'est sur cette base que le droit naturel dont elle est la règle et le titre, a fondé tous les droits humains.

» Supposez en effet que, dans l'ordre social, tout conspire, tout corresponde à cette première intention, le droit des gens, les droits des républiques, des empires, de l'un à l'autre seront-ils autre chose que les droits naturels et individuels d'homme à homme, sûreté, propriété, liberté innocente, usage de la force pour repousser la violence, résistance à l'injure et à l'oppression ? Les droits de la patrie ne vont-ils pas de

même s'assimiler aux droits des pères et des mères sur leurs enfans, et les droits des enfans ne deviennent-ils pas ceux des citoyens protégés et défendus par la patrie ? Imaginez, s'il est possible, une bonne loi sociale, une institution politique tant soit peu raisonnable et juste qui ne s'accorde pas avec le vœu de la nature et avec l'esprit de sa loi » ?

« Je ne vois pas, Monsieur le comte, lui objecta le docteur G**, que le droit naturel, par exemple, celui de la propriété, de la sûreté personnelle, ni celui de la liberté, ait besoin d'une loi antérieure qui l'autorise ; ce sont pour moi, comme pour mes semblables, les attributs de l'existence, et, en qualité d'homme, j'ai le droit d'en jouir ».

« Et si, pour en jouir pleinement et plus à votre aise, lui répondit le comte, il vous convient de m'ôter à moi ou la vie ou la liberté, si vous avez la force d'usurper ou de nuire, comme vous pouvez en avoir l'intérêt et l'envie, qui vous a commandé de vous en abstenir ?

» S'il vous est loisible et permis de soumettre au joug le taureau et le cheval au frein, pourquoi vous croirez-vous plus défendu d'asservir et d'enchaîner l'homme qui sera plus foible que vous ? Pourquoi trouverez-vous plus licite et plus juste de tuer un ours pour vous vêtir de sa dépouille, que de tuer un homme pour vous loger dans sa cabane ? Et si votre semblable vous opprime vous-même, que lui opposerez-vous lorsque, plein d'un orgueil féroce, il vous dira : Je ne te connois point ; et, puisque tu es le plus foible, la nature t'a fait pour moi ?

» En organisant l'homme pour être également et carnivore et frugivore ; en lui accordant pour nourriture les grains, les légumes, les fruits, le lait, la chair, le sang des animaux ; en lui abandonnant et les oiseaux du ciel, et les poissons des fleuves, et ceux des lacs et de la mer, la nature elle-même avoue qu'elle en a fait le plus vorace et le plus destructeur des habitans du globe. Si donc

il méconnoît la loi qui lui défend, comme au lion, de déchirer et de dévorer son semblable, où sera le droit du plus foible pour n'être pas la proie et la pâture du plus fort ? Les cannibales la méconnoissent cette loi de l'instinct; les tyrans, autre espèce d'antropophages, la méprisent. Non, Monsieur, aucune limite à la rapacité, à la férocité d'un être avide, insatiable et sanguinaire tel que l'homme, si la nature en le formant ne lui avoit rien défendu ».

« Ne suffit-il pas, reprit G**., que l'homme sente le besoin d'être humain, social et bon envers les hommes: sa foiblesse l'en avertit, son indigence l'y oblige, sa sûreté propre en dépend. Ainsi, son intérêt lui a tenu lieu de loi; car il a dû prévoir que, s'il étoit nuisible, il seroit chassé ou détruit, et qu'il n'obtiendroit du secours qu'autant qu'il seroit secourable ».

« C'est-là, répondit C***., le calcul de l'utile; mais où est la mesure du juste? Et si vous renvoyez les hommes à leur

intérêt personnel, voyez ce que devient leur intérêt commun. Sans doute, si l'on perd de vue cette première intention qui règle tout dans le monde moral comme dans le monde physique, les droits, les devoirs, les rapports d'obligation de l'homme à l'homme, et toutes les notions du juste et de l'injuste se réduiront à ce calcul d'utilité que chacun fait pour soi. Mais c'est-là ce qui rend si nécessaire à l'homme une première loi qui ne soit pas de lui; car en lui ces mêmes calculs de l'utile sont personnels, arbitraires et variables au gré de cet amour exclusif de soi-même, qui veut que tout lui soit soumis et que tout lui soit immolé; au lieu que la règle du juste, dirigée à un but marqué par l'intention de la nature, est universelle, immuable comme la nature elle-même. C'est donc toujours ce point de vue de l'intention de la nature dans ses rapports avec les circonstances des lieux, des hommes et des temps, qui a dû être la règle et la raison des lois. De là ces redevances et ces

rétributions de l'individu à l'espèce, et toutes les réserves de l'intérêt commun sur les intérêts personnels; de là ces restrictions, ces exceptions, ces limites que les lois sociales ont eu le droit de mettre à l'égalité primitive, à la liberté personnelle, à l'usage et aux jouissances des dons de la nature et des fruits du travail; enfin, de là tout le système des lois conservatrices de l'ouvrage de la nature, et coopératrices de sa première loi. C'est à cette première loi que toutes les autres répondent; c'est elle qui doit éclairer les législateurs dans leur route; elle est leur étoile polaire; et les gouvernemens eux-mêmes, pour être bons et sages, ont dû tous consulter ce guide universel».

« Pourquoi donc, demanda Mme. T***., si la règle est si simple et le but si marqué, l'intention de la nature a-t-elle été si souvent méconnue? Pourquoi tant de lois opposées, tant de formes diverses dans les gouvernemens, et si peu de stabilité? — Sur tout cela, Madame, lui répondit le comte, Montesquieu en sait

plus que moi. C'est à lui que je vous renvoie. J'observe seulement que, par le choc des intérêts et des passions qui l'agitent, une grande société est une mer très-orageuse; que le courant des habitudes et des opinions contraires la traverse dans tous les sens, et que le plus sage pilote est obligé de décliner souvent de la route qu'il veut tenir, et de ne présenter que des voiles obliques aux vents qui lui sont opposés. Mais enfin, le navire ne laisse pas d'être encore à flot; et les lois, en luttant contre les passions, le sauvent du naufrage où bien certainement, sans les lois, il auroit péri ».

Alors adressant la parole au jeune baron de Flozen : « Eh bien! lui demanda Mairan, que vous semble de ce système, de ce principe unique et simple d'où dérivent les droits de l'homme, de cette intention première, de cette loi universelle où remontent toutes les lois »?

« Je voudrois, répondit Flozen, qu'il ne m'en restât aucun doute; mais ce sys-

tème, si séduisant par sa simplicité, me laisse encore quelques nuages, et singulièrement une difficulté que je souhaiterois qu'on voulût m'éclaircir ».

Ici l'attention redoubla. C***. pria le jeune homme de s'expliquer; les dames, favorablement prévenues par l'air noble et modeste de l'étranger, s'invitèrent des yeux mutuellement à l'écouter; et lui, en rougissant et en baissant la vue, proposa son doute en ces mots:

« L'instinct dans l'animal est sûr, invariable, exactement fidèle à l'intention de la nature; j'y reconnois sans peine l'empire d'une loi ponctuellement observée. Je suis persuadé de même que, dans l'homme physique, réduit à l'instinct qui lui est propre, la même loi seroit fidèlement suivie; mais au moral, dans l'homme social et civilisé, j'ai de la peine, je l'avoue, à retrouver les traces d'une loi qui réponde à l'intention générale que la nature a eue de conserver l'espèce; car ici l'amour de soi-même, l'in-

térêt personnel est tout; le soin de l'espèce n'est rien ».

« Il n'est rien non plus, répondit C***., dans la conduite des animaux ; et cependant à leur insçu leurs mœurs, leurs inclinations, leurs affections, leurs plaisirs mêmes ne laissent pas de s'accorder avec le vœu de la nature, et de coopérer involontairement à l'exécution de sa loi. Si l'oiseau, si l'abeille pense, il est probable que l'un et l'autre ne pense qu'à soi-même, l'un en faisant son nid, et l'autre son rayon. Cependant c'est par là que l'espèce subsiste. Ainsi, parmi les hommes, quand même l'intérêt personnel anime seul et fait agir l'artisan, le cultivateur, le commerçant qui va monter sur son navire, et l'ouvrier qui le construit; la société, l'espèce humaine ne laisse pas de profiter des fruits de la culture, des produits du commerce et des travaux de l'industrie. Il seroit donc possible que l'amour de soi-même dans les individus remplît ou secondât le vœu de la nature en faveur de l'espèce, si,

absolument libre tant qu'il est innocent ; il n'étoit réprimé que lorsqu'il se rendroit nuisible ; et c'est par là surtout que les lois sociales sont les auxiliaires de la loi naturelle, et les gardiennes du bien commun contre l'intérêt personnel ».

« Et pourquoi des auxiliaires à une loi absolue et suprême ? demanda le jeune homme. En a-t-elle besoin pour empêcher le tigre de déchirer le tigre, ou pour faire épargner au vautour le nid du vautour ? S'il y avoit dans l'homme un instinct moral bien décidé, bien sûr comme l'instinct physique, lui auroit-il fallu d'autres lois ? Et, s'il est vrai que les lois humaines ne soient qu'un supplément, qu'un développement de la loi naturelle, pourquoi celle-ci n'a-t-elle pas été assez claire, assez ponctuelle, assez complète pour se passer et de glose et de supplément » ?

« Que ne demandez-vous plutôt, lui répondit le comte, pourquoi, dans le nombre infini de ses productions, la

nature a formé un être tel que l'homme; pourquoi elle l'a si singulièrement doué d'attention, de discernement, de réflexion sur lui-même, d'observation, d'invention, et de toutes les facultés d'un entendement perfectible? Que ne demandez-vous pourquoi il est le seul des êtres animés à qui elle ait donné la mémoire et la prévoyance pour compagnes à la raison, pour conseils à la volonté? Tout cela lui étoit inutile, s'il étoit asservi comme les animaux à l'exacte loi de l'instinct. Il n'y a point à délibérer, lorsqu'il n'y a point à choisir. Je me garderai bien d'entrer dans le mystère de la destination de l'homme; mais je crois voir qu'en le formant, la nature a bien su pourquoi elle lui laissoit à lui-même le mérite d'avoir rempli le dessein qu'elle auroit tracé. Pour les animaux mêmes, elle n'a pas tout fait; elle a donné de l'exercice à l'industrie, à la sagacité, à l'activité de l'instinct; elle a voulu en donner de même à la raison de l'homme, à son intelligence, à sa volonté réfléchie:

chie : c'étoit pour elle un assez beau phénomène à produire que celui de l'esprit humain, travaillant sur lui-même à perfectionner les dons qu'il auroit reçus d'elle ; et, puisqu'elle a organisé des Minos, des Solons, des Numas, des Confucius, il est à croire qu'elle a daigné vouloir associer la sagesse humaine à l'ouvrage immortel de sa législation.

» L'homme a seul, entre les animaux, la faculté d'agir volontairement sur lui-même ; et cette action, il l'exerce sur son esprit et sur son âme, tantôt à se donner des lumières et des vertus, tantôt des erreurs et des vices. Ainsi, selon que ses vertus l'élèvent ou que ses vices le dégradent, il s'assimile aux esprits célestes ou aux plus vils des animaux ; intervalle prodigieux que la nature a laissé libre à l'action de sa volonté. Mais, sans nous fatiguer en vain à mesurer cet intervalle, ni à vouloir expliquer ce prodige, ne considérons l'homme que dans l'état moyen où le plus grand nombre est placé. Sa raison n'est pas infaillible ; elle a ses

faux calculs, ses illusions, ses erreurs; l'instinct moral dont elle émane s'altère et devient comme l'instinct physique; mais, malgré ces altérations, ne reconnoît-on pas, dans cet instinct moral, l'intention de la nature et les premiers traits de sa loi? N'a-t-il au-dedans de lui-même rien qui l'afflige et qui l'oppresse lorsqu'il voit souffrir son semblable; rien qui l'accuse lorsqu'il lui a fait du mal; rien qui l'excite à le secourir s'il le voit en péril, ou à le soulager s'il le voit dans la peine; rien qui l'attache à lui, s'il en a reçu un bienfait? Parmi les peuples même les plus incultes, ne trouve-t-on aucune trace d'humanité, de bonne foi, de justice, de bienfaisance, aucun exemple de bonté généreuse et naïve, aucun trait ingénu de magnanimité? Et quel autre législateur que la nature même a dicté ces devoirs à l'homme et lui a prescrit ces vertus dans des climats où l'on ignore jusqu'aux noms de *vertus*, de *devoirs* et de *lois*.

» Ah! jeune étranger, ce n'est pas

dans une âme comme la vôtre que je ferai remarquer l'empreinte de la loi naturelle et les traits de l'instinct moral : en vous l'éducation, l'exemple, l'habitude, ont trop contribué à la bonté du caractère, et il dépend de vous de disputer à la nature ce qu'elle peut avoir mis du sien dans vos mœurs. Mais ce sauvage hospitalier, qui, quelquefois à jeun depuis trois jours, voyant au retour de sa chasse, et au moment de son repas, entrer dans sa cabane l'étranger, l'inconnu qui lui dit, *mon frère, j'ai faim*, lui cède sa pâture et lui répond, *tiens, mon frère, mange ; j'ai faim aussi, mais je sais l'endurer, et tu ne le sais pas.* Eh bien ! ce Miamis, cet Illinois, ce Huron, dans quel livre, à quelle école ont-ils pris des leçons de cette humanité sublime et si commune parmi eux ? C'est sur les bords glacés des lacs de l'Amérique ; c'est-là que la nature a mis ce caractère, comme l'empreinte de sa loi, pour montrer qu'elle

sait faire seule de la vertu, comme elle fait de l'or, des perles et des diamans ».

Flozen auroit peut-être encore proposé quelque nouveau doute; car c'est le foible de la jeunesse de vouloir qu'on lui explique tout; mais Mme. Geoffrin fit lever la séance. Nous remontâmes en carrosse; et là, ce que nous venions d'entendre nous ramena tout naturellement à notre premier entretien.

CINQUIÈME PARTIE.

« Je sais bon gré à C***., dit Mme. Geoffrin, de m'avoir mis au clair cette pensée que j'ai depuis long-temps, que les principes de la morale sont dans l'homme des notions d'instinct, des vérités de sentiment.—Et moi, Madame, reprit Mairan, j'en dis autant des élémens de la politique. Je crois qu'il y a dans les peuples une espèce d'instinct public, un sentiment d'eux-mêmes et de leurs convenances qui leur fait préférer, dans leurs conditions, le mieux ou le moins mal possible. Cet instinct n'est pas sûr; il peut être altéré par mille causes accidentelles; et ce n'est guère qu'à l'épreuve des événemens et des siècles que l'on juge de sa bonté; car, en fait d'institutions, la prévoyance

est vague, difficile et trompeuse; l'expérience est périlleuse et lente; le succès long-temps incertain. Mais lorsque, d'âge en âge, un peuple s'accorde avec lui-même pour croire avoir trouvé ce qui lui est bon, il faut s'en rapporter à lui; car le résultat le plus sûr de l'expérience des siècles, c'est la perpétuité de l'opinion commune et sa longue stabilité.

» En général, plus l'opinion vieillit, plus elle a droit d'être imposante; et, quoiqu'en disent les novateurs, le crédit qui lui est dû tient beaucoup à son âge. Jeune, elle est (passez-moi, Madame, ce petit mot d'allégorie) jeune, elle est naturellement étourdie, inconsidérée, capricieuse et vaine, inconstante et légère; il faut la ménager, lui complaire avec bienséance, et lui céder comme on cède à la mode sans s'y livrer imprudemment. Dans sa maturité, son caractère acquiert plus de force et de consistance; elle n'a plus l'éclat ni l'attrait de la nouveauté; mais aussi n'en a-t-elle pas la séduction dan-

gereuse. Elle mérite une estime sincère et une sérieuse attention. Dans sa vieillesse, elle est grave et solide : semblable à ces cailloux long-temps roulés et broyés par les flots, elle a subi le froissement et la collision des esprits ; c'est alors qu'elle a tout son poids ».

« Nous voici revenus, dit Mme. Geoffrin, au point où nous sommes restés en arrivant à Châtillon. — Il est vrai, dit Mairan; car, en dernière instance, M. le baron demandoit si, en politique, je faisois cas du vieux bon sens des nations; et c'est à quoi je vais répondre.

» En politique je n'ai pas, je l'avoue, la bonhomie d'un optimiste ; mais je n'ai pas non plus la témérité d'un frondeur ; et, lorsqu'un peuple a pris une situation et qu'il s'y tient depuis des siècles malgré l'inquiétude qui lui est naturelle, je suis tenté de croire que, dans son caractère, dans sa position, dans ses relations, il y a quelque puissante cause de cette longue persévérance.

Presque partout l'esprit, ou, si l'on veut, l'instinct des nations a décidé leurs lois; presque partout, de même, la forme des gouvernemens s'est accommodée au naturel des peuples, à celui des climats, à la situation des lieux, à leur population et à leur étendue; et mon ami Danville me rend cela sensible, lorsqu'en lisant l'histoire du monde politique, j'en ai la carte sous les yeux. J'y vois non-seulement quelle constitution a pu convenir à tel peuple, mais que celle en effet qui lui étoit le plus analogue est celle qu'il a préférée et à laquelle il s'est tenu. Par exemple, il m'est démontré que la Grèce a dû être divisée en petits états, et que l'Asie a dû former un vaste empire ».

« Oui, mais Rome! objecta Flozen. — Tant que Rome, lui répondit Mairan, n'a possédé que l'Italie, elle a pu comporter la liberté républicaine; mais elle a eu besoin de toute l'énergie de l'autorité monarchique, lorsque, maîtresse de l'univers, il lui a fallu embrasser sa con-

quête et la contenir sous ses lois; encore a-t-elle enfin croulé sous sa propre grandeur, parce qu'il n'y avoit plus de lien assez fort pour étreindre tant de puissance.

» C'est donc, pour les institutions et les transactions politiques, un préjugé bien respectable qu'une stabilité à l'épreuve des siècles. Les révolutions qui les changent peuvent avoir des causes accidentelles et diverses; mais leur durée ne peut avoir pour fondement que leur bonté. Les convulsions mêmes et les ébranlemens qu'elles ont éprouvés sans être renversées, prouvent que leur base est solide; et la forme à laquelle un peuple revient involontairement, comme un amant à la maîtresse dont il ne cesse de se plaindre et qu'il ne peut cesser d'aimer, n'a pas pour lui sans cause cette force d'attraction.

» Rien d'humain ne peut être exempt de défauts et de vices; le mieux est ce qui en a le moins. Si donc je considère

un gouvernement, quel qu'il soit, comme un ouvrage de mécanique non-seulement fabriqué de main d'homme, mais dont les hommes sont eux-mêmes les rouages et les ressorts, comment puis-je en attendre une exacte et constante égalité de mouvemens, une invariable harmonie? Et si, malgré l'irrégularité, la variété, la multitude des pièces qui composent cette machine immense, malgré leurs froissemens et les chocs du dehors, elle ne laisse pas d'aller depuis mille ans sans se briser, n'est-ce pas encore un prodige? Qui oseroit, en la démontant, promettre de la reconstruire avec plus d'ensemble et d'accord »?

« Comme vous admirez ce mécanisme, dit Flozen, j'admire celui de ma montre; mais quand je m'apperçois que ma montre va mal, je l'envoie à mon horloger ».

« Je conviens, dit Mairan, que, si la montre est dérangée, il faut examiner quel est l'accident ou l'obstacle qui en altère le mouvement. Mais je m'arrête

encore à cette idée que nulle montre n'est parfaite, et que, si celle de l'astronome a besoin d'être exacte à la seconde, cette précision est inutile à celui qui n'a pas les mouvemens célestes à calculer et à prédire. Le laboureur règle assez bien tous ses travaux sur l'horloge de sa paroisse ; au défaut même de l'horloge, il a le chant du coq et le cours du soleil. Le monde politique ne peut jamais aller comme une pendule marine; et le peuple qui cherchera un gouvernement accompli où il n'éprouve aucun malaise, et dans lequel tout soit constamment à son gré, n'en gardera jamais aucun. Au surplus, ce que je demande, c'est que le soin de rectifier le mécanisme politique soit confié, soit réservé à des mains habiles et sûres, et qu'au moins tout venant n'ait pas droit d'y toucher; car il vaut encore mieux, je crois, y laisser quelques vieux défauts peut-être inévitables ou de peu d'importance, que de courir les risques d'en briser les ressorts ».

« Je ne vois en effet, dit Mme. Geoffrin, que des gens maladroits qui détraquent leur montre à force de la tracasser ».

« Dans l'organisation d'un Etat, dit Flozen, on remarque souvent des vices que l'habitude seule fait croire inévitables, et qui, le plus souvent, ne tiennent qu'à de vieilles opinions. Voyez combien de préjugés injustes et nuisibles n'ont pas laissé que de vieillir »!

« Par exemple? demanda le sage. — Mais, par exemple, dit Flozen, le préjugé de la naissance, celui de l'inégalité, celui.... — En voilà bien assez, dit Mairan, pour notre journée. Eprouvons, sur ces deux articles, si la nouvelle philosophie en sait plus que le vieux bon sens.

» On vous dit que les hommes naissent égaux ; cela n'est vrai, ni dans les bois, ni dans les villes. Les hommes naissent tous avec le même droit de se servir innocemment de leurs facultés na-

turelles, et de faire tout pour le bien, à la réserve du mal d'autrui. Ce droit-là est inné, et il doit être inviolable. Mais les facultés naturelles sont-elles les mêmes dans tous les hommes ? L'activité, l'adresse, la force, l'industrie, l'intelligence et le courage leur ont-ils été, en naissant, également accordés à tous ? Et le foible est-il libre d'exercer dans les bois les facultés qu'il a reçues, si le fort n'a pas la bonté de lui en permettre l'usage ?

» Ce ne fut donc jamais dans l'état de nature que les hommes furent égaux ; ce n'est pas non plus dans l'état social qu'ils peuvent jamais l'être ; car les hommes ne sont pas tous également utiles à la société ; tous les talens utiles ne sont pas également rares ni également précieux. L'homme dont le génie invente ce que l'homme inepte exécute, l'homme dont la sagesse est la lumière de tout un peuple, l'homme dont la valeur en est la garde et la défense, doit nécessairement trouver à le servir des avantages que n'a pas droit d'attendre l'homme qui, dans

la foule, ne rend à la société qu'un service obscur et commun. De même, l'homme actif, intelligent, habile, économe des biens produits par son travail, acquis par ses talens, et ménagés par sa prudence, a sur ces biens un droit de possession, de jouissance, de propriété, que n'a pas le fainéant qui les lui envie, ou le dissipateur qui a consumé les siens; et ce principe incontestable de justice distributive et d'inégalité sociale est le pivot sur lequel roulent les républiques et les empires. C'est par cette loi que les hommes sont tous également protégés dans la possession de leurs biens comme dans celle de leur personne; c'est sous l'empire de cette loi commune à tous, que le timide n'a rien à craindre, que le hardi n'a rien à usurper, et que la force qui, dans les bois, auroit opprimé la foiblesse, la respecte et la laisse en paix. Ainsi, la seule égalité qui jamais ait pu s'établir et subsister entre les hommes, l'égalité de garantie et de protection sous la loi, est un bienfait, non pas de

la nature, mais de la société qui nous a réunis.

» Et, entre nous, quelle démence de se figurer que jamais, dans l'ordre social, le lâche, l'imbécille, l'homme réduit aux facultés les plus communes d'une âme sans ressort, d'un esprit sans lumières, puisse rester l'égal de l'homme doué par la nature, de courage et d'intelligence, et marqué des grands caractères du génie et de la vertu ? Dans quel pays et dans quel temps l'homme qui, par état, doit obéir, a-t-il été l'égal de l'homme qui, par état, doit commander ? Sur les flottes, dans les armées, dans les ateliers mêmes et les manufactures, quel désordre et quelle licence, si le matelot, le soldat, le simple ouvrier méconnoissoit la supériorité du chef qui les conduit ? Et, au sein des familles, quelle révolte impie, quelle dissolution des nœuds les plus sacrés, si la majesté paternelle perdoit ses droits sur les enfans ?

» N'y eût-il même que l'ascendant que donne la fortune au riche sur le pauvre,

voyez quelle disparité entre l'homme obligé de travailler pour vivre et l'homme opulent qui l'emploie, et qui, en le payant, le nourrit ! La nature et la loi auront beau s'accorder pour rendre ou plus rare ou plus lente l'accumulation des richesses : dans un vaste et puissant empire, le génie de l'industrie et celui du commerce ; l'ardeur d'acquérir, d'amasser ; le succès, le produit des entreprises vastes, des spéculations hardies ; la réunion des héritages ; et, dans les mains d'un habile économe, mille moyens d'accroître la puissance de l'or, ne formeront-ils pas inévitablement, au milieu d'un peuple appauvri par sa propre fécondité, une classe de riches possesseurs jouissant dont il attendra ses salaires ? L'homme qui, autour de lui, fera subsister vingt familles, n'en sera-t-il pas honoré ? Il n'y a qu'un couvent comme Sparte, qui, à force de pauvreté, d'austérité, d'oisiveté, et au moyen d'un peuple esclave par lequel il étoit servi, ait pu conserver dans son sein une égalité permanente ; encore est-il prouvé,

prouvé, par l'exemple de Sparte même, que l'égalité cesse dès que l'or s'introduit. A présent, dites-moi laquelle de ces deux supériorités vous répugne le moins, ou de celle de l'or, ou de celle de la vertu? — Celle de la vertu sans doute, dit Flozen, mais de la vertu personnelle : partout celle-là doit primer; mais ce droit qui lui est naturel, et que les sauvages eux-mêmes ne lui disputent pas, peut-il être transmis? a-t-il jamais dû l'être »?

« Vous voulez donc, dit Mairan, que je passe à l'article de la naissance? Eh bien! pour vous répondre, j'observerai d'abord que, quoiqu'il ne soit pas aussi constamment vrai parmi les hommes qu'il l'est parmi les animaux, qu'avec le sang le naturel se transmette et se perpétue, quoiqu'il arrive même fréquemment qu'il éprouve de grandes altérations, cependant comme dans la nature tous les êtres vivans, et l'animal comme la plante, conservent plus ou moins les qualités héréditaires non-seulement de leur espèce, mais des individus qui les

ont mis au jour, il est au moins à présumer que l'homme, organisé selon la loi commune, aura aussi quelque ressemblance individuelle et sensible avec le caractère de ceux dont il est né. Cette présomption est dans la tête des laboureurs comme dans celle des monarques : chacun, dans le choix de son gendre ou de sa bru, regarde au naturel, aux mœurs de ceux dont ils ont pris naissance; la fille d'une brave femme n'a presque pas besoin de dot; le fils d'un honnête homme est tout recommandé. En un mot, je défie le plus intrépide agresseur du préjugé de la naissance, de voir du même œil au berceau le fils de Ravaillac et celui de Sully; et, soit qu'on dise avec Horace, *que les forts engendrent les forts*, ou, dans le langage du peuple, *que les bons chiens chassent de race*, l'induction est assez fondée et sur l'analogie et sur la vraisemblance, pour établir entre les hommes des distinctions sociales ; à moins que ces distinctions n'aient plus d'inconvéniens qu'elles n'ont

d'avantages ; et c'est ce qui me semble mériter un mûr examen ».

« M. Cléanthe, dit le jeune homme, croit la question bien décidée. « Qu'est-ce » en effet, dit-il, que ces honneurs, ces » dignités, ces titres, devant lesquels tout » l'éclat du mérite personnel se voit ef- » facé, et auxquels il ne peut atteindre ? » Qu'est-ce que ces emplois où l'on est » élevé par le seul nom de ses aïeux, et » auxquels, sans aïeux, on ne peut par- » venir ? Qu'est-ce que ces respects sou- » vent prostitués à des hommes dégéné- » rés et indignes de leur naissance ? Qu'est- » ce enfin que ces préférences exclusive- » ment accordées à une classe d'hommes, » sans savoir s'ils ne seront point, par » leurs vices et leur bassesse, le rebut de » la société et la lie du genre humain ? » Pouvoit-on rien imaginer de plus pro- » pre à faire avorter le mérite, à décou- » rager la vertu ? Et quelle émulation » peut-il y avoir parmi un peuple rebuté » par tant de mépris, flétri par tant » d'iniquités » ?

« Voilà de l'éloquence, dit Mairan; voici, je crois, de la raison.

» Il y a dans la société des fonctions que le commun des hommes peut remplir sans aucuns frais d'éducation : celles-là sont nombreuses; la foule y est employée, et le sera toujours, à moins que la cité ne tienne, comme Sparte et Rome, un peuple esclave à son service ; et ce n'est pas, je crois, ce que vous désirez. — Non, certes, dit Flozen. — Il y a, reprit Mairan, d'autres fonctions qui demandent des talens distingués, cultivés avec soin, et des qualités éminentes, une instruction qui leur est propre, des lumières acquises, des sentimens, des mœurs au-dessus de l'ordre commun ; il y en a même qui supposent dans l'opinion publique une distinction habituelle, une prévention d'estime et de respect pour celui qui en est revêtu ; car il faut honorer d'avance l'homme à qui l'on doit obéir.

» Or, on avoit le choix, pour remplir ces fonctions, ou de laisser à la nature

et aux heureux hasards de l'éducation produire et indiquer spontanément ceux qui en seroient les plus dignes, ou d'attribuer à des familles dont les auteurs s'y seroient distingués, je ne dis pas le privilége exclusif (Dieu m'en garde), mais l'avantage spécial d'y être admis par préférence, si on n'avoit point dégénéré.

» Dans de petites républiques, où l'éducation est commune et à peu près la même pour tous les citoyens, où l'on se connoît dès l'enfance assez distinctement pour ne se tromper guère dans les degrés d'estime qu'on accorde à chacun, le premier de ces deux moyens a paru préférable; je n'en suis point surpris. Mais le second, pour de grands empires, a paru plus sage et meilleur; et je ne m'en étonne pas davantage. Quand Rome ne formoit qu'une peuplade, elle alloit prendre ses généraux et ses consuls à la charrue; mais lorsqu'elle fut agrandie, elle les prit dans le sénat. Toutes les grandes nations ont de même classé les hommes. On a pensé que leur destination indiquée dès

leur naissance, leur première éducation, les instructions, les souvenirs et les exemples domestiques conservés et transmis des pères aux enfans, contribueroient plus sûrement à former des hommes capables des grandes fonctions publiques, et à perpétuer dans leur race l'esprit, le caractère, les mœurs de leur état.

» Je suis loin de croire infaillible ce moyen de se procurer d'excellens magistrats, d'excellens capitaines, et autres rares personnages; mais je vois que, par ce moyen, on a de bons chevaux de trait, de course ou de bataille, comme de riches pépinières d'arbres à fruit de toute espèce; je vois que Rome a dû à ce calcul les races des Fabius, des Métellus, des Emiles, des Scipions; je vois enfin que, malgré les altérations dont mille accidens sont la cause, l'origine individuelle a été de tout temps de quelque estime parmi les hommes; et une institution qui fit partout la gloire et la puissance des empires, ne doit pas être mise légèrement au nombre des erreurs de l'opinion ».

« Vous trouvez donc bien raisonnable, lui dit Flozen, que la noblesse soit attachée à la naissance? — Pourquoi non? dit Mairan. La richesse l'est bien. Assurément, ce n'est pas la nature qui donne celle-ci; car le fils d'un millionnaire est venu au monde aussi nu que moi, et l'une comme l'autre de ces hérédités est de convention sociale. Que mon père ait acquis de l'or dans son commerce, ou de la gloire dans les combats, l'un n'est pas plus à moi que l'autre; mais, pour encourager mon père à s'enrichir, à s'honorer, en faisant prospérer et fleurir sa patrie, on lui a promis que ses enfans seroient riches de ses richesses, et décorés du souvenir et des marques de ses vertus. C'est sans doute un beau droit que celui de transmettre ses biens à ses enfans; c'en est un plus beau que celui de leur transmettre sa noblesse; mais croyez que l'on a bien su ce qu'on faisoit en accordant l'un comme l'autre, et peut-être n'a-t-on jamais plus savamment calculé l'intérêt public. L'ambition

de se survivre honorablement dans sa postérité, est de toutes les passions celle qui exalte le plus les âmes. On fait pour ses enfans ce qu'on ne fait pas pour soi-même ; et la noblesse héréditaire fut et sera toujours la plus belle monnoie que l'on ait inventée, pourvu que, réservée à des vertus publiques, elle ne soit que le salaire d'un mérite recommandable et que la solde des héros.

» Je sais bien que c'est une chose révoltante au premier coup d'œil que les honneurs, les titres, les dignités, les emplois mêmes soient accordés à la naissance; mais, à l'exception des emplois, qui supposent le vrai mérite, le reste n'a pas à mes yeux l'importance qu'on y attache, et l'on ne réduit pas assez les décorations à leur juste valeur.

» Jusqu'à ce qu'un noble ait montré ce qu'il est personnellement, son nom, ses titres, ses dignités ne sont qu'un souvenir de ce que l'on doit à ses pères ; on les honore en lui comme dans leurs statues, et, en le saluant avec les marques

du respect, c'est à leurs vertus que l'on pense. Jusque-là il n'y a rien que de juste dans cet hommage; et il ne peut être pénible que pour une envieuse et basse vanité.

» Il est bien vrai qu'à ce sentiment rétrogressif dont le noble jouit comme d'un héritage, se mêle aisément l'espérance de le voir ressembler aux grands hommes qu'il nous rappelle ; et vous venez de voir que cette prévention et cette estime anticipée a son motif dans la nature. Mais, s'il arrive qu'il démente son origine et se dégrade par l'inertie de son âme et la bassesse de ses mœurs, voyez, sous ces formules de respect et de révérence que nous prescrit à son égard le souvenir des vertus de ses pères, avec quel dégoût, quel mépris, quelle indignation secrète et souvent mal dissimulée nous regardons les vices de cet être dégénéré, et combien nous trouvons souillés tous les honneurs qui le décorent ! Rappelez-vous, Madame, de quel œil on voyoit le fils de l'un de nos héros. C'est une chose remarquable

que ce discernement du peuple même à démêler ce qu'on accorde au nom et ce qu'on doit à la personne. De tous les hommes méprisables le plus durement châtié par l'opinion publique, c'est un grand qui s'est avili. La médiocrité qui, dans l'ordre commun, obtient tant d'indulgence, se pardonne à peine aux enfans, aux descendans d'un homme illustre : on les mesure, pour ainsi dire, à l'échelle de leur famille, et on leur retranche en estime tout ce qui leur manque en mérite, pour légitimer leur naissance et pour justifier leur élévation.

» Je conviens cependant que la faveur, le crédit, le faste, et surtout les richesses qui accompagnent la naissance, peuvent rendre imposant encore le personnage vil, puissant et orgueilleux qui menace de nuire ou promet de servir ; mais la faveur et le crédit prodigués et prostitués sont comme le gui parasite, qui, retranché de l'arbre, ne le rend que plus sain. On peut brûler le gui en laissant subsister le chêne.

» Quant au pouvoir de la richesse et du faste qui la répand, il ne tient point à la naissance ; et que ce soit un d'Epernon ou un Zamet dont le luxe alimente les arts et l'industrie, il faut s'attendre que ce sera un personnage considéré. Soyons de bonne foi : c'est à cette influence qu'est attachée la plus réelle des distinctions et la plus dominante. Les titres, sans l'or, ne sont rien. Le riche parvenu fait semblant de les croire offensans pour le peuple ; nous savons son secret : c'est pour lui qu'ils sont importuns, et le peuple n'est point la dupe de cette vanité bourgeoise. Il n'a ni la sottise, ni le loisir d'être jaloux des livrées qu'il a tissues et des écussons qu'il a peints. Que lui importe à lui, artisan, laboureur, homme de peine ou de négoce, que celui qui l'emploie et qui lui donne à vivre s'appelle Antoine Lisimon ou se fasse appeler le comte de Tufière ? Sa simple bonhomie n'a rien à démêler avec l'orgueil du comte et la fatuité du marquis ; pourvu que leurs écus soient *des bons*, il ne leur con-

teste ni leur nom, ni leurs armoiries. Ce qui lui importe, c'est d'être leur égal devant la loi et sous la loi; c'est de n'avoir à craindre d'eux ni l'usurpation, ni l'oppression, ni l'insulte; et rien n'est plus aisé que de l'en garantir. Je ne saurois donc voir dans ces distinctions l'odieux qu'on y veut répandre.

» Il n'en est pas de même des emplois, je l'avoue : loin d'en exclure le mérite, ce seroit au mérite seul qu'on devroit les accorder; et, s'il en est auxquels une classe parvienne plus lentement, plus rarement, plus difficilement qu'une autre, au moins ne lui en doit-on jamais ni interdire l'espérance, ni limiter la perspective; et, aussi loin que le mérite peut s'étendre, l'ambition doit pouvoir s'élever ».

« Espérance inutile! perspective trompeuse! s'écria le jeune homme, si, sur la route, mille obstacles, mille lenteurs décourageantes font que l'enfant du peuple est presque toujours devancé ».

« Oui, c'est-là sans doute un grand

mal, reprit Mairan; mais, voyez quelle en est la cause. N'est-il pas impossible que, dans un grand Etat, l'éducation présumée soit la même pour tous les hommes? Les premières institutions de l'enfance et de la jeunesse font-elles augurer la même espèce de mérite dans le fils d'un jurisconsulte et dans celui d'un commerçant? Chacun des deux n'aura-t-il pas, dans la profession de ses pères, l'avantage du préjugé et comme une dispense d'âge? Voilà, sans autre cause, un motif de faveur, une raison de préférence pour le fils d'un bon militaire sur le fils d'un bon laboureur, quand l'un et l'autre ils courent la carrière des armes : l'un y trouve une estime attachée à son nom, au sang dont il est né, aux exemples qu'il a reçus, au souvenir de la valeur, de la gloire de ses ancêtres; et ce sont pour lui des avances; l'autre a besoin d'y commencer sa renommée; il y fera bientôt ses preuves de bonne volonté; il sera mis au nombre des soldats courageux et soumis à la discipline; mais, à moins de

quelque aventure qui fasse remarquer en lui des talens singuliers, des qualités brillantes, il vieillira peut-être avant d'avoir percé la foule; et, pour lui, le plus difficile sera de dépasser la ligne de ses compagnons d'armes sans les humilier, de leur faire oublier et perdre l'habitude d'égalité qu'ils ont contractée avec lui, et de changer en eux l'esprit de familiarité et de liberté mutuelle en un esprit de dépendance, d'obéissance et de respect. Ils sont fiers de servir sous le fils d'un vieux capitaine : son nom seul les anime; il leur remplit la tête de souvenirs encourageans; et si, dans le champ de bataille où le père, à leur tête, aura vaillamment combattu, le fils, tout jeune encore, vient les commander, il leur semble voir l'ombre du vieillard qui marche devant lui. Au contraire, s'ils ont pour chef l'un de leurs camarades, ils le suivent, mais sans ardeur : l'estime est raisonnée, l'obéissance est froide, l'imagination n'y est pour rien.

» Le peuple, en général, ressemble à

ce bon Padouan qui, ayant vu prendre dans son jardin le poirier dont on avoit fait une statue de saint Antoine, rioit de la voir révérée, et qui, lorsqu'on lui demandoit pourquoi il n'avoit pas la même dévotion pour le saint, répondoit : *je l'ai vu poirier.*

» C'est donc pour le peuple un besoin que cette prévention d'estime et de respect envers les hommes que leurs fonctions élèvent au-dessus de lui ; et ce n'est pas lui qui se plaint de ces gradations sociales ; il sait mieux ce qui lui appartient que vos modernes philosophes ; et si jamais son bon sens se déprave, si son naturel se corrompt, s'il s'égare en courant après de trompeuses chimères, ce sera pour avoir prêté l'oreille à leur système d'égalité, de liberté originelle ; mots séduisans, mais captieux et perfidement équivoques, qu'il n'entend et ne peut entendre que dans un sens pernicieux ».

« Ah ! pour la liberté, dit Flozen, je demande grâce : c'est le plus bel attribut de l'homme, c'est son vrai titre de no-

blesse, le principe de son courage, l'âme de toutes ses vertus ».

« La liberté, répondit Mairan, est comme une liqueur salutaire, mais enivrante, qui réjouit le cœur de l'homme, qui l'élève et qui l'affermit lorsqu'elle est prise modérément, mais qui, dans ses excès, le rend insensé, furieux, et trop souvent cruel jusqu'à l'atrocité. Le sophisme perpétuel de vos Cléanthes est de nous replacer dans l'état de nature, et de décider là ce que nous devons être dans l'état de société; mais, en supposant même que l'état de nature ait existé comme ils l'entendent, il y a loin des forêts où l'homme livré à lui-même, indépendant et libre comme les animaux, mais dénué comme eux, comme eux errant et solitaire, n'étoit exempt de tous devoirs que parce qu'il étoit privé de tous secours; il y a loin de là, dis-je, à ces cités, à ces campagnes où, rassemblés par le besoin, mais divisés par l'amour-propre et par l'intérêt personnel, les hommes, justement effrayés de se voir au milieu de leurs

leurs passions, ont été obligés, pour en prévenir la discorde ou en arrêter les ravages, de les enchaîner par des lois ».

« Et qui ne sait pas, dit Flozen, que, dans l'homme en société, la liberté n'est plus une liberté de sauvage; et qu'obligée à obéir dans tout ce que la loi commande, elle est bornée à pouvoir faire ce que la loi ne défend pas? Tout le monde en convient; mais la différence qu'il y a d'un peuple libre à un peuple esclave, c'est que l'un se donne ses lois et qu'il n'obéit qu'à lui-même; au lieu que l'autre est soumis à des lois que lui imposent la force et la nécessité ».

« La force et la nécessité, reprit le sage, ont pu faire de bonnes lois, et cela n'est pas sans exemple. La brigue, la séduction, l'erreur, la passion, l'ivresse populaire en ont souvent fait de mauvaises. Le vrai problème de la liberté consiste donc à voir non pas qui a fait les lois, mais quelles sont les lois; car elles nous viennent du ciel, si elles sont

justes et sages : et un peuple n'est point esclave qui n'obéit qu'à de bonnes lois ».

« De bonnes lois, dit Flozen, sont celles qui rendent le plus grand nombre le plus heureux qu'il est possible. — Le moins malheureux, reprit Mairan, c'est-là ce qui est juste et vrai; car cela seul est dans la nature; le surplus n'est qu'un faux appât; et le plus perfide ennemi du peuple sera celui qui lui offrira, pour leurre, l'envie et l'espérance d'un degré de bonheur auquel il n'atteindra jamais. Partout, dans tous les temps, la condition du plus grand nombre sera le travail et la peine; et, à la louange du peuple, je dirai qu'il le sent et qu'il ne s'en plaint pas lorsqu'on ne va pas l'irriter. Il sait bien qu'il est né pour mener une vie laborieuse, frugale et simple; il s'y accoutume dès l'enfance; et, pourvu qu'elle soit paisible et sûre, il est content. Mais allez lui persuader que l'inégalité des conditions et celle des fortunes lui est injurieuse, et que toutes les lois sociales furent iniques envers lui; de cet

état où il est né, faites-lui porter ses regards sur l'état de nature où, libre dans les bois, jouissant en commun de la terre comme du ciel, exempt de toute dépendance et de toute domination, il n'auroit eu que des égaux ; avec cette philosophie que vous pouvez rendre éloquente, vous ferez d'un peuple soumis aux lois de l'ordre social et content de sa destinée, un peuple jaloux, inquiet, chagrin de ses privations, envieux de vos jouissances, impatient de ses travaux et malheureux dans son état, dont il aura perdu les mœurs. Alors si, à une fausse idée d'égalité qu'il aura saisie avidement, se joint une idée de liberté indéfinie, qui ne sera pour lui que l'idée de la licence, attendez-vous à voir vos villes, vos campagnes inondées de vagabonds et de brigands. J'admire, ajouta-t-il, l'audacieuse sécurité de cette philosophie aventureuse qui, sur la foi de ses maximes ambiguës et sophistiques, nous fait courir les risques de tels événemens.

» Mais enfin qu'un peuple soit sage

ou qu'il soit insensé, qu'il soit dans sa condition plus ou moins fondé à se plaindre, si sa situation lui déplaît, dit Flozen, n'a-t-il pas le droit de la changer à ses périls et de disposer de lui-même » ?

« De lui-même? Oui, sans doute, il l'auroit, dit Mairan, si, après s'être bien consulté, il en étoit d'accord; mais, en disposant de lui-même, disposera-t-il de lui seul » ?

« Je le suppose, dit le jeune homme; et la réserve du droit d'autrui est une règle inviolable. — Voyez donc, poursuivit Mairan, jusqu'où s'étend cette réserve.

» L'existence physique d'un peuple n'est qu'un moment. Son existence politique est non-seulement collective, mais successive. Elle a le cours d'un fleuve, dont chaque génération n'est qu'un flot, que chasse le flot qui le suit. Le mode de cette existence n'est donc pas uniquement propre à la génération présente. Il est pour elle un usufruit, un héritage que le passé lègue et transmet à l'avenir; chaque

peuple actuel à son tour peut en jouir; il a le droit de le rendre meilleur encore, mais il n'a pas le droit de le détériorer, au préjudice de ses neveux : le bien public n'est dans ses mains qu'une substitution qu'il lui est défendu de détériorer; et envers la race future il n'a pas plus la liberté du mal que je n'ai envers vous la liberté du crime. Ainsi, pour savoir ce qu'un peuple est libre de changer dans le gouvernement, dans les lois, dans les institutions, que lui ont transmis ses pères, il faut examiner en quoi le changement peut être utile à ses neveux; car, s'il usoit de la liberté d'un individu isolé, solitaire et indépendant, il pourroit dans quelque moment d'une existence passagère et funeste, détruire les plus beaux monumens du passé, et ruiner un long avenir ».

« Voilà, dit Mme. Geoffrin, qui me paroît sensible et frappant de clarté. Mais cependant le bien public sera toujours à la merci de la génération présente, et lorsqu'elle aura la folie de tout

changer, de tout détruire, qui l'en empêchera. — Qui, Madame, les curateurs de la substitution publique. Elle en aura peut-être un jour; et bien heureusement pour les peuples eux-mêmes. Car il ne faut pas qu'ils se flattent : ils ont besoin d'être conduits; ils l'ont toujours été; et cette liberté dont on les berce, ne consiste qu'à changer de conducteurs et de moteurs. Quelquefois le mérite, la vertu, la sagesse, la supériorité des lumières et des talens, dans des hommes de bien, gagnent sa confiance; et c'est-là son bon temps; mais le plus souvent c'est la brigue, l'artifice, la séduction, le prestige d'une éloquence artificieuse, et la corruption à prix d'argent, ou à force d'adulation, de complaisance et de bassesse, qui s'emparent de sa faveur; et lorsqu'il se croit le plus libre, il l'est moins que jamais: ses ligues, ses révoltes, ses haines, ses vengeances, servent, sans le savoir, des passions étrangères; ses crimes lui sont commandés. On parle des lois qu'il se donne! et quel peuple jamais fut en état

de se donner des lois ? De bonnes lois sont celles qui concilient, autant qu'il est possible, le bien commun de tous, et le bien de chacun. Or, quelle est dans la multitude la pensée qui les embrasse, l'intelligence qui les accorde, et la volonté collective qui les réunit à son but. Le laboureur, le commerçant, l'homme de la campagne, et celui de la ville, oublieront-ils le bien qui leur est propre, ou le subordonneront-ils à ce bien général qui les touche si peu, et qu'ils connoissent encore moins? L'ouvrier à son atelier, le commerçant à son comptoir, ou le villageois dans sa ferme, a-t-il jamais songé à ces rapports sans nombre que les lois doivent embrasser; chacun n'y voit que ce qui lui en coûte, ou de sa liberté, ou de sa propriété, pour contribuer au bien public, et à la sûreté commune. De là cette facilité qu'on trouve à séduire le peuple, lorsqu'on l'invite au changement. Ah! Monsieur, qu'il redoute comme autant d'ennemis, ceux qui l'enivrent des vapeurs d'une fausse philosophie. Voyez un

homme dans le vin, plus sa tête est troublée, plus il chancelle et va tombant et se heurtant à chaque pas, plus il s'impatiente qu'un ami secourable veuille le relever, le soutenir et le conduire. Il en est de même du peuple: plus il est étourdi, éperdu, égaré, plus il outre la prétention d'être abandonné à lui-même. Dans cet état, l'amour de la domination et celui de l'indépendance sont ses passions effrénées. C'est peu de n'être point esclave, il veut être maître et tyran. Son premier mouvement est de tout renverser, de tout rompre, et de tout détruire. Mais en brisant l'ouvrage de ses pères, il doit savoir que son ouvrage sera brisé par ses anfans. Ainsi aucune institution, aucune convention, rien de lui ne sera durable. Son édifice politique sera fondé sur un sable mouvant, que bouleversera sans cesse le vent des passions contraires; et, réduit à la condition d'un être éphémère et fragile, il doit s'attendre que l'avenir lui rendra le mépris qu'il a pour le passé ».

» Vous ne voulez pourtant pas, dit Flozen, que les peuples soient tous asservis comme les Chinois, à leurs anciennes institutions. Je ne veux rien d'extrême, dit Mailan, mais je redoute infiniment plus l'attrait de l'inconstance, que l'ascendant de l'habitude; et je dirai toujours au peuple que pour lui le moment de la défiance, le moment du péril pour sa crédulité, le moment où à chaque pas il doit redouter quelque piége, est celui où en le flattant par son endroit foible et sensible, en lui exaltant ses droits, son pouvoir sur lui-même, en lui exagérant ses griefs et ses malheurs, en l'enivrant d'orgueil, d'ambition, de vaines espérances, on vient, au nom de la liberté, lui proposer de rompre ses liens, et de changer sa destinée, car, si tel a été, dans l'espace des siècles, le langage de quelques hommes véritablement vertueux, sincèrement amis du peuple, telle a été mille fois plus souvent l'éloquence des imposteurs et des fourbes ambitieux ».

Comme il disoit ces mots, nous arri-

vâmes à la porte de Mme. Geoffrin. « Mon vieil et sage ami, grand merci, lui dit-elle, d'avoir parlé raison à ce jeune homme. Je voudrois bien savoir ce que M. Cleanthe et ses pareils opposeroient à ce que nous venons d'entendre. — Hélas! Madame, ils vous diroient que ce sont de vieux contes; et que le conteur n'est lui-même que le vieil esclave des habitudes et des opinions de son temps ».

LES PROMENADES
DE PLATON EN SICILE,
CONTE MORAL.

PREMIÈRE PARTIE.

DANS le voyage de Platon en Sicile, à la cour de Denis le jeune, avant que le mauvais génie du tyran se fût déclaré, les plus doux momens de loisir du sage Athénien se passoient en promenades solitaires. Un char lui abrégoit les distances; et il n'en descendoit que pour voir plus à son aise les lieux qu'il vouloit parcourir. Des bords de cette île célèbre par sa riche fécondité, et plus fameuse encore par les éruptions du volcan qu'elle

renferme dans son sein, au milieu des plus belles et des plus riantes campagnes, il le voyoit fumer cet Ethna, ce gouffre terrible, qui peut-être dans quelques heures ébranleroit l'île de ses tonnerres, et l'inonderoit de ses feux : il méditoit avec étonnement sur ce mélange des bontés et des rigueurs de la nature, gémissant de voir à quel prix elle vendoit aux humains ses bienfaits.

Un jour, qu'en s'avançant du côté de Messine, il parcouroit le bord de l'île d'où l'on découvre l'Italie, il apperçut, au bout d'un village voisin, un jeune homme et une jeune femme assis et tristement appuyés au pied d'un cyprès. La femme tenoit dans ses bras un enfant qu'elle nourrissoit ; l'homme avoit les yeux attachés sur un tombeau simple et rustique, mais construit avec soin, d'une lave noire et luisante, taillé en pyramide, et ceint d'un jeune lierre qui sembloit l'embrasser. A cette vue intéressante, le sage dirigeoit ses pas vers le cyprès. Le jeune homme se lève, comme

pour l'éviter, et s'éloigne de son passage. La jeune femme, dont l'enfant dormoit sur ses genoux, se tenant immobile, lui donna le temps d'approcher.

« Sensible mère, lui dit-il (car ce beau caractère est peint dans tous vos traits, et surtout dans l'œil doux et tendre dont vous regardez cet enfant), c'est apparemment votre époux qui semble éviter mon approche? Ai-je donc un air si sauvage? ou lui-même l'est-il assez pour appréhender la rencontre d'un inconnu paisible et désarmé qui vient à lui »?

« Etranger, lui répondit-elle, ne vous offensez point d'un mouvement involontaire. Mon époux n'est rien moins que timide et sauvage; mais il est triste, et vous savez que la tristesse aime la solitude. Hélas! c'est à la joie à vouloir des témoins, et la joie est loin de nos cœurs. — Et quelle est, demanda Platon, la cause de votre tristesse? Si jeunes, si beaux l'un et l'autre, avec un si joli enfant, pouvez-vous être malheureux? Vous vous aimez sans doute? — Oh! oui, nous nous ai-

mons. — A vous voir, vous ne semblez pas être dans l'infortune? — Dans l'infortune! ah! plût aux dieux que ce fut-là notre malheur. — Quel est-il donc? — Lisez, dit-elle, en lui montrant le tombeau sur lequel étoient gravés ces mots: *Ici repose Pythias, ici reposera Damon.* — Quoi! Damon! Pythias! ces deux héros de l'amitié! — Oui, l'un est mon époux, l'autre, dit-elle, étoit mon frère. Il n'est plus. C'est dans ce tombeau qu'il attend son ami, son malheureux ami, que cet enfant et moi retenons seuls encore attaché à la vie, et qui tous les jours se consume en regrets, hélas, superflus»!

« J'ai quelquefois, lui dit le sage, trouvé des consolations à de grandes douleurs; et, si ce jeune homme vouloit m'entendre, peut-être offrirois-je à la sienne au moins quelque soulagement ».

Platon, avec l'air grave et doux que lui avoit donné la nature, et que l'élévation de ses pensées ennoblissoit encore, n'eut pas de peine à inspirer à Déliane (c'étoit le nom de la jeune femme) cette

confiance à laquelle les malheureux sont disposés, pour peu que l'on daigne les plaindre. « Ah! si vous saviez, lui dit-elle, quel fut le caractère de l'amitié dans l'âme de mon frère et dans l'âme de mon époux..... — On m'en a dit assez, lui répondit Platon, pour m'en donner une haute idée; mais c'est de votre bouche que je voudrois entendre ce que la renommée en a raconté vaguement.

Durant cet entretien, Damon s'étoit assis assez loin d'eux, sur le rivage, le regard fixé sur la mer, qui sembloit gémir avec lui. « Le voilà, dit-elle, occupé de sa chère douleur: n'allons pas l'en distraire; et, pour juger combien l'atteinte en est profonde, écoutez-moi, sensible et généreux mortel, que je vois touché de nos peines. Puissent les dieux vous inspirer le moyen de les adoucir!

» Mon frère, jeune encore, étoit à Syracuse un commerçant déjà considéré dans son état. Mon père avoit mis en ses mains une partie de sa fortune, et il la faisoit prospérer; en même temps

il fréquentoit les écoles de la sagesse; et ce fut-là que Damon et lui se prirent l'un pour l'autre de cette amitié sainte, qui a fait leur gloire et mon malheur. Imbus de la même doctrine, faisant tous les deux leur étude et leurs délices de la vertu, ils étoient si intimement unis de volonté, de sentiment et de pensée, qu'ils sembloient n'avoir plus qu'une âme, lorsque, dans un mouvement populaire en faveur de la liberté, mon frère fut accusé d'être l'un des moteurs de la sédition. Il se défendit mal d'une action qu'il croyoit louable, et fut condamné à la mort. Amené devant le tyran, je ne daigne pas, lui dit-il, te demander la vie, mais seulement le temps d'aller, non loin d'ici, voir mes parens, régler avec eux mes affaires, recevoir leurs derniers adieux. Pour cela trois jours me suffisent; le quatrième, avant le coucher du soleil, je viendrai me livrer à toi; et je t'en donne ma parole. Ce langage froid et tranquille étonna le tyran. Et ta parole, lui dit-il, quel en seroit le garant? moi, s'écria

s'écria Damon, qui n'avoit pas quitté mon frère; et s'il y manque, je te reste en ôtage pour mourir à sa place? C'est un autre lui-même, sur qui tu pourras te venger.

» Le tyran voulut voir si la confiance de l'amitié et sa fidélité soutiendroient cette épreuve : il laissa partir l'un, et retint l'autre dans les fers, en lui annonçant qu'il le feroit mourir, si le quatrième jour, avant l'heure marquée, son ami ne revenoit pas.

» Damon et Pythias, en se séparant, s'embrassèrent, mais sans aucune ostentation de courage. Pour eux, ce qu'avoient peine à croire le tyran et ses satellites, n'étoit que simple et naturel.

» Pythias vint donc au village, où, plus sage que lui, son père vaquoit aux soins de la culture de ses champs et de ses vergers. Ils furent deux jours occupés à mettre l'ordre dans leurs affaires; et le troisième jour enfin se passoit entre nous en propos intimes et tendres, où mon frère dissimuloit la tristesse de ses adieux.

Hélas! sa mère et moi, nous les aurions reçus sans nous douter de son malheur. Mais le tyran, qui se faisoit un jeu de livrer ce jeune homme aux plus rudes combats de l'honneur avec la nature, eut l'ingénieuse malice de nous faire avertir du sort qui l'attendoit, et de l'engagement qu'avoit pris son ami de mourir à sa place, s'il manquoit de parole.

» A cet avis funeste, je restai, je l'avoue, comme frappé du coup mortel, et dans une irrésolution stupide entre le crime et le malheur. Ma mère, plus déterminée, trouva dans la nature le courage du désespoir. D'abord elle crut impossible que Denis fût assez atroce pour venger sur l'homme innocent la délivrance du coupable; et, se faisant illusion sur le péril de l'un, elle ne s'occupa que des moyens de sauver l'autre. Mais, pour le retenir, elle se défioit du pouvoir même de ses larmes.

» Elle dissimula ce qu'elle avoit appris, dévora sa douleur, m'ordonna d'étouffer la mienne, et déguisant sous un calme

apparent ce qui se passoit dans son âme, elle invita son fils à profiter le soir de la tranquillité qui régnoit sur la mer, pour s'y promener avec nous. La barque nous étoit vendue, les nochers, le pilote nous étoient affidés. Que ne peut l'amour d'une mère? La mienne se sentoit la force d'enchaîner son fils dans ses bras, sitôt que nous serions éloignés du rivage : il auroit beau se plaindre, menacer, se débattre; elle seroit sans cesse attachée à lui; ses efforts seroient vains pour se dégager; et, s'il se jetoit dans les flots, il l'y entraîneroit elle-même. Ainsi elle espéroit le forcer malgré lui de se dérober à la mort et de passer en Italie.

» Mon père, accablé de tristesse (car il avoit le secret de son fils), regardoit d'un œil morne cet appareil d'amusement, sans en soupçonner l'artifice. Ma mère connoissoit trop bien l'austérité de sa vertu pour lui avoir confié sa résolution. Mais soit qu'au trouble de nos sens, à la pâleur de nos visages, à l'impatience où étoit ma mère de monter sur

la barque et de l'y attirer, mon frère en pénétrât la cause, soit que, ses heures étant comptées, il ne voulût courir sur la mer aucun risque qui pût retarder son retour : allez, ma mère, allez, ma sœur, nous dit-il, respirer ensemble un air calme et pur sur les eaux : quelque soin nous retient encore mon père et moi sur le rivage. Et, en disant ces mots, il nous embrassoit tendrement.

» Ma mère, après avoir inutilement redoublé ses instances pour l'engager à s'embarquer, reconnut qu'il vouloit la tromper elle-même ; et sa douleur rompant tout à coup le silence : ah ! cruel, lui dit-elle, tu veux m'échapper ! tu le veux, et pourquoi ? pour aller mourir. Une vaine menace, qui, sans l'iniquité la plus aveugle et la plus noire, ne peut s'accomplir sur un homme dont tout le crime est l'amitié, la bonne foi, la vertu même ; cette menace t'épouvante, au point d'aller t'offrir à une mort certaine, à un supplice inévitable ! Non, ton ami, crois-moi, ne sera point puni de

ton évasion : Denis a dans sa politique trop de prudence ; il ne veut point se rendre gratuitement odieux ; et quant à la parole que tu lui as donnée, tu sais bien qu'un engagement pris sous le glaive et dans les fers, n'est sacré qu'autant qu'il est juste. A ces motifs, elle ajouta tout ce que la douleur et le désespoir d'une mère ont de plus déchirant pour l'âme d'un fils vertueux.

» Mon frère l'écoutoit, les yeux baissés et pleins de larmes. Ma mère, lui dit-il, épargnez votre fils, et n'empoisonnez pas les derniers momens d'une vie que je veux rendre aux dieux innocente et sans tache comme je l'ai reçue. Non, je ne suis pas né de vous pour être ingrat, perfide et sacrilége. Un lâche, un parjure, un infâme seroit trop indigne du jour que vous m'avez donné. J'ai promis sur la tête de mon ami, d'aller me remettre à sa place. D'autres calculeront le danger où l'exposeroit mon infidélité ; je ne calcule point, je sais qu'il ne doit courir aucun risque. Il répond de ma foi, il est

garant de ma parole; c'est à moi de l'en dégager; et rien sous le ciel, non, ma mère, rien ne peut m'empêcher de remplir ce devoir. Laissez-moi mériter vos larmes et les regrets de ma patrie. Si je meurs honoré de son estime, j'aurai assez vécu.

» Mon père, assis auprès de nos dieux domestiques, et la tête appuyée sur ses deux mains, avoit gardé jusque-là le silence. Tout à coup il se lève, et, serrant son fils dans ses bras : va, lui dit-il, par pitié, va-t-en; nous n'avons pas la force d'être aussi vertueux que toi. Il partit, et ma mère, en jetant un cri qui nous perça le cœur, tomba dans mes bras éperdue, sans couleur et bientôt sans voix. La nuit, le jour d'après, sa douleur fut une agonie. A tout moment, elle croyoit voir tomber sous le glaive homicide, la tête de son fils, et les convulsions que lui causoit cette pensée n'étoient interrompues que par des défaillances où je croyois la voir expirer dans mes bras. Mon fils! mon cher fils!..... Ces deux

mots, dont l'accent perçoit jusques au ciel, et qui sans doute le fléchirent, étoient le cri de sa douleur.

» Cependant le quatrième jour, ce jour fatal, marqué pour le retour de Pythias à Syracuse, penchoit déjà de son midi vers son couchant. L'échafaud étoit préparé. Tout le monde étoit dans l'attente; ce peuple sensible et cruel, à qui le besoin d'être ému fait chérir de sanglans spectacles, assiégéoit la prison où Damon étoit dans les fers. Le soleil baisse, il va disparoître sous l'horizon, et Pythias ne revient point. Alors Denis ordonne que Damon lui soit amené. — Eh bien! lui dit-il, ton ami, ce sage, ce vertueux homme, dont tu as répondu sur ta tête, ne paroît point, et le soleil.... — Le soleil s'éteindra avant que la vertu de mon ami s'altère, lui répondit Damon. Ne te presse donc pas de ne pas croire aux gens de bien. — Cependant, s'il ne revient point, que diras-tu? — Je dirai qu'il est mort, et moi-même dès ce moment je ne tiendrai plus à la vie. — Va

donc sur l'échafaud l'attendre, ou va le remplacer, lui dit le vieux tyran.

» Alors on vit Damon chargé de chaînes, environné de gardes, sortir du palais de Denis, et d'un front calme, et d'un pas ferme marcher vers le lieu du supplice. Déjà la foule impatiente blasphémoit l'amitié et la vertu de Pythias; quand tout à coup un bruit confus l'annonce; il arrive, il s'avance, il fend la foule, il voit Damon sur l'échafaud. — Me voilà, s'écria-t-il! le soleil luit encore. Mon ami ne répond plus de moi : qu'on le dégage, et qu'on me rende ces fers qui m'appartiennent, et cet échafaud qui est à moi. En disant ces mots, il s'y élance; les deux amis s'embrassent; mais le seul des deux qui ressent de la joie, c'est Pythias; Damon est abattu et paroît condamné.

» Le peuple est attendri; les larmes coulent de tous les yeux; et malgré la terreur qu'imprime l'appareil de la tyrannie, un cri de mille voix s'élève pour demander la vie de celui qui de si bon cœur vient se présenter à la mort.

» Averti de ce qui se passe, Denis les fait descendre l'un et l'autre de l'échafaud, et ordonne qu'on les lui amène. Amis généreux, leur dit-il, vivez, et consentez que, dans cette amitié si rare et si digne d'envie, je sois en troisième avec vous. Ils répondirent que leur ami ne pouvoit être que leur égal; que pour lui la douceur de cette égalité étoit incompatible avec sa fortune présente; mais que, si jamais il étoit assez sage, assez modéré pour ne plus vouloir être que ce qu'il étoit né, un libre et simple citoyen, sa place étoit marquée entre eux par la reconnoissance; et qu'ils alloient l'attendre dans l'humble et sûr asile de l'heureuse médiocrité.

» Mon frère et son ami ne perdirent pas un instant à venir nous rendre la vie; et tel avoit été dans le cœur de ma mère l'excès de la douleur au départ de son fils, tel fut à son retour l'excès et l'égarement de sa joie.

» Hélas! dès ce moment où mon père et ma mère, au lieu d'un fils, en eurent deux,

notre félicité fut trop pleine et trop pure pour que la jalouse fortune pût souffrir qu'elle fût durable; et, trois ans à peine écoulés dans cette intimité paisible, mon frère étant tombé malade, ni les secours de l'art, ni tous les soins de notre amour ne purent le sauver; la mort nous le ravit. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut notre désolation. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est le caractère étonnant que prit l'affliction de ma mère, pour une mort qui ne venoit plus que de la nature et des dieux. Sa douleur que vous avez vue si violente et si éperdue, lorsque son fils alloit livrer sa tête au glaive d'un tyran, cette douleur cruelle encore, et toujours maternelle, fut soumise et respectueuse lorsqu'elle fut en présence du ciel, et ne put accuser que lui. Celle de mon père, non moins religieuse, ne se permit que des larmes muettes. La mienne fut plus vive; mais leur piété la modéra. Damon, au milieu de ce deuil et de ce lugubre silence, ne laissa échapper ni plaintes, ni gémissemens; son cœur

flétri ne fut pas même soulagé par des larmes. Ces foibles signes d'une douleur commune n'étoient pas dignes de la sienne. J'ai su depuis qu'une heure avant que son ami fût porté au tombeau, se trouvant seul auprès du lit où reposoit son corps, il s'étoit donné la consolation de l'embrasser, de presser long-temps de ses lèvres tantôt ses yeux éteints et tantôt sa bouche livide, et d'appuyer son cœur contre ce cœur glacé, qui ne répondoit plus au sien. Mais devant nous, il retint sa douleur renfermée au fond de son âme. Hélas! qu'avec moins de courage ne la laissoit-il s'exhaler! La nôtre, avec le temps s'est affoiblie; la sienne est fixe, inaltérable, et il ressent la perte de son ami dans ce moment, tout comme il la sentoit au moment de ses funérailles. C'est lui qui, dans un coin de l'héritage de nos pères, lui a fait élever ce tombeau; et depuis trois ans, tous les jours, à la même heure où son ami a rendu le dernier soupir, il vient gémir dans ce triste lieu. Je l'y accompagne en silence; et,

pour ne pas l'affliger encore plus, il faut que je lui laisse méditer son malheur ».

« Quoi! dit Platon, l'amour, les charmes de l'hymen, les tendres soins de la nature, cet intérêt si doux de la paternité, n'ont pu faire diversion à cette affligeante pensée » !

« Nous espérions, dit-elle, en adoucir au moins l'amertume par ce mélange de nouvelles affections; et c'est pour cela que mon père l'a invité lui-même à s'unir avec moi. Sensible à cette marque de bonté, il y a répondu au gré de nos souhaits; et au sentiment de bienveillance dont nous étions prévenus l'un pour l'autre, a succédé sans peine cette inclination qui est le présage de l'amour. Enfin, l'amour lui-même, et l'amour le plus tendre a rempli les vœux de l'hymen; et dans le monde aucun destin ne seroit plus doux que le nôtre, sans cet affligeant souvenir qui obsède l'âme de mon époux ».

« Je vais le joindre, dit Platon, et vous le ramener: j'espère que, s'il veut m'en-

tendre, il sera moins à plaindre, et plus reconnoissant des biens que les dieux lui ont laissés ». A ces mots, Platon s'avança vers le rivage où le jeune homme étoit encore assis; et en l'abordant: « Vrai disciple d'un sage, lui dit-il, vous dont le seul nom fait tressaillir le cœur de tous les gens de bien, vous dont la mémoire à jamais unie à celle de votre ami, sera le plus beau titre de gloire de l'école de Pythagore où vous avez été formés, ne vous étonnez pas de vous voir poursuivi par un ami de la vertu : je suis Platon, disciple de Socrate, avec qui j'ai vécu, et que j'ai vu mourir ». Aux noms de Platon, de Socrate, Damon, saisi de respect, se lève, et, confus des éloges qu'il a reçus d'une bouche aussi révérée, il y répond avec la modestie qui sert de voile à la vertu.

« Illustre ami du plus vertueux des mortels, plaignez, lui dit-il, ma patrie, d'être réduite à vanter comme rare le juste et simple office d'une véritable amitié. Si jamais le monde reprend les sain-

tes lois de la nature, Damon, et Pythias lui-même, n'aura que le mérite d'avoir fait son devoir. Mais ce qui sera toujours rare, divin Platon, c'est cette amitié sainte dont nous étions liés : c'est ce vrai don du ciel que la mort m'a ravi dans un autre moi-même. — Oui, dit Platon, je viens d'apprendre que vous l'avez perdu et que vous en êtes inconsolable. — Comment ne le serois-je pas de cette mort prématurée qui me l'enlève à la fleur de son âge, et me déchire l'âme, pour ne plus m'en laisser que la plus foible, la plus triste, la plus douloureuse moitié? Non, jamais deux êtres sensibles n'ont été plus intimement ni plus fidèlement unis. Le ciel ne lisoit pas plus clairement que moi au fond du cœur de mon ami ; je ne savois pas mieux que lui ce qui se passoit en moi-même. Nos peines, nos plaisirs, tout nous étoit commun ; et, s'il nous venoit dans l'esprit quelque folie de notre âge, ou dans l'âme quelque foiblesse ; que ce fût lui, que ce fût moi qui en fût atteint, la pudeur en étoit la même pour tous les

deux; et au plus vîte toute notre raison s'employoit à nous en guérir».

«Combien de temps avez-vous joui, lui demanda Platon, de cette union vertueuse? — Neuf ans bienheureux, lui dit-il. — Neuf ans d'un bonheur pur, et vous vous plaignez du destin! Dites-moi donc, au nom des dieux, quel est l'homme qui dans sa vie a eu neuf ans de bonheur sans mélange? N'avez-vous donc appris à l'école de la sagesse qu'à être injuste envers le ciel et la nature? A peine auriez-vous à vous plaindre, si le reste de vos années se passoit dans l'humiliation, dans l'indigence et dans l'exil. Et voyez après cette longue et paisible félicité, dont vous avez si pleinement joui, voyez ce qui vous reste : de la fortune, de la gloire, et une gloire impérissable; une épouse aimable et sensible qui vous aime et que vous aimez; un enfant qui, pour vous, vient renouer le fil des espérances de la vie; un père, une mère adoptifs, aussi bons, aussi tendres, que si la nature elle-même vous les avoit don-

nés ; et au sein de cette famille la concorde, la paix, les consolations d'une amitié si douce encore, les délices d'un chaste hymen ; enfin, la perspective d'une vieillesse honorée et tranquille ; et au bout l'assurance d'aller rejoindre votre ami. — Ah ! dit Damon, où est-il ? Où le retrouverai-je ? C'est cette incertitude, il faut vous l'avouer, qui fait le tourment de mon cœur. — L'avenir, il est vrai, lui dit Platon, est enveloppé d'un nuage au travers duquel, ni votre maître, ni le mien, ni aucun des sages, n'a rien vu que confusément ; mais s'il est vrai, comme nous le croyons, que cet esprit qui nous anime, se dégage, pour nous survivre, de la poussière du tombeau, croyons aussi, Damon, que l'âme du méchant et celle de l'homme de bien n'ont pas la même destinée. L'une après le trépas doit éprouver la peine d'une dure captivité ; mais l'autre est certainement libre de diriger son vol, et de se reposer où elle se plaît davantage ; et dans quel lieu du monde l'âme de votre ami, et ce qu'on
appelle

appelle ses mânes, doivent-ils mieux se plaire qu'autour de ces foyers où vous tenez sa place; qu'autour de ce tombeau que vous lui avez élevé? Invisible et présent, c'est-là qu'il vient voir son ami, sa sœur, ses père et mère assis au pied de ce cyprès: leur piété le touche, il aime à se survivre dans leur souvenir; il entend avec plaisir son nom se mêler à leurs entretiens; et, s'ils ne lui donnoient que de tendres regrets, il se plairoit à voir sa cendre arrosée de douces larmes. Mais, Damon, faites-vous à votre ami l'injure de penser qu'il jouisse d'une douleur qui vous consume, d'une tristesse qui éternise dans vos cœurs le deuil de sa mort? Ah! s'il peut être malheureux, il l'est du chagrin qu'il vous cause; il l'est de l'amertume que vous versez vous-même sur les vieux jours de ses parens. Il vous les a légués pour qu'ils fussent heureux encore; il leur a inspiré l'idée de vous donner leur fille pour vous associer aux soins de son amour pour eux. Que faites-vous, ingrat? Vous trahissez les

vœux, l'espérance de votre ami. Vous affligez tout ce qu'il aime ; vous attristez encore, dans ses bons père et mère, cette vieillesse intéressante dont il eût charmé les langueurs. Ah! s'il pouvoit se faire entendre, il vous diroit : je ne veux point d'une douleur immodérée, d'une douleur qui n'est qu'une foiblesse lorsqu'elle est portée à l'excès ; souviens-toi, Damon, souviens-toi que ton ami étoit mortel, et qu'avec toi il a joui des plus doux charmes de la vie. Sois assez modeste, assez sage pour ne pas croire que le ciel te dût tous les biens à la fois ; sens le prix de ceux qu'il te laisse ; vis content d'être aimé de tout ce qui m'est cher ; rends-les heureux, sois-le toi-même, et ne trouble plus mon repos ».

L'impression que fit ce langage sur l'esprit de Damon se conçoit aisément. Son âme se saisit avidement de la pensée que son ami, présent encore, le voyoit, l'entendoit ; son imagination s'exalta même au point de croire le voir et l'entendre ; et dès qu'il put penser que sa douleur l'af-

fligeoit, il cessa de la chérir, s'en accusa, et sentit tout à coup son cœur à demi soulagé du poids qui l'avoit oppressé. « Allons, dit-il, retrouver ma femme, je veux, divin Platon, qu'elle vous rende grâce du changement prodigieux que vous venez d'opérer en moi ».

« Déliane, dit-il, en l'abordant, voilà un sage qui nous enseigne qu'un excès d'affliction peut n'être qu'un excès d'amour de soi-même. Pardonnez-moi d'avoir trop oublié que je ne vivois pas pour moi. J'abjure un sentiment trop long-temps personnel; et mon âme entière se rend aux saints devoirs de la reconnoissance, de l'amour et de la nature. Celui à qui les biens que le destin me laisse ne suffisent pas pour se croire l'un des mortels les plus heureux, ne mérite pas d'en jouir ».

SECONDE PARTIE

DES PROMENADES DE PLATON.

UN autre jour, en parcourant les belles campagnes de Léonte, Platon vit au bord du Simæte, sur le chemin qui mène au mont Hybla, un jeune enfant qui gardoit un troupeau, et qui essayoit sur sa petite flûte un air languissant et plaintif. Il s'avança. L'enfant ne parut point effarouché de son approche; et en le regardant d'un œil aussi doux que l'étoient ses accens, il continua l'air qu'il avoit commencé. Platon l'écoutoit en silence; et lui, flatté qu'un inconnu prît plaisir à l'entendre, se mit à lui jouer un air non moins mélodieux que le premier, mais encore plus mélancolique.

Ce caractère de langueur exprimé par

les sons et peint sur le visage de ce bel enfant, l'attendrit. « Mon petit ami, lui dit-il, les airs que vous jouez sont bien touchans, mais ils sont tristes : n'en savez-vous aucun de ceux qui respirent la joie? — Je ne sais pas ce que c'est que la joie, répondit Calatis (c'étoit le nom du petit berger); et je ne sais jouer que les airs que chante ma mère. — Où est-elle, votre mère? — Elle est dans le hameau que vous voyez parmi les saules : c'est-là qu'est notre bergerie. — Et c'est-là que vous êtes né? — Hélas! oui, j'y suis né. — Et que fait votre père? Est-il laboureur ou pasteur? — Ah! mon père! il est bien cruel! c'est tout ce que je sais de lui ». En prononçant ces mots avec un accent douloureux, l'enfant laissa tomber sa flûte; et un moment après appercevant un homme qui descendoit de la montagne, « c'est lui, s'écria-t-il avec frayeur, c'est lui, je m'enfuis vers ma mère ». Aussitôt laissant son troupeau dans la prairie, il prit sa course vers le hameau.

Platon étonné s'arrêta, et il attendit au

passage ce père dont l'approche effrayoit son enfant.

C'étoit un homme agreste, jeune encore, assez beau, et d'une taille peu commune : vêtu en bucheron, la hache sur l'épaule, le compas et l'équerre pendus à sa ceinture, il descendoit de la montagne, et suivoit le chemin qui mène au golfe de Catane. En passant auprès du troupeau, il le regarda d'un œil morne, et ralentit son pas, comme pour découvrir le berger parmi ses moutons; mais l'ayant apperçu, qui s'en alloit par le sentier qui menoit à la bergerie, il poussa un profond soupir. Puis, s'adressant à l'inconnu : « ce petit berger, lui dit-il, n'étoit-il pas ici à garder ce troupeau, lorsque je traversois la plaine? — Oui, répondit Platon : paisiblement assis à l'ombre de ce hêtre, il jouoit de la flûte, et moi je l'écoutois. Nous avons eu bientôt fait connoissance; et déjà nous causions ensemble d'assez bonne amitié, quand tout à coup il s'est épouvanté comme s'il avoit vu sortir des bois quelque bête farouche ;

et il a quitté son troupeau. — Comme s'il avoit vu quelque bête farouche! on lui fait donc bien peur de moi! — Votre air un peu sauvage a pu l'intimider: sa frayeur est de celles dont, sans cause, à son âge, on est souvent frappé : il est si naturel au foible de redouter ce qu'il ne connoît pas! — Il ne me connoît que trop bien, dit tristement le bucheron; et ce n'est pas ici la première fois qu'il m'évite ».

Platon, après avoir engagé l'entretien, s'étoit mis au pas de cet homme, il cheminoit avec lui. « Vous êtes étranger, lui dit le Sicilien : votre accent, votre habit l'annonce; mais vous me semblez bon; le seriez-vous assez pour vouloir me rendre un service? — Oui, de tout mon cœur, dit Platon. — Où demeurez-vous? — A présent mon séjour est à Syracuse; mais je fais dans ces plaines de longues promenades; et pour me rendre utile j'irois beaucoup plus loin. — Venez donc me voir à Catane, où je conduis les travaux d'une flotte; et, si vous voulez m'obliger, revoyez cet enfant, tâchez, en causant avec lui,

de savoir ce qu'il a dans l'âme, et s'il ne seroit pas possible de me l'apprivoiser. Je m'intéresse à lui. Je m'appelle Néandre, autrefois bucheron dans les bois de l'Hybla, aujourd'hui constructeur de navires dans cette rade ».

Platon, en raisonnant avec lui sur son art, vit qu'en effet l'observation, éclairant la pratique, avoit formé en lui ce talent qui l'avoit tiré de la classe des bucherons. Il lui promit de l'aller voir; et poursuivant sa promenade après l'avoir quitté, il retourna vers le hameau.

« Je veux savoir, se dit-il à lui-même, où peuvent aboutir les deux rencontres que j'ai faites. C'est plus qu'un jeu du sort, et j'y crois reconnoître quelque bonne intention des dieux : car, on a beau dire, les dieux ne dédaignent point les cabanes; et l'homme est bien follement vain d'imaginer que quelque chose au monde soit grande ou petite à leurs yeux ». Il vint donc à la bergerie où l'enfant s'étoit retiré.

« Ah ? le voilà, dit Calatis, qui parloit

de lui à sa mère : voyez comme il est bon ! j'avois laissé tomber ma flûte ; il me l'a ramassée ; il se donne la peine de me la rapporter. — Ne vous étonnez pas, dit Platon à deux villageoises qu'il trouvoit occupées à façonner, l'une au fuseau, et l'autre à la navette, une laine aussi douce que la plus belle soie ; ne vous étonnez pas si je viens m'informer quelle frayeur a saisi cet enfant, et par quel accident a été si troublée cette âme innocente et craintive. Il ne m'en a dit en fuyant que deux mots qui m'ont affligé. — Qu'avez-vous dit, mon fils, lui demanda sa mère avec inquiétude » ? Et l'enfant répéta les mots qui lui étoient échappés en parlant de son père.

La jeune femme, baissant les yeux sur le métier où couroit sa navette, rougit et garda le silence. Sa mère qui filoit auprès d'elle, prit la parole. « De quoi rougissez-vous, ma fille, lui dit-elle ? Est-ce donc vous qui avez séduit et abusé une âme honnête et simple, qui avez surpris sa bonne foi, et qui l'avez trahie

après l'avoir trompée? Que les dieux perdent les parjures; nous ne le sommes pas. Vous fûtes crédule et trop foible, c'est un malheur, ce n'est pas un crime; et l'on n'est pas toute sa vie condamnée à rougir pour s'être oublié un moment. Etranger, ajouta la bonne femme, cet enfant vous en a trop dit, et vous en voyez trop vous-même, pour qu'il me reste rien à vous dissimuler.

» Cet homme qui sortoit des bois, et avec qui je vous ai vu de loin suivre le chemin de Catane, le connoissez-vous? — Non, je sais seulement qu'il préside à la construction d'une flotte, et qu'il a été bucheron dans les bois de l'Hybla. — Ne vous a-t-il rien dit de nous? — Il m'a parlé de cet enfant. — Et de sa mère? — Non, il ne m'en a rien dit; mais je l'ai vu tristement affecté de la frayeur dont le petit berger étoit saisi à son approche. — Ah! l'inhumain! peut-il être surpris du sentiment qu'il lui inspire! —Ma mère, dit la jeune femme, oubliez-vous encore que vous parlez devant cet

enfant, et que vous parlez de son père? Eloignez-vous, mon fils, retournez à votre troupeau».

« Notre malheur n'est pas un secret, poursuivit Mélite (c'étoit le nom de la bonne mère); il est connu dans nos hameaux; et je veux qu'il le soit partout, s'il est possible, pour déshonorer le trompeur. Bucheron, comme il vous l'a dit, dans la forêt voisine, il avoit vu ma fille, il s'étoit pris pour elle d'une inclination si forte, et qui nous sembloit si durable, que nous disions, mon mari et moi: si Néosine l'aime comme elle en est aimée, ils seront bien heureux! ils vieilliront comme nous en s'aimant.

» Il ne se passoit pas un jour qu'il ne lui donnât quelque signe de cette perfide amitié: c'étoit tantôt un nid de rossignols ou de fauvettes, tantôt une paire de tourterelles ou de palombes qu'il lui apportoit de la forêt; et du village, tantôt les fleurs, tantôt les fruits de la saison. La pauvre enfant étoit sensible à tant de soins; et nous, Damete son père et moi,

nous en étions charmés. Néandre étoit alors un jeune homme estimé et renommé dans le canton; bon ouvrier, grand travailleur: personne dans nos bois ne manioit comme lui la hache; et dans les ateliers du port il étoit souvent consulté. Quel père, quelle mère ne lui auroient pas donné leur fille? Leur mariage étoit accordé, et il alloit être conclu dans le moment que, par une mort imprévue et presque soudaine, nous perdîmes, elle un bon père, et moi un excellent époux. Ce long deuil retarda les noces; et dans cet intervalle, si funeste pour nous, Néandre, le cruel Néandre fut notre seule consolation. Avec quelle adresse il abusa de l'abandon où ma douleur laissoit ma fille! La pauvre enfant qui croyoit voir en lui le plus sensible et le plus vrai des hommes, un ami et presque un époux, lui laissoit essuyer ses larmes; et le perfide, profitant de cet oubli de soi-même où l'on tombe dans les grandes afflictions, se rendoit tous les jours plus familier, plus caressant. Il brûloit, disoit-il, d'at-

teindre à la fin de ce deuil qui faisoit son tourment; et il appeloit cruauté la pudeur innocente que lui opposoit ma fille. Enfin, la pitié, la foiblesse, la bonne foi, l'amour, l'imprudence de l'âge, lui livrèrent cette innocente; et il l'abandonna après l'avoir séduite ».

A ces mots, Néosine laissant tomber sa tête sur son métier, et se couvrant le visage de son voile, ne put retenir ses sanglots; son voile fut baigné de larmes. « J'appris, continua la mère, qu'il étoit appelé à la conduite des travaux de la rade; et je ne me sentis que de l'indignation pour un homme à qui la fortune faisoit sitôt changer de mœurs, mais la douleur de Néosine prit tout un autre caractère: elle se crut tombée dans l'humiliation; et de la honte elle passa au plus horrible désespoir, lorsqu'elle s'apperçut qu'elle alloit être mère. D'abord un silence effrayant me déroba la cause du chagrin qui la dévoroit. Je ne l'attribuois qu'à l'amour; et je donnois à ce cœur tendre et vivement blessé, le temps de

se guérir. Il n'est pas possible, ma fille, lui disois-je en tâchant de la consoler, qu'un cœur aussi bon que le tien garde long-temps de l'amitié pour un homme qui en est indigne. C'est à lui seul d'être malheureux, puisque c'est lui seul qui est coupable. Elle, sans me répondre, levoit les yeux au ciel, et soupiroit en les baissant. Mais ce chagrin qu'elle tenoit renfermé au fond de son âme, fut suivi d'une fièvre ardente, dont le délire la trahit.

» Pauvre enfant, disoit-elle dans le fort de l'accès; ton père t'abandonne!.... Non, il ne naîtra point, non, méchant, non, parjure, il ne te devra point la vie..... Pour tant d'amour, tant de mépris! tant de cruauté! Non, cela n'est pas vrai.... Non, ma mère, il n'est pas possible..... Qu'il vienne donc, qu'il vienne.....! Ah! ma mère! est-ce vous qui l'éloignez de la cabane? oh! non. Vous m'aimez tant!.... C'est donc lui qui veut que je meure?... Eh bien! l'abîme de la mer, l'abîme du

volcan, tout m'est égal... Mais, mon enfant!....

» Ces funestes paroles, échappées par intervalle, et comme des éclairs au milieu d'une nuit horrible, m'instruisoient assez cependant pour voir le précipice sur le bord duquel nous étions. Je m'armai de courage, je pris soin de ma fille, je lui calmai le sang par des breuvages salutaires, qu'un vieux berger de ce canton composoit avec des racines dont il connoissoit la vertu; et l'ayant ramenée enfin à un état de convalescence, ou plutôt de langueur, je saisis l'un des plus doux momens de nos effusions de tendresse, pour lui faire avouer ce qu'il y auroit de vrai dans ce que j'avois entendu.

» Il n'est pas naturel, lui dis-je, que, dans une âme aussi paisible que la tienne, l'amour seul, un amour indignement trahi, ait fait tant de ravages; il y a dans ta douleur quelqu'autre sentiment caché. Ta mère est ton amie; il faut lui ouvrir ton cœur. Je crois déjà savoir que tu as été foible et crédule. Et moi, dans ma

douleur, j'ai été négligente; je n'ai pas assez vu le péril où je t'exposois. Tu vois que je m'accuse; imite-moi. Dans ton délire tu croyois être mère, et tu parlois de ton enfant. Si dans ces paroles, ma fille, il y avoit quelque vérité, tu ne serois impardonnable que de me le cacher. Parle-moi; je veux tout savoir; et mon amour pour toi te fait un devoir de ne me rien taire. — Ah! ma mère, s'écria-t-elle en se jetant à mes genoux et en les arrosant de larmes, comment puis-je vous avouer que je suis indigne de vous? Laissez-moi me cacher, et laissez-moi mourir avant de vous déshonorer.

» Non, lui dis-je, ma fille, non, ce n'est pas nous que ta foiblesse déshonore. Elle aura pour excuse la simplicité de ton âme, ta candeur et ta bonne foi. Tu as cru que les sermens d'un homme, pour être inviolables, n'avoient pas besoin d'être proférés à l'autel: ta confiance a été imprudente, mais elle n'est point criminelle; et j'espère t'apprendre à mériter dans

dans ton malheur l'indulgence, l'estime et la pitié des gens de bien.

» Alors son cœur soulagé s'ouvrit, et quand elle m'eut fait sa confidence entière: ne perdons pas, ma fille, le courage de la vertu; il n'y a rien de honteux, lui dis-je, que le vice; et l'âme la plus pure peut être susceptible d'un moment de fragilité. Il faut ne rien cacher de ta faute et de ton malheur, dire modestement que tu as été séduite, annoncer que tu te dévoues au saint devoir de mère, allaiter ton enfant, l'élever; et si c'est un fils, lui apprendre à lui-même quel a été son père, afin qu'il s'en éloigne, et ne lui ressemble jamais ».

« C'est-là, ma mère, dit Néosine, le seul de vos conseils auquel je n'aurois point dû céder: mon enfant auroit assez tôt senti sa disgrâce et la mienne; et dans son innocence il auroit mieux valu lui laisser ignorer son père que de lui apprendre à le haïr. — Je ne veux pas qu'il le haïsse, mais je veux qu'il l'évite, reprit la bonne mère; car il seroit peut-être encore assez

cruel pour nous ravir notre seule consolation ».

« Et si lui-même, leur demanda Platon après les avoir entendues, si lui-même cédant aux mouvemens de la nature et au repentir de l'amour (car l'amour peut encore n'être pas éteint dans son âme), il venoit implorer sa grâce et offrir de tout réparer » ? ... « Non, dit Néosine, jamais. Il m'a trompée, il m'a abandonnée, il a voulu mon déshonneur ; il ne me sera jamais rien ».

Platon vit bien que ce ressentiment n'étoit pas de ceux que la raison peut attaquer de vive force : l'âme de Néosine, dans sa résolution, lui avoit paru trop affermie ; et, à l'exemple de la nature, il ne croyoit jamais plus sûrement agir que par des moyens doux et lents.

Le lendemain, au lever de Denis, en parlant de sa promenade, « j'ai entamé, dit-il, une conciliation difficile, mais dont j'espère venir à bout » ; et il lui conta l'aventure. « Si vous voulez, lui dit Denis, je vous aiderai à réduire le séducteur,

en le faisant mettre à la rame, jusqu'à ce qu'il demande à épouser celle qu'il a séduite. — Si c'est-là de votre éloquence, lui dit Platon, je n'en veux point; et Néosine en voudroit encore moins que moi. Vous lui renverriez un esclave indigne de sa chaîne; et moi, c'est un époux charmé de ses liens que j'espère lui ramener ».

Il prit le chemin de Catane; et là, non-seulement le constructeur, mais les pilotes furent étonnés de l'entendre parler en homme instruit par ses voyages, des imperfections de leur art, et leur enseigner les moyens de donner au navire, à la rame, à la voile, plus de mobilité, de force et d'avantage pour maîtriser l'onde et les vents. Dès ce moment il fut regardé dans la rade comme un mortel favorisé des Dieux: chacun félicitoit Néandre du bonheur d'avoir un tel hôte.

Dans le dîner qu'il lui donna, Platon en votant l'alliance d'Athènes avec la Sicile, comme une source de puissance, de gloire et de prospérité pour l'un et l'autre

peuple, charma tous les convives; et vingt fois, la coupe à la main, on demanda aux Dieux cette heureuse alliance. Mais, tandis que les urnes versoient abondamment les espérances et la joie, Néandre lui seul étoit triste. Le vin attendrissoit son âme, mais il ne la dilatoit point. Il écoutoit le sage avec admiration, frappé de ses lumières et de son éloquence; mais un air confus et timide se déméloit dans ses regards, et un sentiment d'amertume corrompoit le plaisir qu'il avoit à le posséder. Platon s'en apperçut, il en tira un bon augure; et au sortir de table, ayant pris congé des convives; « au revoir, lui dit-il, mon hôte; je retourne vers la prairie où m'attend le petit berger. — Est-ce que vous l'avez revu? — Oui, hier au soir, dans la cabane, avec sa mère? — Avec sa mère! et vous a-t-elle parlé de moi? — Oui, à propos de son enfant. — Et que vous en a-t-elle dit? — Rien que vous n'eussiez pu entendre. — Oh! je le crois: elle est si bonne! mais sa mère ne l'est pas tant. — Sa mère est une femme

de sens et de courage. — Que faisoient-elles dans la cabane? — L'une filoit la laine de leurs brebis, et l'autre, Néosine, en tramoit le tissu. — Elle est pleine d'adresse et de grâce dans son travail, n'est-ce pas? — Oui, pleine de grâce, de douceur et de modestie. — Et dans cette cabane avez-vous vu l'air de l'aisance? — Rien n'y annonce la richesse, rien n'y décèle le besoin. — Ah! quand j'étois moins riche, j'étois bien plus heureux moi-même! et l'enfant? quel air avoit-il? — L'air caressant avec sa mère. — Il l'auroit avec moi, si on l'avoit voulu; et l'on a bien mal fait de me le rendre si farouche! le père a beau avoir des torts, l'enfant n'en doit pas moins amour et respect à son père. — Est-ce que vous êtes le père de cet enfant? — Oui, je le suis. Ne le saviez-vous pas? — Et sa mère est donc votre épouse? — Non, et c'est-là mon crime; car je lui avois donné ma foi. Nous allions être unis sans la mort de son père. — Ainsi, en se donnant à vous, elle comptoit sur vos promesses? — Vraiment

elle y comptoit, elle avoit bien raison; car jusque-là j'avois été le plus honnête homme du monde. — Et vous avez cessé de l'être! — Oui, c'est-là ce qui me tourmente. — Vous ne l'aimiez donc pas? — Je l'adorois; je l'aime encore. — Pourquoi donc l'avez-vous trompée? — Ah! pourquoi! vous, mon hôte, qui savez tant de choses, connoissez-vous le cœur humain? Savez-vous ce que c'est que la jalousie? — Oui, je sais que c'est une triste passion. — Eh bien! je fus jaloux dès que je fus heureux. — Vous aviez donc quelque rival? — Aucun. — De qui donc étiez-vous jaloux? — Que sais-je? de moi-même: mon propre exemple me fit peur; je me dis que, si elle avoit été foible avec moi, il étoit possible qu'elle le fût avec un autre. En même temps la fortune vint m'étourdir, et me faire entendre que je n'étois plus fait pour prendre une femme dans un hameau. Tout cela m'a tourné la tête; et puis, quand je me suis senti malhonnête et cruel d'avoir délaissé mon enfant, d'avoir abandonné sa mère, j'ai eu honte

d'aller demander mon pardon. L'enfant me fuit, la mère m'a trop aimé, pour ne me point haïr ; sa mère, à elle, me déteste. Tout cela m'est bien dû ! mais, mon hôte, si l'on savoit ce que j'endure, et combien surtout, quand je passe auprès de la cabanne, quand je vois mon enfant, quand je songe à sa mère, quand je crois la voir triste, et si belle et si douce, me reprocher mon crime !.... j'en suis cruellement puni.

« Je gage, dit Platon, que, si vous étiez sûr qu'il vous fût pardonné, et que Néosine appaisée pût vous aimer encore comme elle vous aimoit... — Ah ! j'irois.... mais c'est-là ce qui n'est pas possible ? — Pourquoi, dit Platon, je n'ai vu dans ses yeux que de la tristesse. — Ils sont beaux ses yeux ! — Oui, très-beaux, et la pudeur y est encore peinte. — Ah ! la pudeur ! jamais elle ne l'a perdue. La pauvre enfant ! son innocence a seule causé son malheur. Que crains-tu, lui disois-je, en te livrant à mes caresses ? ne suis-je pas, dès à présent, ton mari ? Ne le suis-je

pas de l'aveu de tes père et mère? Et puis des larmes, des soupirs, des sermens!... Ah! parjure! non, tu ne la méritois pas. —En effet, dit Platon, vous avez employé des séductions bien criminelles! — Oh, oui! bien criminelles! je ne le dis qu'à vous, mon hôte, mon ami, mon unique consolateur; j'ai été un perfide, un ingrat, un infame, un homme indigne de voir le jour, et pourtant je suis un bon homme».

Platon, qui savoit que le vin hâte la confiance et vieillit en un jour les amitiés les plus nouvelles, savoit aussi qu'en grossissant les traits du caractère, il ne fait que produire au jour le naturel sans le changer. Il en prit donc plus d'espérance que jamais de faire de son hôte un bon père et un bon époux.« Laissez-moi, lui dit-il, le soin de solliciter votre grâce. Peut-être vous rendrai-je le cœur de Néosine. Mais il faut me promettre que vous ne serez plus jaloux! — Jaloux! et de qui le serois-je? Depuis son malheur, on ne parle que de sa modestie et que de sa vertu».

Platon le lendemain retourne à la prairie où l'enfant gardoit son troupeau. Comme la connoissance étoit faite, il s'assit amicalement près de lui, à l'ombrage du hêtre; et dans l'un des silences où sa flûte se reposoit : « Si dans ce moment, lui dit-il, l'homme de la montagne, votre père, venoit vers vous, le fuiriez-vous encore? — Oui, dit l'enfant, je le fuirois. — Soyez tranquille, dit Platon; vous ne le verrez plus, il sait que son approche fait peur à son enfant. Je ne veux pas, m'a-t-il dit l'autre jour, lui causer de la peine; je ne passerai plus où sera son troupeau, j'aime mieux tourner la montagne; j'aurois été bien aise de le voir, de le carèsser; on dit qu'il est sage et docile, qu'il aime bien sa mère, qu'il la rend bien heureuse; et moi, son père, moi, qui lui ai donné la vie, moi qui ne lui veux que du bien, je me serois fait une joie de l'embrasser, de lui donner quelque marque de mon amour. Mais, puisque son cœur se refuse au mien, et qu'il veut n'avoir point de père, c'en est

fait, il n'en aura plus.—Ce n'est pas moi, dit l'enfant tout ému, ce n'est pas moi qui n'ai pas voulu avoir un père, c'est lui qui n'a pas voulu que j'en eusse. Le méchant, il m'a délaissé. — Eh bien! tout méchant qu'il vous semble, je le crois bon. — Pourquoi, s'il étoit bon, a-t-il abandonné ma mère? — Mon petit ami, quelquefois les bons ont l'air d'être méchans, mais ils ne le sont pas; car les méchans se plaisent dans le mal qu'ils ont fait, au lieu que les bons s'en affligent, et ils sont mécontens d'eux-mêmes tant qu'ils ne l'ont point réparé. — Non, jamais un bon cœur n'auroit fait ce qu'a fait mon père; mon aïeule me l'a bien dit. — Vous a-t-elle appris, votre aïeule, à respecter les dieux, à les craindre et à les aimer? — Oui, tous les jours à mon réveil, et avant mon sommeil, nous le prions ensemble. — Et lorsque les dieux vous négligent, cessez-vous de les adorer? — Ma mère dit qu'il ne faut jamais cesser d'implorer leur bonté; aussi nos laboureurs ne manquent-ils jamais de couronner d'épis

l'image de Cérès, quand même les épis sont rares. Et moi, le même jour que le loup m'avoit enlevé l'une de mes brebis, je ne laissai pas de saluer en passant le dieu Faune, et d'attacher une guirlande au pied de sa statue. — Et vous fîtes bien, dit le sage. Mais en savez-vous la raison? — Ma mère me l'a dite: c'est qu'il n'appartient pas aux mortels de se fâcher contre les dieux, ni de leur demander pourquoi ils ne leur sont pas favorables. — Apprenez donc qu'un père est pour vous comme un dieu; qu'il faut, même dans ses rigueurs, attendre ses bontés, les demander avec douceur, surtout ne jamais le haïr ».

Cet enfant, qui ne manquoit pas d'intelligence, entendit ce langage. « Vous m'expliquez, dit-il, pourquoi l'aversion que j'avois pour mon père me pesoit sur le cœur. M'en voilà soulagé; et s'il a la bonté de passer encore par ici, et de vouloir me faire quelque amitié, j'y répondrai; j'irai même au-devant de lui, si vous voulez bien me conduire. — Non, laissez-moi vous l'amener; mais jusque-là

je vous demande le secret. — Oui, je le garderai. Et quand reviendra-t-il, mon père? — Dès demain. — Dès demain! ah! je l'attendrai avec bien de l'impatience ».

« Je vous ai ménagé, dit Platon à Néandre, un conciliateur dont vous serez content; et ils se rendirent ensemble au bord de la prairie où paissoit le troupeau ».

Du plus loin que Néandre entendit le son de la flûte du petit berger, son cœur s'émut, et ses larmes coulèrent. Il s'avança vers son enfant avec une sorte de honte; et celui-ci, de son côté, par l'impression de crainte qui lui restoit dans l'âme, ne venoit vers lui qu'en tremblant. Mais, lorsqu'il vit son père lui ouvrir ses bras, il s'y précipita avec des pleurs et des sanglots de joie et de tendresse qui lui étouffoient la voix.

Platon en les voyant l'un dans les bras de l'autre: « Vous voilà bien, dit-il. A présent, laissez-moi vous devancer dans la cabane, et donnez-moi le temps d'y préparer à mon gré les esprits ».

« Je viens, dit-il aux femmes, vous annoncer, je crois, quelque chose d'intéressant. Sage Mélite, et vous aimable Néosine, rendez grâces aux dieux qui m'ont fait découvrir un homme riche et solitaire, que la fortune a long-temps séduit, mais qui sent qu'elle l'a trompé en lui promettant le bonheur. Les dons qu'elle lui a faits sont empoisonnés d'amertume. Il veut les épurer, il veut les adoucir, en faisant de ses biens un digne et vertueux usage. Il a vu votre enfant; il a été charmé de son bon naturel et de son innocence : il vient vous demander en grâce que ce bel enfant soit le sien. Il veut, si sa mère y consent, l'adopter, lui servir de père. — Moi! me priver de mon enfant! s'écria Néosine! et qui seroit assez cruel pour me le proposer? — Ce n'est pas son dessein, reprit Platon : en adoptant le fils, il sollicite encore la faveur d'épouser la mère. — Il ne sait donc pas mon malheur? — Il le sait, mais il sait aussi que ce ne fut que le malheur de l'innocence, et que ce n'est plus

aujourd'hui que le malheur de la vertu.
— Non, repliqua-t-elle, il se peut qu'un homme honnête me le pardonne; mais il ne l'oublieroit jamais. Je ne veux pas avoir à rougir devant mon époux. Que l'homme bienfaisant verse ailleurs ses richesses, notre pauvreté nous suffit ».

« J'aime cette fierté, ma fille, lui dit sa mère, et comme toi je l'ai dans l'âme; mais pense qu'il y va du bonheur de ton fils. Pense que ce digne étranger ne protégeroit pas un homme assez vil ou assez injuste pour épouser la femme qu'il n'estimeroit pas, ou pour humilier la femme qu'il estime ». A ces raisons elle ajouta tous les motifs de tendresse et d'amour qui pouvoient engager, décider une mère à se donner pour récompense à celui qui venoit adopter son enfant. « De tels événemens, dit-elle, enfin, n'arrivent pas sans quelque soin de la bonté des dieux; et c'est la méconnoître que de s'y refuser ». Ce fut de cette ingratitude envers les dieux, qu'avec toute son éloquence Platon voulut lui faire sentir l'impiété. Mais elle,

après un long silence : « Me voilà, dit-elle, réduite à prouver à ma mère que je ne suis point dénaturée, et à cet étranger qu'il ne doit pas m'accuser d'être impie. Eh bien ! apprenez l'un et l'autre un secret qui devoit me suivre au tombeau. C'est en moi l'excès du malheur comme l'excès de la foiblesse ; mais vous m'en arrachez l'aveu. L'homme injuste, inhumain, parjure, qui m'a trompée, abandonnée.... O ma mère ! le croirez-vous ?.... je l'aime encore, et je ne puis aimer que lui ».

A peine elle achevoit ces mots, son fils entre dans la cabane, et court se jeter dans ses bras, en s'écriant : « Grâce ! pardon ! pardon, ma mère ! au nom du sang qui coule dans mes veines, au nom de votre amour pour moi ! le ciel me rend un père, ne le rebutez pas ». Au même instant Néandre fut aux genoux de Néosine. Mélite elle-même immobile et muette d'étonnement n'eut pas la force de se plaindre ; l'enfant par ses caresses eût adouci des tigres ; aussi dans un mo-

ment, avec un tel médiateur, la réunion fut-elle consommée ; et ses bras furent les liens dont l'hymen, l'amour et la foi enchaînèrent les deux époux.

Platon racontant à Denis le succès de ses promenades, « dix ans de règne, lui dit-il, auront bien de la peine à vous donner trois jours aussi délicieux que ceux-ci l'ont été pour moi ».

TROISIÈME PARTIE

DES PROMENADES DE PLATON.

LA réputation de bonté, de sagesse dont Platon commençoit à jouir en Sicile, croissoit de jour en jour et s'étendoit dans les campagnes. Ses promenades se passoient à inspirer aux villageois l'amour de leur état et les vertus de la nature, à leur donner le goût de la frugalité, du travail, de la tempérance, et à leur faire sentir le prix de leur paisible obscurité. Il avoit composé pour eux un traité des vrais biens, au nombre desquels n'étoit compris aucun des objets de l'ambition ni de la vanité des villes. Il leur montroit comment l'avarice, l'oisiveté, le luxe, la mollesse, châtioient leurs esclaves, et les traits dont il leur peignoit la maligne fortune se jouant de ses

favoris, les leur faisoit prendre en pitié. Dès qu'il voyoit à ses villageois quelque peine d'esprit, quelque mal d'imagination, il alloit à la source, et, que ce fût erreur ou vice, il s'appliquoit à les en guérir : on l'appeloit *le médecin des âmes.* C'étoit le plus souvent à la jeunesse qu'il donnoit des leçons de mœurs; mais ces leçons étoient si douces, qu'on les prenoit pour les conseils de l'indulgente et sensible amitié. Il leur recommandoit la piété filiale presque à l'égal de la piété envers les dieux, un saint respect pour la vieillesse, les plus tendres soins de l'enfance, et entre eux la concorde, la bonne foi, la paix; il s'aidoit quelquefois de l'innocente ruse de Socrate son maître, pour leur faire penser eux-mêmes ce qu'il vouloit leur enseigner; souvent il étoit consulté sur les affaires domestiques, et voici un exemple des conseils qu'il donnoit.

Un riche cultivateur, Euthyme, avoit un fils et une fille à marier : tous deux d'une figure aimable, ils étoient connus de Platon pour avoir l'un et l'autre l'a-

mour du vrai, le goût du bien, l'esprit docile et surtout le cœur excellent. « Sage Platon, lui dit leur père, vous voyez dans vos promenades la jeunesse du voisinage, et à vos yeux le naturel se montre librement; vous avez je ne sais quel charme qui l'attire, et mes enfans me disent qu'avec vous on n'a rien à dissimuler. Choisissez-moi de votre main un mari pour ma fille et une femme pour mon fils : l'un et l'autre ils ne veulent se décider que par mon choix, et moi, je ne saurois mieux faire que de m'en rapporter au vôtre». Platon lui demanda du temps.

A quelques jours de là, dans le même village, le sage Athénien fut invité à une fête de famille. Euthyme et avec lui son fils Ladon et Célène sa fille y furent aussi conviés.

A cette fête, on célébroit l'anniversaire de la naissance du vieillard Tlésimène, chef d'une famille nombreuse, qui ce jour-là se rassembloit chez lui pour dîner à la même table sous un berceau de vieux platanes que lui-même il

avoit plantés. A ses enfans, à ses neveux, Tlésimène avoit bien voulu associer quelques voisins, et, par estime pour le disciple de Socrate, il l'avoit prié de venir honorer sa fête.

« Ah ! s'écria Platon, en voyant ce vieillard environné, chéri, presque adoré de sa famille, et courbé sous le poids des couronnes de fleurs qui s'accumuloient sur sa tête, ceci me retrace les mœurs de la bienheureuse Atlantide. La bonté de ses mœurs tenoit de même au sentiment de la piété filiale, à l'éducation domestique et à la longue autorité des pères et des mères sur les enfans. Cette autorité prolongée, et long-temps chérie et révérée, donnoit aux bons exemples le temps de se régénérer. Les enfans entendoient les leçons que l'aïeul donnoit encore au père, et, dans cette tradition de sagesse et d'honnêteté, il n'y avoit point d'intervalle : c'étoit un héritage qui, sans altération, étoit comme substitué, perpétué dans les familles. Ah ! combien je vous félicite de conserver ces vieux usages

qui sont perdus dans ma patrie, et que j'y rappelois en vain! — Dans nos villes, dit Tlésimène, les mœurs sont aussi bien changées; mais, dans nos campagnes, elles ont moins perdu de leur antique simplicité ».

Ces propos sérieux firent place aux saillies d'une gaieté vive et décente. Les esprits s'animoient, les cœurs se dilatoient; les chants d'allégresse exprimoient l'espèce de ravissement où l'on étoit de se trouver ensemble autour d'un si bon père; et le vieillard sembloit aussi plongé dans une sorte de délire, en jouissant de la tendresse et du bonheur de ses enfans. Mais, comme il est bien difficile à la joie de régler son essor, celle de Théagène, fils aîné du vieillard, passa un moment les limites. Il invitoit fréquemment les convives à chanter, la coupe à la main, des hymnes en l'honneur des dieux tutélaires de la maison; tantôt à l'Hyménée, qui avoit fait prospérer le lit nuptial dans la famille; tantôt à la Concorde, qui la tenoit unie dans ses plus doux liens; puis

à Cérès et aux dieux des campagnes, qui l'enrichissoient de leurs dons, et l'instant d'après aux trois parques, à qui surtout l'on devoit rendre grâces d'avoir si long-temps épargné des jours qui leur étoient si précieux à tous.

« Mon fils, lui dit enfin le vieillard d'un air imposant, votre piété va trop loin : si vous n'y prenez garde, elle touche à l'ivresse. Vous avez encore bien des dieux à saluer, je vous en avertis ; et, si la coupe se remplit et se vide si rapidement dans vos mains, vous donnerez à vos enfans et aux miens un spectacle qui me fera mourir de honte et de douleur. Modérez-vous, et pensez que la joie est la plus étourdie, la plus folle des passions ». Platon, frappé d'étonnement de la sagesse du vieillard, regarda Théagène : il le vit humblement baisser les yeux, rougir et garder le silence. Théagène avoit soixante ans, et, réprimandé par son père avec tant de sévérité, il eut, dans son respect pour lui, la timi-

dité d'un enfant. Le reste du festin se passa doucement avec une liberté sage.

Mais, au sortir de table, Tlésimène prenant son fils amicalement par la main, et assemblant autour de lui un cercle de convives, parmi lesquels il affecta d'appeler Euthyme et Platon : « Théagène, dit-il, mon fils, je vous ai trop sévèrement repris ; je le sens, et je m'en accuse. Vous m'en voyez affligé jusqu'aux larmes. Mais vous, dans ce moment, vous avez donné à la famille une leçon dont je vous saurai gré le reste de mes jours. Ces jeunes gens ont appris de vous avec quel sentiment religieux un fils doit recevoir à tout âge les réprimandes et les corrections d'un père, quand même il y a trop de rigueur. Ne vous affligez point d'avoir été mis à cette douloureuse épreuve ; elle aura fait sur vos enfans une impression durable, et ils auront pour vous tout le respect que vous avez gardé pour moi ». La seule réponse de Théagène fut de tomber aux genoux de son père, et de les embrasser avec

un sentiment profond de vénération et d'amour.

Lorsque Platon se trouva seul avec Euthyme : « Avez-vous remarqué, lui dit-il, que, tandis que ce bon vieillard réprimandoit son fils devant nous, devant sa famille, ce fils avoit à ses côtés un jeune homme et une jeune fille qui, sans doute, sont ses enfans, et qui, les yeux mouillés de larmes, lui serroient tendrement la main, comme pour consoler leur père de la sévérité du sien ? C'est-là, si j'avois une bru et un gendre à choisir, c'est-là que je voudrois les prendre ». Euthyme ne balança point à suivre ce conseil : à quelques jours de là, les deux noces n'en firent qu'une ; et la plus riche dot fut celle des mœurs héréditaires que, dans l'un et l'autre ménage, apportèrent les deux époux.

En réfléchissant au bonheur dont il venoit d'être témoin : « Je conçois bien, disoit Platon, qu'un ruisseau qui serpente dans un vallon solitaire et paisible, conserve dans son cours la limpidité de sa

source, tandis que celui qui traverse ou quelque route fréquentée, ou quelque ville populeuse, est continuellement souillé; mais le ruisseau même le plus pur est troublé quelquefois dans des momens d'orage: ici, l'égalité de mœurs que l'on dit être inaltérable, doit donc apparemment tenir à quelque singularité que je ne connois point ». Et, pour s'en éclaircir, il eut un entretien avec le vieillard Tlésimène, qu'il venoit revoir quelquefois.

« Je crois avoir assez étudié le cœur de l'homme pour savoir, lui dit-il, combien d'intérêts et de jalousies se glissent au sein des familles et y sèment la division. Dites-moi, vertueux mortel, comment vous avez su en préserver la vôtre? — Par un moyen bien simple, répondit Tlésimène: c'est de vouloir que, dans ma famille, tout le monde soit occupé, chacun diversement autant qu'il est possible, avec émulation et sans rivalité. J'ai donné, par exemple, à l'un de mes enfans, une prairie et des troupeaux; à

l'autre, une vigne, un verger riche en fruits, plus riche en abeilles; à l'aîné, des champs, une ferme, des taureaux, tout ce qui concerne les travaux de l'agriculture. J'ai recherché de même, dans mes gendres, la diversité de fortune et d'occupation. L'un cultive du lin, et possède sur la montagne des pâturages d'où ses troupeaux lui apportent de riches toisons; l'autre, avec cette laine et ce lin que filent nos femmes, forme de précieux tissus. Celui que vous m'avez choisi, Ladon, le fils d'Euthyme, fait ses délices des jardins: personne mieux que lui ne greffe et ne taille les arbres; personne ne sait mieux donner à chaque plante le sol et l'aliment qu'elle aime. J'ai en vue à présent, pour l'une de nos filles, un jeune marinier que vous sériez tenté de prendre, à sa taille et à sa figure, pour l'un des enfans de Neptune, et qui, sur une barque dont le dote son père, trafiquera pour la famille du surabondant de nos biens. Si cependant, malgré cette variété d'industrie et cet accord

d'utilité commune dans les offices mutuels, il s'élevoit dans la famille quelque dissension, mes enfans ont promis de n'avoir que moi pour arbitre, et qu'on seroit d'accord quand j'aurois prononcé. Après moi, ce sera le plus âgé d'entre eux qui exercera cette sainte magistrature, et j'espère qu'il y sera aussi équitable que moi ».

« Vraiment ce fut-là, dit Platon, la société primitive; mais elle ne peut subsister que dans les mœurs de votre état. —Aussi, dit le vieillard, avons-nous vu chez mon voisin Myrène, ses frères qui s'étoient dispersés dans le monde, venir bientôt se rallier au foyer paternel, et ne trouver que là l'égalité, l'indépendance et le repos de l'âme dans les travaux du corps.

» Ægon leur père avoit laissé quatre enfans tous jeunes encore: l'aîné, Myrène, fut le seul qui s'en tint à la condition de laboureur; les autres, pour ne pas se faire ombrage et se porter envie, prirent, ainsi que mes enfans, des pro-

fessions différentes ; mais au lieu que, dans des travaux mutuellement secourables, mes enfans sont restés unis, ceux-là se divisèrent : l'un mit son patrimoine dans le commerce maritime ; l'autre, voyant Syracuse et Messine se livrer à tous les caprices du luxe et de la vanité, fonda sur des frivolités les spéculations d'un négoce qu'il croyoit devoir l'enrichir ; le troisième, habile économe et grand calculateur, sut se concilier la bienveillance et puis l'estime d'un jeune homme qu'un père avare laissoit dans l'opulence, et qui fit de lui l'intendant et le régisseur de ses biens. Les voilà tous les trois sur le chemin de la fortune : le précipice étoit au bout. Le commerçant sur mer essuya des naufrages, et les pirates achevèrent de lui ravir le peu que lui laissoit la mer. Le marchand de frivolités en eut quelque temps le débit, et il s'en étoit fait un magasin considérable ; mais la mode changea, et il fut ruiné. L'économe eut beau mettre tous ses soins à régler les affaires et la dépense

de son jeune dissipateur ; celui-ci, ne concevant pas qu'avec des courtisanes, des flatteurs, des esclaves, des chars et des chevaux de prix, une table somptueuse et tout le train du luxe, il eût, en aussi peu de temps, épuisé le riche héritage que son père, avec tant de peine, avoit lentement amassé, s'en prit, selon l'usage, à son malheureux intendant : il crut lui faire grâce en ne l'accusant que de négligence ; et, sans daigner vouloir examiner ses comptes, il le renvoya brusquement. Ces infortunés, que le sort sembloit avoir voulu désabuser en même temps, se réfugiant l'un vers l'autre, croyoient trouver au moins quelqu'un de leurs frères plus à son aise ; mais, au lieu d'un consolateur, c'étoit encore un affligé qui leur tendoit les bras et leur racontoit sa disgrâce. Après s'être inutilement plaints des hommes et de la fortune : Allons voir, dirent-ils, sous le toit de nos pères, ce bon Myrène, qui, plus sage que nous, a mis ses espérances et son ambition à faire prospérer ses champs

et ses troupeaux. S'il y a pour nous encore quelque refuge, c'est-là que nous le trouverons.

« Venez, leur dit Myrène après les avoir entendus, venez, mes coureurs d'aventures : vous avez méconnu votre mère nourrice ; mais elle est assez indulgente pour vous le pardonner. Non, mes amis, on a beau dire que la terre est ingrate, que la terre est avare ; aucun maître n'est plus fidèle à récompenser nos travaux. Ici, vous dépendrez de l'inconstance des saisons ; mais, par cette inconstance même, le bien succède au mal et nous en dédommage. Que l'espérance du laboureur soit courageuse et patiente ; elle n'est pas long-temps abusée et trahie ; et Cérès, *la bonne déesse*, ne trompera jamais l'homme laborieux qui aura mérité ses bienfaits. Je me suis fait, en votre absence, un domaine qui nous suffit et qui va nous occuper tous. Le plus foible aura l'intendance et le soin des troupeaux ; il façonnera de sa main les vans, les paniers, les corbeilles. Les plus ro-

bustes auront bientôt appris à tailler aussi-bien que moi le frêne et l'orme, en instrumens nécessaires au labourage ; ou, sur l'enclume, ils forgeront le soc, la faux, la bêche, la hache, et les dents de la herse, et celles du rateau, et le croissant de la faucille. J'aurois dix frères comme vous, aucun d'eux ne seroit oisif, aucun ne seroit inutile : vous rendez grâce au ciel de ne pas être mariés ; vous le serez ; je veux que vous le soyez tous, et vos nombreux enfans, mêlés avec les miens, ne feront que nous enrichir.

» Ce fut ainsi que ce bon laboureur rendit le courage à ses frères ; et, devenus à son école d'utiles compagnons de ses travaux, ils forment aujourd'hui une famille comparable à la mienne pour la richesse et pour les mœurs. Myrène en est le chef, et, quoique jeune encore, il n'en est ni moins obéi, ni moins tendrement révéré ».

QUATRIÈME PARTIE

DES PROMENADES DE PLATON.

PLATON, après cet entretien, ayant repris sa promenade vers un village voisin de l'Aréthuse, où une nombreuse jeunesse avoit coutume de s'assembler pour l'entendre et pour recueillir ses leçons, fut surpris de ne pas y voir ses trois disciples favoris, deux garçons et une jeune fille du même lieu, tous les trois distingués par les charmes de la figure, tous les trois presque du même âge, tous les trois élevés ensemble. Mais bientôt il apprit ce qui leur étoit arrivé.

Lygdus et Cléomède, amis dès leur enfance, sans être absolument deux âmes de la même trempe, avoient pourtant assez de ces rapports de caractère d'où naît

naît la sympathie : vaillans, pleins d'audace et d'ardeur à courir dans les bois les dangers de la chasse, en attendant ceux de la guerre, mais bons, sensibles, généreux, on les citoit parmi la fleur de la jeunesse du pays comme l'exemple et le modèle d'une vertueuse amitié. Dans l'âge où ils étoient encore, leur force n'avoit pas acquis tout son accroissement : la Sicile pouvoit avoir des lutteurs plus robustes ; mais, dans les exercices où l'adresse domine, rien ne leur étoit comparé : la pierre qui partoit de leur fronde atteignoit au but aussi juste que le regard ; l'oiseau, même au plus haut des airs, ne pouvoit éviter la flèche qu'ils avoient lancée.

Liriope (c'étoit le nom de leur jeune compagne) étoit si belle, que Diane et Cérès se seroient disputé la gloire de lui voir servir leurs autels. Entre ses deux jeunes voisins, elle croissoit, sous les yeux de sa mère, comme le peuplier croît et s'élève entre deux ormeaux ; et jamais liaison n'avoit été plus innocente ni plus

paisible que la leur jusqu'à l'âge où le cœur est averti par la nature qu'il est susceptible d'un sentiment plus vif que la simple amitié. Mais à cet âge où le désir confus, la vague inquiétude, le trouble involontaire des sens et des esprits annoncent les orages de la jeunesse, ils avoient tous les trois, et presque en même temps, senti dans le fond de leur âme cette heureuse paix s'altérer.

Cléomède et Lygdus avoient les premiers reconnu au feu qui jaillissoit des yeux de Liriope et qui se glissoit dans leurs veines, les signes d'un amour naissant. Mais ces signes, chacun des deux les ayant presque aussitôt apperçus dans l'autre qu'en lui-même; un sentiment confus, soit la crainte de s'affliger mutuellement, soit dès lors de cette jalousie qui naît avec l'amour pour être inséparable de la rivalité; leur faisoit taire l'un à l'autre ce qu'ils croyoient dissimuler.

Liriope, plus innocente, avoit senti l'amour avant de le connoître: ce furent

ses amans qui lui apprirent à le nommer. Chacun, à l'insçu l'un de l'autre, lui confia, sous le sceau du silence, l'ardeur dont il brûloit pour elle ; et, en lui disant leur secret, ils lui révélèrent le sien. La pudeur naturelle à son sexe, à son âge, la rendit réservée et muette envers tous les deux, mais plus timide encore avec celui des deux qu'elle aimoit, qu'avec son rival. Ainsi chacun, sans se flatter d'avoir la préférence, sembloit content de voir au moins que l'autre ne l'obtenoit pas. Mais enfin l'un des deux (et ce fut Cléomède), impatient de cette égalité et de la gêne où le tenoit un long et pénible silence, le rompit en ouvrant son cœur à son ami.

« Ecoute, Lygdus, lui dit-il, nous nous sommes aimés tendrement dès l'enfance ; et, dans ce premier âge, nous avions l'un pour l'autre la sincérité, la franchise qui convient à des hommes, bien mieux encore qu'à des enfans : pourquoi donc ne l'avons-nous plus ? Tu as un secret que tu me caches, j'en ai un que je

t'ai caché. Cette dissimulation me fatigue; il faut qu'elle cesse. Tu me confieras, si tu veux, ton secret, mais voici le mien. Dès que les premiers feux de l'amour ont pu s'allumer dans mon cœur, je me suis senti enflammé pour les charmes de Liriope : je lui en ai fait l'aveu; elle ne l'a reçu ni avec plaisir, ni avec peine; mais, lorsque je n'avois pour elle que de l'amitié, elle en avoit pour moi : j'espère qu'elle répondra de même à mon amour; et, dès demain, si elle y consent, ou si elle ne me le défend pas, je la demande en mariage. Je t'en préviens, afin que tu n'y penses plus ».

» Lygdus, après l'avoir écouté en silence, lui répondit avec une douce fierté : « Cléomède, crois-tu qu'en te dissimulant ce qui se passoit dans mon âme, je ne me sois pas fait aussi une pénible violence? Ah! sans doute, il m'en a coûté; mais c'étoit par respect pour la sainte amitié que je faisois taire l'amour : tu craignois comme moi de l'offenser cette amitié sensible; pourquoi t'es-tu lassé plutôt que moi d'é-

pargner un chagrin mortel à ton ami? Tu savois le secret de son cœur; il croyoit bien savoir aussi celui que tu t'efforçois de lui taire : que ne l'avons-nous tous les deux également gardé, puisqu'il étoit le même, et qu'en le déclarant, nous allions l'un à l'autre nous faire tant de mal? Tu as de l'amour pour Liriope; et moi qui, dès l'enfance, respire, comme toi, l'air que Liriope respire, comme toi n'ai-je pas des yeux? n'ai-je pas un cœur comme toi? et ne sais-tu pas que ce cœur est aussi fier, aussi sensible, aussi facile à blesser que le tien? De quel droit as-tu prétendu que je te céderois dès que tu aurois parlé? Me suis-je aussi flatté que tu me céderois toi-même? — Certes! répondit Cléomède, tu te serois flatté en vain. — C'est donc aussi en vain que tu te flattes, répliqua Lygdus vivement». Ainsi s'engagea la querelle: Cléomède y mêla le défi et jusqu'aux menaces; et, dès ce moment-là, l'orgueil et la colère s'étant saisis de ces deux jeunes âmes,

parurent pour jamais en avoir banni l'amitié.

Ce fut très-peu de temps après cette rupture qu'au sortir du village, Platon, en s'avançant vers la source de l'Aréthuse, rencontra Liriope, tristement appuyée sur le bord du rocher d'où tomboient en cascade les eaux de la fontaine avec un murmure plaintif. Belle comme l'auroit été Aréthuse elle-même, comme elle pâle, échevelée et les yeux pleins de larmes, elle lui ressembloit si bien, que l'imagination poétique de Platon la lui eût fait prendre pour elle, s'il ne l'avoit pas reconnue.

« Que faites-vous là seule, aimable Liriope? lui demanda-t-il: vous pleurez; la douleur est peinte dans vos yeux et dans tous vos traits. Qui peut vous la causer cette vive douleur? — O sage mortel! lui dit-elle, connoissez-vous cette fontaine? C'est celle d'une nymphe que son destin condamne à fuir sans cesse un amant aimé. Malheureuse comme elle, et par la même cause, je mêle mes pleurs

à ses eaux. Hélas ! j'avois prévu le malheur qui m'arrive ; et, en voyant Lygdus et Cléomède, ces deux amis si tendres, si chéris l'un de l'autre, s'enflammer tous les deux pour moi, j'avois dit : Ce violent amour va bientôt les rendre ennemis. Je connoissois leurs fières âmes ; je leur cachois avec le plus grand soin cette funeste rivalité ; et, sous l'air d'une amitié simple, que je tenois égale entre eux, je leur dissimulois le choix involontaire qu'avoit fait mon cœur à l'insçu de celui que je préférois. Mais enfin leur amour vient d'éclater, et tous les deux, avec la même ardeur, ils me demandent à mon père. Ce bon père, incertain et vivement pressé, veut que ce soit moi qui prononce. M'en préservent les dieux ! je sais quelles menaces ont échappé à l'un d'eux (et ce n'est pas le plus aimé) ; je sais de quel ton celui-ci a répondu à ces menaces ; et, si le désespoir venoit à se mêler aux fureurs de la jalousie, ce ne seroit que dans leur sang que s'en éteindroient les transports. Pensez, sage Pla-

ton, que de l'une et de l'autre main leurs flèches sont inévitables; s'ils combattent, s'ils tendent l'arc en même temps, je les vois tous les deux percés du coup mortel; et c'est ce qui m'est annoncé ».

« Qu'avez-vous résolu ? lui demanda le sage. — De les refuser tous les deux. Je leur ai déjà dit que je ne voulois pas qu'ils fussent jaloux l'un de l'autre; je leur ai défendu de me voir, de penser à moi. — Et vous supplierez votre père de vous donner un autre époux ? — Oh! non, jamais! C'est bien assez de n'être pas à ce que j'aime, sans y ajouter le tourment d'être à ce que je n'aime pas ».

« Tant que votre main, votre foi ne sera pas donnée, reprit Platon, n'espérez pas que l'amour, que la jalousie, que la rivalité de ces jeunes gens cesse. L'espérance nourrit toutes les passions; elle en est comme la racine, et c'est cette racine qu'il s'agit de couper. Quelqu'un a dit que la colère, en s'exhalant du cœur de l'homme, s'enfle et s'élève comme la fu-

mée qui sort de la fournaise ardente : il a dit vrai. Vos deux amans une fois irrités, s'irriteront encore, et, en vous voyant libre, s'accuseront l'un l'autre d'être le seul obstacle au succès de leurs vœux. Comment voulez-vous qu'ils renoncent à un bonheur possible qu'ils verront de si près? Entre deux âmes aussi vives et dans un âge aussi bouillant, un tel ressentiment ne peut long-temps se modérer : vous l'allez voir bientôt s'enflammer s'il n'est pas éteint ; et ce qui seul pourra l'éteindre, c'est que vous les désespériez tous deux en acceptant un autre époux ».

« C'est, répondit-elle, un courage qu'il m'est impossible d'avoir, ou Lygdus, ou personne au monde ; voilà le secret de mon cœur. Mais, s'il ne faut que me dévouer pour l'amour de lui, j'y consens, j'y suis résolue. Ni l'un ni l'autre n'osera me poursuivre au pied des autels de Cérès, ni prétendre m'en arracher. Eh bien ! je me consacre à la déesse ; et, le jour de sa fête, qui n'est pas éloigné, je m'at-

tache à son culte par des vœux solennels ».

Platon, charmé d'une résolution si généreuse, y reconnut l'amour s'immolant lui-même à lui-même. « Ce seroit pourtant bien dommage, disoit-il en considérant Liriope, que tant de beauté, de jeunesse, de sensibilité surtout, s'ensevelît au fond d'un temple ».

Cependant le dessein de Liriope fut connu : on en parloit dans le village; Lygdus et Cléomède en furent avertis, et Platon se fit une étude d'observer l'impression que cette nouvelle auroit faite sur les âmes des deux rivaux. Un soir, près du village, il vit au coin d'un bois un homme debout, immobile, appuyé sur son arc et la tête penchée, comme absorbé dans quelque triste et profonde réflexion, et de plus près reconnoissant Cléomède : « Ah! dit-il, les dieux semblent me l'envoyer ».

« Jeune homme, lui demanda-t-il en l'abordant, votre chasse a-t-elle été bonne? quelque daim, quelque sanglier a-t-il été

percé de vos traits? — Je ne chasse plus, répondit Cléomède : je venois dans ce bois chercher la solitude ; on dit qu'elle convient aux malheureux ; mais je soupçonne, moi, qu'on ne la leur conseille que pour se délivrer de l'ennui de les voir. — Peu de gens, dit Platon, se plaisent à être seuls avec eux-mêmes, et, dans la solitude, on trouve quelquefois en son âme un fâcheux témoin. Mais, vous me parlez de malheur! en est-il pour vous à votre âge? La jeunesse, la force, la santé sont de si grands biens! — Oui, de grands biens! dit Cléomède ; et qu'il se mêle parmi ces biens de l'amour, de la jalousie, du dépit d'aimer sans espoir, tout le reste est empoisonné ».

« Oh! de l'amour, reprit le sage en souriant ; je connois cette maladie : c'est une fièvre de printemps. — Eh! non, par tous les dieux! l'amour ne passe pas de même, et celui dont je suis atteint ne me quittera qu'au tombeau. — Vous comptez donc mourir bien jeune? — J'ai du moins long-temps à souffrir. — J'ai entendu

vingt fois tenir ce langage par des amans dont le mal étoit incurable, et qui, trois mois après, en ont été guéris. — Ce n'étoit pas de Liriope que ceux-là étoient amoureux», s'écria Cléomède; et, en disant ces mots, il vit la lune se lever. «Tenez, dit-il, voyez-vous ce croissant? Avant qu'il soit rempli, Liriope sera prêtresse de Cérès, et tout sera perdu pour moi». Ici, le jeune homme laissant tomber sa tête sur la main dont il tenoit l'arc, parut accablé de tristesse. «Dans la situation où vous êtes, continua le sage, on a besoin d'un ami consolant, et je m'étonne que Lygdus, que je croyois inséparable de Cléomède, le laisse seul rêver au coin d'un bois. Où est-il donc cet ami fidèle, ce Lygdus qui vous aimoit tant? — Il est..... que sais-je? il est peut-être aussi souffrant que moi.... Il y a cinq jours que je ne l'ai vu. Comme moi il est triste, il est accablé comme moi. — Raison de plus pour être ensemble, et pour vous consoler l'un l'autre en bons amis. — En bons amis! ah! nous

le fûmes ; nous ne le sommes plus. — Et la cause? — La cause? Cet amour, dont il brûle comme moi pour le même objet. — Et lequel des deux est aimé? — Tous les deux de bonne amitié ; mais d'amour, aucun, je l'espère. Elle nous refuse tous deux, et va renoncer à l'hymen. — Je conçois, dit Platon, que l'on soit affligé de perdre la femme qu'on aime et dont on est aimé : un tel accord est rare ; mais de celles qu'on aimeroit soi-même en vain, tous les jours on en trouve mille ; et, lorsque ce n'est pas un cœur qu'on a perdu, le reste est, ce me semble, assez facile à remplacer. — Ah! le cœur! j'osois me flatter de l'obtenir, si mon rival ne me l'avoit pas disputé. — Il se flattoit aussi sans doute, dit Platon, et il fait de vous même plainte. Mais, puisqu'on vous a mis d'accord en vous refusant tous deux, que ne pardonnez-vous l'un à l'autre cette disgrâce? Quand le tort est égal des deux côtés, il n'y en a plus. — Est-ce, dit Cléomède, qu'un violent amour entend ces raisons-là? Le mien est tel, que cet

arc que je tiens auroit percé le cœur de mon ami, s'il eût irrité ma colère. — Lorsqu'on reconnoît le délire où l'on a été, dit Platon, c'est bon signe; il y a du relâche; et, dès qu'une fois Liriope sera engagée à Cérès, tous deux également à plaindre et rapprochés par le malheur, je veux vous réconcilier. — Non, non, dit Cléomède: lorsque deux amis tels que nous deviennent ennemis, ils sont irréconciliables. — C'est bien dommage, dit Platon: Cléomède et Lygdus étoient déjà cités, dans la Sicile, en parallèle avec Damon et Pythias, et l'on prétendoit qu'à la place de Damon, vous, Cléomède, vous auriez répondu de votre ami sur votre tête. — Certainement, je l'aurois fait, je le ferois encore, et sans aucune inquiétude. — On assuroit aussi qu'à la place de Pythias, Lygdus auroit été fidèle à sa parole. — N'en doutez pas: Lygdus, plutôt que d'y manquer, auroit affronté mille morts. — Je suis bien aise de vous voir juste encore envers lui. — Je le serai toujours: en se haïssant, l'on

s'estime. — Avouez, poursuivit Platon, que, pour Damon et Pythias, ce fut une heureuse aventure que cette occasion de signaler leur caractère? Et si Lygdus et vous, avant de vous brouiller, vous aviez été mis comme eux à quelque grande épreuve de force et de courage, vous vous seriez rendus comme eux célèbres dans tout l'avenir. — Cela n'étoit pas impossible. — Il se fût présenté peut-être quelque action noble et pénible dont vous auriez été capables. — Oui, nous l'étions. — Vous avez mal fait de vous brouiller pour une bagatelle; j'en suis fâché pour tous les deux : j'aurois voulu vous voir, dans la carrière de la gloire, attelés comme deux coursiers brillans de jeunesse et d'ardeur ».

Cette image releva l'âme de Cléomède; mais le plus difficile étoit de l'amollir; et le sage vit bien qu'il falloit pour cela toucher un endroit plus sensible.

En repassant par le village, il apprit que l'autre jeune homme, Lygdus, étoit tombé malade : il l'alla voir. « Eh bien!

lui dit-il, mon disciple, vous ne venez donc plus assister à nos entretiens? Quelle est cette langueur où vous êtes tombé? Ne m'en direz-vous point la cause? — La cause en est mortelle, répondit le malade: c'est le chagrin le plus cruel qu'un homme ait jamais ressenti. Je perds en même temps un ami plus cher que le jour et une maîtresse adorée. Mon mauvais destin a voulu que Cléomède et moi nous ayons été pris du plus violent amour pour cette jeune Liriope, dont vous avez vous-même tant de fois admiré la beauté. Nous avons redouté long-temps le moment de nous déclarer l'un à l'autre une passion si funeste à notre amitié; mais enfin il n'a pu s'en taire, et, en me l'annonçant le premier, il a voulu se faire un titre de cette primauté pour exiger que mon amour se tînt dans le silence et respectât le sien. Grâce au ciel! je n'ai pas un cœur que l'arrogance étonne, ni que la menace intimide. Cependant s'il n'avoit fallu, pour ne pas le voir malheureux, que me résoudre à l'être, je lui

lui aurois sacrifié cet amour, ennemi du sien. Mais, Platon, en faisant violence à mon cœur, pouvois-je disposer du cœur de Liriope? Elle m'aime, et j'en suis bien sûr. Ce n'est pas aux yeux de l'amour que l'amour peut se déguiser. Vingt fois ses soupirs l'ont trahie ; vingt fois ses yeux m'ont dit ce secret qui venoit expirer sur ses lèvres. Enfin, voici les mots qui lui sont échappés, lorsqu'elle a reçu mes adieux : Lygdus, je ne puis être à vous; mais soyez sûr que jamais, non, jamais je ne serai à Cléomède. Je n'avois donc rien à céder à mon ami; je n'ai rien voulu lui ravir, et je n'ai demandé moi-même que ce que je savois qu'il n'obtiendroit jamais ».

A peine il achevoit ces mots, il sentit courir dans ses veines le frisson qui, vers la même heure, venoit tous les soirs le glacer. « Pardon, dit-il, sage Platon; voilà mon accès qui commence : je sens tous mes nerfs qui frémissent : allez, épargnez-vous la douleur de me voir souffrir ». Dans ce moment, la mère et les sœurs du

malade se rassemblèrent autour de lui; et Platon, qui n'étoit pas sans quelque espérance de le guérir, promit, en s'en allant, de le revoir le lendemain.

Comme il passoit devant un verger à l'extrémité du village, il en vit sortir Liriope. « Je vous attendois, lui dit-elle; vous venez de le voir : eh bien! comment est-il? bien mal, n'est-ce pas? Ah! de grâce, ne l'abandonnez point; tâchez de le rendre à la vie. Je ferai, moi, pour le sauver, tout ce qu'il lui plaira. — Demain matin, lui dit Platon, soyez ici : j'irai le voir; je vous en dirai des nouvelles ».

Mais ce fut elle qui, à son retour, le prévint, et lui apprit ce qui venoit de se passer. « L'accès de cette nuit, lui dit-elle, a été terrible : je l'ai vu ce matin avec ma mère; il est accablé; moi-même je succombe; j'ai le cœur déchiré ». Et, en parlant ainsi, Liriope fondoit en larmes; les sanglots lui étouffoient la voix. « Le bon jeune homme, reprit-elle! Et savez-vous pourquoi il m'a fait appeler? Liriope, vous me voyez bien foible, m'a-

t-il dit ; encore quelques accès comme celui de cette nuit, c'est fait de moi. Si je succombe, je vous recommande un ami qui m'est toujours cher. Vous m'auriez préféré, je le crois ; et c'est-là peut-être ce qui le rend si malheureux : mais, lorsque je ne serai plus, qu'aimeriez-vous plus que lui au monde ? Promettez-moi donc, si je meurs, que vous vivrez pour Cléomède. — Eh bien ! lui demanda Platon, que ferez-vous ? — Ce que j'ai résolu, dit-elle ; j'ai pleuré, je n'ai rien promis ; et que Lygdus vive ou qu'il meure, je ne serai jamais qu'à lui ».

Platon alla voir le malade ; et, le trouvant assez tranquille : « Seriez-vous bien aise, lui demanda-t-il, de voir un moment Cléomède ? — Oui, répondit Lygdus, et ce seroit pour moi un doux soulagement de ne laisser à l'ami de mon cœur aucun ressentiment, aucune inimitié dans l'âme : il n'entendra de ma bouche expirante que des paroles de douceur et de paix, et vous pouvez l'en assurer ».

Platon alla retrouver Cléomède. « Savez-vous, lui dit-il, que votre ami est au plus mal ? — Oui, je le sais, dit le jeune homme d'un air sombre et farouche ; il se meurt, et j'en suis la cause. — Il a déclaré ce matin ses volontés dernières, reprit Platon, et c'est à vous qu'il lègue ce qu'il a de plus précieux. — Je ne veux rien de lui, s'écria Cléomède ; je ne veux qu'un poignard pour me percer le cœur. — Modérez-vous. — Ah ! malheureux ! vous voulez que je me modère, et j'assassine mon ami ! C'est lui qui étoit aimé, je le sens, cela devoit être ; il est doux, indulgent, aimable, et moi, violent, inflexible : je n'ai de sensibilité que pour être injuste et cruel. — Vous êtes bien meilleur que vous ne dites, reprit le sage : si vous n'aviez pas eu avec lui plus de ressemblance, il ne vous eût pas tant aimé. Pour vous remettre en paix avec lui et avec vous-même, sachez donc ce qui s'est passé ». Et il lui raconta ce que lui avoit dit Liriope.

« Venez, dit avec violence le bouillant

Cléomède, après l'avoir entendu, venez voir faire à un ami pour son ami ce que Damon et Pithyas auroient eu de la peine à faire l'un pour l'autre ». Et aussitôt allant chercher Liriope et sa mère : « Suivez-moi, leur dit-il ; il s'agit de sauver Lygdus ».

« Je te l'amène, lui dit-il : l'amour te l'a donnée, l'amitié te la cède ; et je veux qu'à l'instant, dans les mains de sa mère, le ciel reçoive vos sermens. J'ai besoin, pour calmer le trouble de mes esprits et de mes sens, de m'éloigner de vous et de me fuir moi-même. Le temps, l'absence et la raison rameneront le calme dans ce cœur que j'aurai dompté : alors je reviendrai plus digne que jamais du nom de ton ami, et Platon me sera témoin que je n'ai pas cessé de l'être ». Dans cet heureux moment, Lygdus et Cléomède se tendant les bras l'un à l'autre, le cœur du malade parut se dilater, se ranimer ; et le plus merveilleux des baumes, le calme du bonheur, lui rendit dès ce jour la vie et en peu de temps la santé.

CINQUIÈME PARTIE

DES PROMENADES DE PLATON.

Il y avoit auprès de la ville à qui le fleuve Hélore avoit donné son nom, un petit temple qui, de loin, attiroit les regards par son éclatante blancheur. Platon, en parcourant le vallon que ce fleuve arrose, et qu'on appeloit le *Tempé de Sicile*, à cause de sa riante aménité, fut curieux de voir de près ce petit temple. Il semble qu'un instinct conduise les âmes bienfaisantes aux lieux où doit s'offrir l'occasion de faire le bien. D'abord, en approchant du péristile de ce temple, le sage en admira l'élégante simplicité ; mais il fut encore plus ravi de la beauté de la statue du jeune dieu qu'on y adoroit. Jamais la tendre modestie et la

douce ingénuité qui caractérisent le chaste hymen, n'avoient été si délicatement, si naïvement exprimées. Les yeux et l'âme de Platon ne se rassasioient point du plaisir d'observer à quel point la pensée et le sentiment de l'artiste s'étoient communiqués au marbre. « Je gage, dit-il enfin à haute voix, que ce statuaire est un heureux époux. — Vous ne vous trompez pas, divin Platon, lui répondit un homme qui l'écoutoit, appuyé contre une colonne : je suis ce statuaire. Il y a un quart-d'heure que je jouis de l'attention que vous donnez à mon ouvrage, vous qui, dans la Grèce, avez vu ce que l'art que j'exerce a produit de plus beau. — Je n'y ai rien vu, lui dit Platon, qui m'ait plus vivement ému. — La piété, reprit modestement l'artiste, m'aura tenu lieu de génie. Que ne devois-je pas au dieu dont j'exprimois l'image ! Il m'a fait ses dons les plus rares dans ma femme et dans mes enfans ». Platon fut curieux de connoître cette famille. « Je vois bien, dit-il au sculpteur, que vous n'êtes pas seule-

ment un homme de talent et du nombre de ceux dont il n'y a rien de bon, d'estimable et d'intéressant à connoître que leurs ouvrages : ou je suis bien trompé, ou une âme excellente est le génie qui vous inspire. Vous m'avez appelé par mon nom : dites-moi le vôtre. Je rougirois d'avoir à vous le demander, si j'étois moins nouveau dans un pays où vous devez être célèbre. — Mon nom est Policlès, lui répondit l'artiste. Pour vous, Platon, ne vous étonnez pas que l'on vous nomme en vous voyant : vous êtes si connu ! vous êtes si digne de l'être ! J'ai plus d'une fois assisté aux leçons qu'à l'académie alloit prendre de vous l'élite de la jeunesse athénienne. Depuis, j'ai parcouru la Grèce ; j'ai su que vous faisiez un voyage dans ma patrie ; j'avois un extrême désir de vous y retrouver, et c'est pour moi une faveur des dieux de vous rencontrer dans ce temple, où je venois moi-même pour la première fois ; car c'est en mon absence que ma ville l'a fait bâtir pour y consacrer mon ouvrage ;

et cet honneur, tout flatteur qu'il est, ne m'a pas été plus sensible que l'est dans ce moment le suffrage et l'estime d'un homme tel que vous. Mais, puisque vous daignez estimer mon chef-d'œuvre, ne me ferez-vous pas l'honneur de venir voir l'atelier où je l'ai formé, et le modèle intéressant qui m'en a donné la pensée? — Très-volontiers, lui dit Platon ». Et ils se rendirent ensemble dans la ville d'Hélore, à la maison de Policlès.

Platon y fut reçu par une femme d'une beauté divine; plus ressemblante cependant à celle de Minerve qu'à celle de Vénus, calme, paisible, un peu sévère mais avec une teinte de sensibilité. Elle étoit occupée du soin de sa maison, tandis que sa fille, auprès d'elle, brodoit des guirlandes de fleurs et des bouquets d'épis sur un voile de lin qu'elle devoit offrir à Cérès le jour de sa fête. A côté de leur sœur deux beaux garçons plus jeunes qu'elle, ayant devant les yeux un bas-relief modelé par leur père, s'appliquoient à le dessiner. Platon, en saluant cette fa-

mille intéressante, passa dans l'atelier où le conduisoit Policlès.

« Vous voyez, lui dit celui-ci, en lui faisant parcourir des yeux ses études et ses esquisses, combien j'ai travaillé pour me mettre en état d'élever mes enfans, et de leur assurer une existence honnête, si je venois à leur manquer; car à tout âge on peut mourir. Je leur avois déjà ménagé quelque bien, qui, joint à la dot de leur mère, n'attendoit qu'un emploi solide. Mais, par un accident qu'on aura peine à croire, je me trouve avoir tout perdu ». Platon lui demanda quel étoit ce malheur. « Hélas! dit-il, c'est encore un secret que ma femme elle-même ignore; mais ce n'est pas à vous que je veux le cacher, et, tout incroyable qu'il est, j'espère que sur ma parole vous voudrez bien y ajouter foi. Vous pouvez reconnoître mon respect pour les dieux aux traits que ma pensée imprime à leurs images. Mes trois divinités chéries, la Bonne-Foi, l'Amitié, l'Hymen, ont été singulièrement l'objet de mes travaux

ainsi que de mon culte ; et l'extrême difficulté de bien saisir leur caractère m'a fait plus d'une fois tomber le ciseau de la main. A la fin cependant j'ai eu la satisfaction d'entendre dire que j'avois réussi. Ma ville a fait construire, pour la statue de l'Hymen, le petit temple que vous venez de voir, et le prix qu'elle y a mis, en me la demandant, a passé de loin mon attente. En même temps l'un de nos plus riches citoyens et des plus estimés, Lycaste, s'est fait une gloire de mettre au nombre de ses dieux domestiques la Bonne-Foi et l'Amitié : les deux statues lui en ont été livrées pour une assez modique somme, mais dont je me suis contenté. J'entre dans ce détail, pour vous faire sentir combien devoit être sacré le dépôt que j'avois confié à Lycaste, et que l'infidèle aujourd'hui ne craint pas de me dénier.

» Trompé par l'ostentation du culte singulier qu'il affectoit de rendre à l'Amitié et à la Bonne-Foi, j'étois persuadé que dans l'île il n'y avoit pas un plus

honnête homme, et l'intérêt qu'il sembloit prendre à mes succès me le faisoit regarder aussi comme un ami fidèle et sûr, lorsque, me voyant à mon aise, je cédai au désir que j'avois dès long-temps d'aller étudier les derniers secrets de mon art dans la patrie des Phidias, des Lysipes, des Praxitelles, et de tant de grands hommes qui ont décoré la Grèce de leurs ouvrages immortels.

» A mon départ, n'osant laisser mon petit trésor dans les mains d'une femme isolée, timide et sans défense, je conjurai Lycaste d'en être le dépositaire. Il se rendit à mes instances, et il reçut de moi en secret, sans témoins, une cassette pleine d'or. Il vit ce qu'elle contenoit; mais j'en gardai la clef: il le voulut ainsi lui-même. Si sur les mers je périssois, ma femme et mes enfans recueilleroient du moins ce petit héritage, et c'en étoit assez pour être au-dessus du besoin. Je pars, je suis deux ans à parcourir la Grèce, et, après m'être pénétré l'âme des beautés que le génie des

arts y a répandues avec une si merveilleuse profusion, je reviens en Sicile. Mais quelle est ma surprise, lorsque je crois aller retirer des mains de Lycaste le dépôt que j'y avois laissé ! Le fourbe, l'hypocrite me répond froidement que ce dépôt est sans doute un rêve que j'aurai fait dans mes voyages; qu'il n'a jamais été le gardien de la fortune de personne, et qu'il ne le sera jamais.

» Je me suis modéré, pour ne faire aucun bruit et ne pas fermer tout accès au repentir dans l'âme du coupable : mais il a pour conseil et apparemment pour complice, une femme encore plus avare et plus impudente que lui. Dans cette cruelle aventure, sage Platon, quel parti dois-je prendre, et que feriez-vous à ma place ? conseillez-moi : je n'ai ni preuves, ni témoins, ni aucun indice de l'infidélité qui me dépouille de mon bien ».

« Un hypocrite, lui dit Platon, est une espèce de serpent bien souple, bien agile, bien glissant sous la main : j'ai grand peur qu'il ne nous échappe. Mais, (après

y avoir réfléchi quelques momens) : Avez-vous, reprit-il, dans votre ville un homme juste et ferme qui préside à l'ordre public ? — Oui, Timée en fait la police avec l'estime universelle : il sait se faire aimer et craindre ; son caractère est un mélange de douceur, de prudence et de sévérité ; mais sans témoins, sans preuves, que feroit-il pour moi ? Le serment peut intimider un coupable mal affermi ; mais celui qui déjà, pour se jouer des hommes, a pris pour ses divinités symboliques la Bonne-Foi, l'Amitié sainte, et qui les trahit, les insulte, les viole avec tant d'audace, croit-il encore avoir à redouter des dieux ennemis du parjure ? — Il est vrai, dit Platon, qu'un tel homme a peu de scrupules ; mais peut-être y a-t-il encore quelque moyen de faire lâcher prise à sa cupidité ».

Ils allèrent trouver Timée. Celui-ci, quoique persuadé de la sincérité de Policlès, ne voyoit en justice aucune voie de rigueur à employer contre Lycaste ; mais les moyens de conviction lui étant

permis par la loi : « En voici un, lui dit Platon, que je crois assez doux et qui me semble légitime ; car il ne fait à l'accusé aucun mal, s'il est innocent ».

Ce moyen fut admis : Lycaste fut mandé. Il parut avec un front calme et, du même air tranquille et froid dont il avoit dénié le dépôt, il le désavoua en présence du juge. « O vous, dit-il à Policlès, qui avez si bien exprimé la candeur sur le front de la Bonne-Foi et dans les traits de l'Amitié, mes divinités domestiques ; vous qui m'êtes témoin du culte que je leur rends dans mes foyers ; vous qui, après avoir reçu de moi le prix du travail et du temps que vous aviez employé, disiez-vous, à perfectionner leurs images, m'avez vu les placer avec un saint respect parmi les lares de mes pères, par quel oubli, par quelle espèce de délire dans vos idées me croyez-vous capable d'avoir voulu les abjurer ? Sont-ce là les témoins que se seroit donnés un dépositaire infidèle ? En partant, vous avez confié vos richesses à quelqu'un, je

n'en doute pas ; peut-être aussi avez-vous eu la pensée et l'envie de les déposer dans mes mains ; mais rappelez bien vos esprits ; vous avez changé de dessein. Si j'étois inconnu, si j'étois indigent, si j'étois avare et sordide, votre accusation auroit quelque apparence de vérité ; mais, grâce au ciel, je suis connu : ma fortune, ma renommée, ma vie entière vous démentent. Toute ma ville sait que j'use honorablement de mon bien. Et vous, Policlès, dont je crois avoir bien payé l'industrie, vous ne persuaderez à personne que celui qui vous a si libéralement donné son or, ait voulu vous le dérober. Je vous conjure donc, au nom de votre honneur, encore plus que du mien, de laisser à votre mémoire le temps de s'éclaircir, et de vous rappeler en quelles mains votre fortune est réellement déposée : vous ne tarderez pas à vous en souvenir ».

« Lycaste, je n'ai pas votre spécieuse éloquence, répondit Policlès, et je conviens qu'il est inconcevable qu'un homme tel que vous dérobe un homme tel que moi ;

moi ; mais il n'est pas moins vrai que, dans une cassette de bois de cèdre, à filets d'ivoire, et dont voici la clef, je vous ai remis en main propre (oui, Lycaste, en main propre, et ce n'est point un rêve; rien ne m'est plus présent, et mes sens ne sont point troublés), je vous ai moi-même remis cinq mille pièces d'or. Et vous, en la présence de ces divinités que vous osez prendre à témoin, vous m'avez assuré que ce dépôt, inviolable sous leur garde, seroit rendu ou à moi-même à mon retour, ou, si j'avois péri, à ma femme et à mes enfans ».

Ainsi tous deux, en face l'un de l'autre, soutenoient leur assertion avec une égale constance, lorsqu'à la fin Timée, s'adressant à Lycaste : « Vous avez, lui dit-il, un moyen bien simple et bien sûr de vous justifier. Avez-vous reçu la cassette? — Non certainement, non, je ne l'ai point reçue. — La connoissez-vous ? — Non, je ne la connois pas. — Vous êtes donc bien sûr qu'elle n'est point chez vous ? — Oui, sûr, autant qu'il est possible. —

Vous ne risquez donc rien à écrire vous-même ce que je m'en vais vous dicter. Asseyez-vous à cette table, et, de votre main, tracez-moi fidèlement ces mots : « Ma chère Cléonice..... ». — Quoi ! j'écris à ma femme ! — Oui, à votre femme ; écrivez : « Mon crime est découvert, et » je viens de tout avouer ». — Qui ? moi ! — Ceci n'est qu'une fiction ; continuez d'écrire : « Je suis dans les mains de mon » juge, et, s'il n'a pas pitié de moi, je » suis perdu ». — Quoi ! Timée, est-ce vous qui, sans le plus léger indice, me croyez, me jugez coupable ? — Je ne crois rien encore, et il dépend de vous que je vous déclare innocent ; mais, pour cela, il faut sans hésiter écrire ce que je vous dicte. — Allons, il faut vous obéir. « C'est à vous, Cléonice, de me » tirer de peine ; vous seule pouvez me » sauver ; mais ne perdez pas un ins- » tant. Venez vous-même déposer la fa- » tale cassette dans les mains de Timée, » et qu'elle soit intacte, car il en a la » clef, et il sait ce qu'elle contient ». — Ah !

Timée, quelle contrainte et quelle violence! Vous me faites écrire à ma femme de vous remettre une cassette qu'elle n'a pas! — Si elle ne l'a pas, dit le juge, elle viendra vous dire qu'elle ne sait ce que vous demandez, qu'elle n'a point vu de cassette, et vous serez justifié. — Elle me croira fou. — Oui, pour quelques momens; mais elle sera détrompée. Achevez d'écrire, et signez. — Que je signe ma honte! que je signe l'aveu d'un crime que je n'ai point commis! et que moi-même je m'en accuse! Non, il est trop injuste de l'exiger de moi. — Je vous l'ai dit, reprit Timée d'un ton sévère, c'est dans ce léger artifice que je fais consister l'épreuve de votre innocence. Si votre lettre est démentie par la réponse de Cléonice, il n'en restera pas vestige; elle sera brûlée devant vous par vous-même, je vous en donne ma parole. Une plus longue résistance à l'écrire et à la signer ne peut donc avoir qu'un motif, et ce motif seroit votre conviction, je vous en avertis. Laissez donc là les vains

détours et les faux fuyans inutiles : vous n'éluderez point l'alternative où je vous mets. Signez, ou je prononce que vous êtes coupable, et je vous fais charger de fers ».

Pâle, troublé, saisi d'effroi, Lycaste espéra que sa femme auroit la prudence de voir que sa lettre lui étoit dictée, et le courage de nier le dépôt qu'on lui demandoit : il signa donc, et la lettre partit.

L'étonnement de Cléonice fut extrême; elle eut peine à croire que son mari eût été assez foible ou assez maladroit pour se laisser convaincre ; mais comme il avoit eu déjà quelques inquiétudes, et qu'elle l'avoit elle-même accusé d'irrésolution et de pusillanimité : « Ah ! dit-elle, il n'est que trop vrai que le courage et la force d'âme ne se communiquent jamais : ce malheureux n'a point ma tête ; il se sera troublé, il se sera trahi ; et, si je tarde à rapporter la cassette, je suis perdue. On va venir sans doute la saisir dans mes mains, ou me forcer à dire où je l'aurai cachée. Il faut mieux de bon gré la rendre.

Timée est un bon homme; il nous pardonnera et nous gardera le secret ».

« Tenez, lui dit-elle en entrant : j'aurois voulu faire durer encore quelques jours la malice que je faisois à ce jeune homme, pour lui apprendre à ne plus être deux ans absent de sa maison, et à ne livrer à personne le bien de ses enfans et celui de sa femme ; mais, puisque vous prenez au sérieux ce badinage, je quitte là partie, et je lui remets son trésor ».

Policlès et Platon n'en demandoient pas davantage, et ils auroient voulu que Lycaste, sans autre peine que la honte qu'il éprouvoit, fût mis en liberté avec sa digne épouse. « Non, non, lèur dit Timée, si vous êtes contens, la justice n'est pas contente. Ecoutez ce qu'elle prononce :

» Lycaste, vous avez abusé du crédit que vous donnoit sur les esprits l'apparence du culte que vous passiez pour rendre à deux divinités que révèrent les gens de bien : vous avouerez vous-même que chez vous l'Amitié, la Bonne-Foi, ne doivent plus se trouver assez bien lo-

gées, et qu'elles seront désormais plus dignement placées à côté de l'Hymen, dans le temple qu'on vient d'élever à ce dieu. Faites-y transporter aujourd'hui leurs images : ce ne sera, si vous voulez, aux yeux du public qu'un pur don; mais, entre nous, c'est une peine, un tribut que je vous impose, et, si vous ne voulez pas être publiquement déshonoré, hâtez-vous de vous y soumettre. Le secret vous sera gardé. Vous, Cléonice, renoncez à des jeux qui ressemblent trop à des crimes, et souvenez-vous qu'à ma place un autre juge que moi peut-être auroit été moins indulgent ».

Une sentence si modérée confondit les coupables. Lycaste dès le même jour la subit humblement; et Platon, grâce au bon conseil qu'il avoit donné à Timée, eut le plaisir de voir le temple de l'Hymen décoré comme il eût voulu qu'il le fût dans sa république. Il ne se lassoit point d'admirer ce beau groupe : « Oui, disoit-il, ces trois divinités devoient avoir le même temple; et malheur à l'Hymen,

s'il n'a pas pour compagnes la Bonne-Foi et l'Amitié ».

Denis lui ayant demandé le soir des nouvelles de sa promenade : « Je vous ai découvert à Hélore, lui dit le sage, l'homme du monde le plus propre à faire en même temps chérir et respecter de bonnes lois. N'en donnez que de telles à maintenir, et dans toutes nos villes ayez, s'il est possible, des magistrats semblables à Timée, je vous réponds que vous serez sincèrement aimé et fidèlement obéi ».

SIXIÈME PARTIE

DES PROMENADES DE PLATON.

LORSQUE Platon racontoit à Denis le succès de ses promenades, le tyran lui envioit cette facilité de concilier les esprits. « Savez-vous, lui dit-il un jour, d'où vient leur confiance et leur sincérité en communiquant avec vous ? Elle vient de ce qu'ils n'attendent rien de vous, qu'ils n'en espèrent rien, qu'ils n'en ont rien à craindre; et leur sécurité tient à votre impuissance. A votre place, il me seroit facile de les apprivoiser de même, et de les conduire à mon gré; mais à la mienne, avec toute votre éloquence; vous auriez de la peine encore à les guérir de cette inquiétude qui les engage à feindre et à dissimuler. — Je le crois, dit

Platon; et cette différence est l'une des mille raisons que j'aurois de ne pas vouloir troquer de condition avec vous ».

« L'art de régner, reprit Denis, ne seroit qu'un jeu, si on pouvoit lire dans les cœurs. Le ciel auroit dû accorder ce privilége aux souverains; et de tous les vœux inutiles que j'ai faits en ma vie, c'est celui, je l'avoue, qui me revient le plus souvent. — Vous n'êtes pas le premier, lui dit Platon, qui ayez eu cette envie : un fils du premier Darius, roi de Perse, l'eut avant vous; mais il fut guéri. — Comment? — Je vous le dirois bien, si vous vouliez entendre un conte que l'on me fit à moi, quand je voyageois en Asie; mais je vous avertis qu'il y a du merveilleux, et que tout n'en est pas également facile à croire. — Voyons, j'aime le merveilleux, lorsqu'il n'est pas trop insensé. — Voici ce que me conta un philosophe de Lydie, qui me donnoit l'hospitalité.

« Vers la fin du règne de Darius-Nothus, trente ans après que dans la Perse on eut

exterminé les mages, un philosophe de l'école Ioniene, Aspase, jeune encore, voyageoit pour s'instruire : car dans ce temps-là, pour connoître la nature et les hommes, il falloit se donner la peine de les étudier en eux-mêmes; Sardes n'offroit point comme Athènes une riche bibliothèque, où l'on eût la commodité de tout savoir sans avoir rien vu.

» Aspase donc, en voyageant dans l'intérieur de l'Asie, voulut observer à loisir les mœurs, les arts, le luxe, la magnificence, les vices de Persépolis. Il s'y arrêta, mais inconnu, ou du moins espérant l'être; car il ne le fut pas long-temps : sa renommée le trahit; le roi le fit appeler à sa cour. Il y parut, mais simple, modeste, réservé, parlant peu et avec mesure, ni adulateur, ni censeur, respectueusement sincère, et libre sans orgueil et sans témérité. Le fils aîné du roi, Xerxès, fit peu d'attention à lui; il ne fut guère plus remarqué de la foule des courtisans, et il ne s'en affligea point.

Il venoit à Persépolis pour voir, et non pour être vu.

» Dans cette cour fastueuse et superbe, la seule chose qui l'affecta, qui l'intéressa vivement, ce fut la douce mélancolie, la triste et profonde langueur où étoit plongé le jeune Acheménès, le second fils du roi. En l'observant, il s'apperçut bientôt que, dans la foule, les yeux du prince le distinguoient, et se reposoient sur les siens.

» L'une des institutions de Cyrus, pour l'éducation des enfans des rois, avoit été de les accoutumer à parler avec grâce et avec dignité, non-seulement à leurs favoris, mais au soldat, à l'étranger, quelquefois à l'homme du peuple. Achemenès, dès son enfance, avoit pris l'habitude de cette affabilité noble; mais depuis quelque temps il l'avoit perdue, même avec ceux qui l'approchoient habituellement et de près; et s'il leur parloit quelquefois encore, on voyoit que ce n'étoit plus qu'à regret et par bienséance.

» Il n'en fut pas de même avec Aspase:

dès la première fois qu'il l'apperçut, son cœur parut voler vers lui. Il se contint pour ne pas lui attirer la malveillance des envieux. Mais un jour qu'il avoit peu de témoins, il s'avança vers lui, et il lui dit : « Sage disciple de Thalès, vous vous croyez bien étranger ici ; non, vous ne l'êtes pas ; vous y êtes connu, mieux que vous ne pensez ; au moins l'êtes-vous bien de moi, qui vous chérit et vous honore. On dit que vous ne faites que passer à Persépolis ; cela m'afflige ; et je désirerois de vous y voir long-temps, de vous y voir souvent. Ces mots dits d'un air de candeur, et du fond d'une âme sensible, touchèrent vivement Aspase. Il se prit pour le jeune prince d'une amitié sincère et tendre ; et il lui fit assidûment sa cour ».

Bientôt ce ne fut pas seulement en public que le prince voulut le voir ; et dans le cabinet d'étude où il avoit coutume de se retirer seul, ayant daigné l'admettre, il se trouva si bien de leurs

entretiens solitaires qu'il ne pouvoit plus le quitter.

Le roi, instruit des bontés singulières dont son fils honoroit le sage, fit venir celui-ci : « Aspase, lui dit-il, je sais que mon jeune fils Achéménès s'est pris pour vous d'un sentiment de bienveillance qu'il ne témoigne qu'à vous seul ; que vous êtes admis dans son intimité, et qu'il ne prend conseil que de votre sagesse. Je n'en ai point d'inquiétude. Sa faveur et sa confiance ne sauroient être mieux placées. Je vous demande seulement d'en faire usage pour savoir de lui d'où peut naître cette mélancolie dont il est attaqué, et dont ni mes prières, ni mon autorité n'ont pu jusqu'ici le résoudre à me confier le secret. Si vous pouvez le découvrir et m'en instruire, je saurai reconnoître ce bon office en père ; et le récompenser en roi ».

« Seigneur, lui répondit le sage, si le secret du prince est de nature qu'il ne puisse ou ne veuille le révéler qu'à moi, n'exigez pas de moi de le trahir ; je le

garderois même au péril de ma vie. Mais si, quelle que soit la cause de sa tristesse, je parviens seulement à l'en guérir, n'en est-ce point assez? et ne serez-vous pas content? — C'est-là l'essentiel, répondit Darius; cependant, n'ai je pas le droit de connoître le fond de l'âme de mon fils? — Aussi le presserai-je vivement, dit Aspase, de ne rien déguiser à son auguste père. Mais les conseils et les instances d'une courageuse amitié sont tout ce que je puis promettre: mon obéissance et mon zèle ne sauroient aller au delà. — Quoi! si je l'exigeois absolument, reprit Darius étonné?....» Mais le sage baissa les yeux et répondit par son silence. « A la bonne heure, dit enfin le roi; rendez au moins, s'il est possible, à mon fils, sa gaieté, sa santé, sa jeunesse, je ne vous demande plus rien ».

Autant l'âme du jeune prince étoit impénétrable à tous les yeux, même aux yeux de son père, autant elle fut libre et prompte à se montrer, à se communiquer à son fidèle Aspase. « Hélas! oui, lui dit-

il, je suis triste et chagrin, et n'ai-je pas raison de l'être? O mon unique ami! vous allez en juger », et il lui conta son histoire.

« J'étois jeune, heureux, entouré de flatteuses illusions : tous les hommes me sembloient bons, et je les croyois tous sincères : en les aimant je me flattois d'en être aimé. Il me prit fantaisie de voyager pour en connoître et en aimer un plus grand nombre. J'allois dans cet empire en conquérant des cœurs; les vœux et les hommages venoient en foule au devant de moi, et les regrets sembloient me suivre.

» Cependant je fis réflexion que mon nom, ma naissance, le cortége qui m'annonçoit, pouvoit bien m'attirer au moins une partie de ces hommages. Pour ne rien devoir qu'à moi-même, je résolus de voyager inconnu, presque seul! je renvoyai ma suite; et je n'inspirai plus que cette bienveillance qu'à mon âge un air de bonté, d'affabilité, de franchise,

se concilie aisément partout. Moins flatté, je fus plus content.

» Mes courses me menèrent jusque vers les montagnes d'Apamie, sur les confins du pays des Parthes. Là s'étoient retirés les malheureux débris de la tribu des mages, que l'on avoit exterminée, mais que l'on n'avoit pas éteinte. Enfermés dans une vallée, ils adoroient l'être suprême, l'être principe de tous les êtres; ils l'adoroient dans l'élément du feu, et surtout dans les corps célestes; et ils lui adressoient des vœux pour le peuple aveugle et féroce qui s'étoit baigné dans leur sang.

» Le roi mon père, qui vraisemblablement n'ignoroit pas leur existence et leur asile, mais qui se rappeloit avec horreur le meurtre sacrilége qu'on avoit fait de ce peuple de sages, les laissoit vivre en paix dans leur désert; aussi y étoit-il révéré.

» Ce que j'entendis raconter de cette peuplade isolée, que l'on croyoit sauvage, mais qu'on disoit paisible, m'inspira le dessein

dessein d'aller dans sa retraite demander l'hospitalité. En y abordant, quelle fut ma surprise de m'y voir reconnu, et de m'y entendre nommer. J'y fus reçu avec le respect le plus tendre, et le vénérable vieillard qui présidoit la colonie, se prit pour moi d'une amitié qui ressembloit à l'amour paternel.

» Leurs douces mœurs, leur vie laborieuse, frugale et simple, me charmoient. Nous admirions ensemble les prodiges de la nature dans ses productions mêmes les plus communes; et ce fut d'eux que j'appris à voir avec étonnement, ce que le vulgaire néglige comme indigne de ses regards. Ce fut d'eux que j'appris à humilier ma pensée devant les ailes d'un insecte et les feuilles d'un arbrisseau.

» Le bon vieillard daignoit aussi causer avec moi tête à tête, sur cette nature incompréhensible qui nous environnoit des merveilles de son auteur. — C'est un mélange, me disoit-il, de lumière et d'obscurité fait pour encourager notre foible raison, mais fait aussi pour la confondre,

lorsque son inquiète et ambitieuse curiosité va trop loin. Ce qu'il y a d'évident pour nous dans cet harmonieux ensemble, c'est l'étendue, la majesté, la sagesse d'un grand dessein, et la toute-puissance de son ordonnateur; ce qu'il y a d'obscur, ce sont les lois, et les ressorts par le moyen desquels son dessein s'exécute ».

« Il me fit voir dans la création deux caractères manifestes, l'unité et l'immensité. — L'univers, me dit-il, a été formé d'un seul jet, et il n'a eu pour moule qu'une seule pensée. Cette pensée a dû embrasser et le nombre des sphères et celui des atomes; elle a dû contenir distinctement décrites les révolutions des astres, l'économie d'un brin d'herbe, et l'organisation du plus imperceptible et du plus vil des animaux. L'infini en puissance, en prévoyance, en industrie, nous investit de toutes parts. Nous l'appercevons sous nos pas; nous le contemplons sur nos têtes. Le caractère n'en est pas moins empreint dans l'œil du moucheron que sur le disque du soleil. Mais dans les

grands et les petits objets l'empreinte n'en est pas la même. Dans les grands, c'est une majesté simple, une permanence immuable, une éternelle égalité; dans les petits, une variété merveilleuse et inépuisable, une succession perpétuelle et rapide de générations et de métamorphoses, une fécondité de productions diverses, où notre foible intelligence se confond et se perd comme dans un immense et profond Océan. Ainsi tout dans le ciel est constant et imperturbable; et tout est sur la terre périssable et changeant. A-t-on jamais dans le cours des astres apperçu quelque variation? la source de leur mouvement et la source de leur lumière n'est-elle pas intarissable; tandis qu'ici-bas rien ne reste inaltérable deux instans? La naissance, l'accroissement, la reproduction, la vieillesse et la mort, voilà le cercle de la vie; il est à peu près de même pour la plante et pour l'animal. La concrétion et la dissolution des métaux sont un peu plus lentes; mais la même cause qui les

produit travaille à les décomposer. L'or se dissout, le diamant s'évapore, l'air ronge le fer et l'airain, ainsi sur notre globe rien n'est impérissable, si ce n'est cet esprit, cette étincelle de lumière dont l'Eternel a doué l'homme pour l'entrevoir et l'adorer ».

« Après cette leçon, bien plus développée et plus approfondie que je ne puis vous dire, continua le jeune prince, le vieillard me mena dans la bibliothèque des mages : « Voici, dit-il, le seul trésor échappé à notre ruine ». Il m'y montra les livres de Zoroastre leur fondateur : « Dieu, la vertu, l'espérance ou la crainte de l'immortalité pour l'homme, ce sont-là, me dit-il, les dogmes révérés que ces livres renferment ». Je les baisai avec un saint respect. Il m'y fit voir aussi les écrits des Gymnosophistes, et ceux du phénicien Sanchoniaton, et les livres des Brames, et ceux d'un sage qu'il appeloit le Zoroastre de la Chine, ceux du divin Confucius, que leur avoient tout récemment transmis les Brames d'au delà du

Gange ; et les écrits dont les anciens mages avoient enrichi leurs enfans.

» De là me conduisant à leur observatoire : « Ah ! le grand livre de la nature, le voici, me dit-il, en me montrant le ciel où les étoiles commençoient à briller. C'est avec ces lettres de feu que l'éternelle main a tracé ses décrets, et le cours de nos destinées. C'est-là que chaque sphère apprend à se mouvoir dans le cercle qui lui est prescrit. C'est-là que l'homme liroit son avenir, s'il lui étoit donné de combiner ensemble tous ces lumineux caractères. Mais le plus savant est celui qui en peut assembler quelques-uns : c'est la grande étude des mages ». Alors il ouvrit sous mes yeux le volume où étoient déposées leurs études astrologiques, mais en lettres mystérieuses, inintelligibles pour moi.

» Je priai le vieillard de m'en expliquer quelques lignes, au moins sur le destin de l'empire des Perses, s'ils en connoissoient l'avenir. « Je vous affligerois inutilement, me dit-il ; vous y verriez l'orgueil

de ce puissant empire cruellement humilié! Ah, prince! ajouta-t-il, que l'homme est insensé, lorsque, fièrement appuyé sur le frêle roseau de la prospérité, il méprise le foible, ou insulte le misérable! Bientôt, demain peut-être, plus malheureux lui-même, il aura besoin de pitié. Puisse le vainqueur devant qui se prosterneront les vieillards, les enfans, les veuves des Perses, puisse-t-il oublier que les Perses furent cruels et sourds aux cris de l'innocent »! A ces mots il fermoit le livre.—Ah! l'aurez-vous en vain déployé sous mes yeux ce livre de nos destinées, lui demandai-je avec instance? et de mon père, et de moi-même, ne me direz-vous rien? — Les yeux de votre père se fermeront sans avoir pleuré la ruine de cet empire; un autre que lui doit en voir les débris épars sur les mers, un autre que lui doit laisser ses Etats, sa famille au pouvoir d'un vainqueur qui ne vieillira point, et qu'ensevelira la poussière de son triomphe. Ainsi tout passe et se succède. Vous, prince, ajouta-t-il, vous de-

vez régner sur un fleuve plus grand que l'Euphrate et le Tigre ; soyez bienfaisant comme lui ». En effet, je savois dès lors que mon père me destinoit à porter ses lois sur le Nil : cette prédiction décida ma croyance sur tout le reste.

» Sage vieillard, lui demandai-je encore, est-il bien vrai que vos ancêtres avoient des secrets merveilleux, des talismans, un art magique, qui est enseveli avec eux ? — Si cet art, me dit-il, avoit été nécessaire au monde ; si seulement il avoit eu plus d'utilité pour les hommes qu'il ne pouvoit avoir d'abus et de dangers, nos pères l'auroient publié. Ils l'ont tenu caché ; et ce qui nous en reste, nous le cachons de même avec le plus grand soin. Car la nature a mesuré à l'homme l'intelligence, l'industrie et la force qu'il lui falloit pour son usage et pour son bien ; et celui qu'elle daigne initier à ses mystères, la trahit en les divulguant. Mais à vous, prince, en qui je vois un esprit juste et sain, un cœur droit et une âme pure, je vais vous faire confidence de quelques-unes des mer-

veilles de l'art que nos pères nous ont transmis ».

« Alors, m'ayant fait passer avec lui dans un pavillon reculé, le laboratoire des mages, il m'y montra ce qu'il appeloit de rares inutilités.

» D'abord j'y vis un globe qui tournoit sur son axe, sans aucun mobile au-dehors : « C'est, me dit-il, le mécanisme d'un mouvement perpétuel, comme celui des corps célestes, et au moyen duquel les arts pénibles n'auroient plus besoin d'ouvriers ».

« Ah! lui dis-je, quel bien pouvez-vous faire au monde en lui enseignant ce moyen de simplifier ses travaux! — Dites, quel mal! repliqua-t-il. Et sans le besoin qui, sans cesse occupe et tient captive l'activité de l'homme, que deviendroit cette multitude de vagabonds livrés à leur pétulence inquiète, et bientôt corrompus par leur oisiveté? Pensez-vous que, si la nature eût trouvé bon de leur épargner de la peine, elle n'eût pas pris soin de les vêtir, de les armer comme l'ours et le léo-

pard, et qu'elle n'eût pas fait naître spontanément les moissons et les fruits destinés à leur subsistance? Le travail est pour eux le préservatif de leurs vices; et ils n'ont même que trop encore le loisir d'être malfaisans ».

« Dans un creuset, il me montra ce qu'il appeloit le *grand-œuvre*, ou la pierre philosophale, le secret de changer en or tous les métaux. Je m'écriai que le roi mon père combleroit de faveurs celui qui lui auroit enseigné cet inestimable secret. — Vous formez le vœu d'un jeune homme, me dit le mage. Et ne voyez-vous pas que c'est la rareté de l'or qui seule en fait le prix; et qu'en l'avilissant, le roi se ruineroit lui-même? — Non pas, lui dis-je, en usant sobrement de la facilité d'en avoir au besoin. — De la sobriété, reprit le bon vieillard; de la sobriété dans l'amour des richesses! Ah prince! en quel lieu de la terre trouvera-t-on cette vertu? Le rocher, le torrent qui roule du haut des montagnes, est plus facile à retenir que la cupidité de l'or. Mais quand l'or,

dans les mains d'un roi, pourroit être assez prudemment, assez savamment employé, pour n'accroître que sa puissance, quel souverain mériteroit d'avoir cet avantage sur le reste du monde? L'esprit de domination, si immodéré en lui-même, doit au moins trouver des limites dans ses forces et ses moyens ».

Ici le prince fut averti que le roi son père, au sortir du conseil, alloit se mettre à table. « Il faut, dit-il au sage, que je me rende auprès du roi. Nous reprendrons ce soir le récit de mon aventure. — C'est aussi pour nous bientôt l'heure d'aller dîner, dit Denis à Platon : à ce soir donc la suite de ce conte, que je trouve en effet d'un merveilleux asiatique, et que je n'en aime pas moins ».

SEPTIÈME PARTIE
DES PROMENADES DE PLATON.

Le soir, lorsque Denis fut seul avec Platon : « Voyons, dit-il, la fin de l'histoire d'Achemĕnès » ; et Platon la reprit où il l'avoit laissée.

« Ah ! dit le prince en revoyant Aspase, le vieux mage avoit bien raison de dire que, dans le cœur de l'homme, l'ambition est incapable de se modérer elle-même. Si vous saviez quelle folle idée Xerxès mon frère a dans la tête, et avec quelle adulation ses complaisans lui persuadent qu'il n'y a rien de plus sensé !... Heureusement le roi, instruit par ses propres malheurs, ne veut plus que vieillir en paix. Laissons mon frère se repaître de ses orgueilleuses chimères, et

retournons au laboratoire où le vieux mage nous attend.

» J'y vis dans un vase une plante qu'il me dit être inconnue au monde, et unique dans son espèce. — C'est, me dit-il, cette panacée que l'on cherche inutilement. Sa vertu seroit de nous guérir de tous les maux et de prolonger nos années. — Ah! j'espère, lui dis-je, que vous ne serez pas assez inhumain pour tenir cachée une plante si salutaire, et ne pas la multiplier. — Doutez-vous, me dit-il, que ce n'eût été pour nos pères le plus doux de tous les devoirs, que d'offrir à l'humanité un remède aussi sûr, aussi universel des maux dont elle est affligée, s'il n'eût pas eu l'inconvénient de faire languir la vieillesse et de trop reculer sa fin? Mais, je vous l'ai dit, sous le ciel tout se succède, tout périt, tout se renouvelle sans cesse. La vieillesse amène la mort, la mort fait place à la naissance; la jeunesse, en fuyant, transmet et perpétue la succession de la vie; enfin, la maladie habitue et résigna

l'être sensible et périssable à l'affligeante loi de sa destruction. La nécessité de mourir seroit trop dure, si la douleur ne commençoit par affoiblir les liens de la vie avant de les briser : le chagrin les relâche, la défaillance les dénoue; les grands maux dissimulent les rigueurs du trépas. Et puis, dans l'ordre universel, la durée a été relative à l'espace et au nombre des êtres qui devoient l'occuper. Si la vie humaine s'allanguissoit et se traînoit en siècles au lieu de s'écouler en rapides années, la surface du globe seroit chargée de vieillards; les générations se fouleroient, s'entasseroient les unes sur les autres; une longue suite d'aïeux peseroit sur leurs descendans. Non, prince, il faut savoir de bonne grâce recevoir et transmettre la coupe de la vie, et laisser chacun à son tour en goûter un moment les amertumes et les douceurs ».

« Ainsi, lui dis-je, pour vous-même vous ne faites aucun usage de cette plante merveilleuse? — Si pour nous-mêmes,

répliqua-t-il, nous nous permettions d'en user, certes ce seroit bien pour lors que nous serions cruels d'en priver nos semblables. Mais, grâce au ciel, aucun de nous n'a la tentation de s'excepter de la commune loi. C'est au père de la nature à disposer de ses enfans; une longue vieillesse ne nous fait point envie, et la mort, qui doit tant effrayer l'homme injuste, l'homme malfaisant et cruel, la mort qui doit désespérer celui qui, au delà du tombeau, ne voit que le néant, n'a rien pour nous que de paisible, de consolant: c'est un instant de nuit que va suivre une éternelle aurore ».

« Je vis briller sur une table un anneau d'or où étoient gravés des caractères symboliques : je voulus le mettre à mon doigt. — Non, laissez, me dit-il, c'est-là le talisman du Lydien Gygès, et il vous rendroit invisible. — Vous vous imaginez sans peine quelle fut mon envie d'obtenir de lui cet anneau. — Vous êtes, me dit le vieillard, trop bien né, je le sais, pour en faire un mauvais usage,

tandis que sur vous-même vous auriez quelque empire; mais moi je suis trop votre ami pour ajouter encore aux périls de votre jeunesse celui d'une si séduisante et si vive tentation. C'est à l'être dont la bonté, la sagesse est inaltérable, qu'il appartient d'être invisible; mais vous, prince, oseriez-vous croire que la nature vous eût fait naître exempt des passions auxquelles ce seul avantage faciliteroit tant de maux? Dans le rang où vous êtes, le vice n'a déjà que trop de moyens d'échapper au blâme, et le crime trop de motifs d'audace et de sécurité. Souhaitez au contraire d'être sans cesse en vue à tout le monde, afin que, si jamais vous oubliez que vous avez Dieu pour témoin, il vous reste au moins à redouter le regard vigilant et sévère des hommes. — J'atteste le ciel, répondis-je, que ce ne seroit pas dans l'intention d'être nuisible ni vicieux impunément que je voudrois pouvoir quelquefois me rendre invisible; mais ce seroit pour observer la conduite de ceux que j'entends accuser d'être injustes et malfaisans».

« Pour cela, me répondit le mage avec sa bonté indulgente, ce n'est pas l'anneau de Gygès qu'il faut avoir; car ce n'est pas assez que d'être invisible pour être soi-même assuré de bien voir dans l'âme d'autrui. L'anneau qui seul prête à nos yeux cette lumière est celui-ci, poursuivit-il, en me montrant un rubis qu'il avoit au doigt : c'est le plus rare des prodiges que notre art ait jamais produits. Il n'est permis qu'à moi d'en faire usage, et je me le permets encore bien rarement. Aujourd'hui, par exemple, j'ai voulu m'assurer de l'intention qui vous amenoit parmi nous; je l'ai pris. Me voilà tranquille, me voilà sûr que vous n'avez aucun mauvais dessein; je connois qui vous êtes; je vous sais juste et bon; je le remets dans sa capsule, et je cesse à l'instant d'être plus clairvoyant que vous. »

« Si le simple anneau de Gygès m'avoit tenté, continua le prince, quelle fut mon ambition de posséder celui du mage! Trois jours que je passai auprès de lui,

ne furent employés qu'à lui persuader le bien qu'il me feroit et qu'il feroit au monde, s'il daignoit me le confier. J'y épuisai, comme vous croyez bien, mes plus éloquentes prières. Un homme destiné à commander aux hommes ne devoit-il pas les connoître? Et quelle supériorité de sagesse n'auroit-il pas acquise en lisant dans les cœurs? A qui la vérité pouvoit-elle jamais être plus nécessaire? Lui-même ne savoit-il pas qu'on nous la cachoit avec soin? Puisqu'il avoit lu dans mon âme, avoit-il encore quelque doute sur la droiture, la bonté, la pureté de mes intentions? N'avoit-il pas vu clairement que je ne voulois que le bien? Pour l'opérer, n'avois-je pas besoin d'être fidèlement servi et secondé? Et, s'il étoit possible de m'éclairer dans le choix et l'emploi des hommes, n'étoit-ce pas un crime que de me refuser ce discernement précieux? Je prévenois toutes ses craintes, je tâchois de les dissiper. Sans doute, en pénétrant le sentiment et la pensée, je serois maître du secret des cœurs; mais

je m'engageois par les sermens les plus inviolables à ne jamais le révéler, à ne jamais en abuser moi-même. Parmi les vérités que j'y découvrirois, il y en auroit d'affligeantes pour moi et peut-être d'humiliantes; je promettois de n'en garder jamais aucun ressentiment, de n'en punir jamais personne, et, si j'en éprouvois quelque dépit, de l'étouffer. Je ne demandois qu'à connoître les gens de bien pour m'y livrer, les méchans pour m'en garantir, les hommes foibles et variables pour ne jamais compter sur eux: le talisman ne seroit pour moi qu'une pierre de touche pour distinguer l'or pur de tous les vils métaux qui en prennent la couleur, ou pour le démêler d'avec son alliage. Mon amour pour le roi mon père, mon respect, mon obéissance avoient été jusque-là sans bornes; s'il demandoit mon sang, il seroit obéi. Le mage pouvoit donc penser que, si le roi vouloit avoir l'anneau, je n'aurois pas la force de le lui refuser, et qu'il feroit dès lors l'un des fleurons de la couronne. Mais ce

qui dépendoit de moi, c'étoit de ne jamais lui dire que j'en fusse dépositaire, et, par les sermens les plus saints, je m'engageois à le cacher si bien qu'il n'en eût jamais connoissance. Enfin, je ne demandois au vieillard que de me le confier pour trois mois, prenant tout le ciel à témoin de la promesse que je faisois de le lui rendre avant le terme; et, s'il m'accordoit ma demande, je l'assurois que sa tribu auroit en moi un ami fidèle, un ferme appui, un défenseur ardent contre la race impie de ses persécuteurs.

» Je ne puis dire auquel de ces motifs le mage enfin céda; soit bonté, soit foiblesse, soit confiance, il se rendit. — Vous le voulez, cher prince, me dit-il, je ne puis plus vous résister; mais vous serez peut-être cruellement puni d'avoir vaincu ma répugnance. Vous allez connoître les hommes : c'est, croyez-moi, pour tous les âges, et surtout pour le vôtre, une science qui ne vaut pas les illusions qu'elle détruit. Gardez l'anneau jusqu'au moment que vous aurez trouvé un ami véri-

table : alors prenez conseil de cet ami, et faites ce qu'il vous dira ; surtout qu'il soit le seul au monde à qui ce grand secret soit révélé ».

« Je promis ; j'ai tenu parole ; mais ce qu'il m'avoit annoncé des regrets dont mon imprudence alloit être suivie, ne s'est que trop bien avéré.

» Impatient de retourner à Persépolis, je ne fis sur ma route qu'une attention légère au peuple des campagnes, et je le vis à peu près tel que vous le connoissez, frugal, content de peu, et naturellement paisible ; mais défiant, soupçonneux, crédule, facile à s'émouvoir ; bon tant qu'il a des gens de bien pour guides, mauvais dès qu'il se livre aux conseils des méchans, et souvent agité comme les flots en sens contraire, au gré des passions qui le soulèvent tour à tour.

» J'observai dans Persépolis deux caractères mieux prononcés et plus distincts dans les classes du peuple ; de la bonté, de la droiture, de la loyauté

dans les uns, et dans les autres tous les vices de la cupidité et de la fainéantise, cette bassesse d'âme, cette vénalité qui mettent le crime à l'enchère, et tout ce que produisent de plus contagieux la licence et la corruption.

» Jusque-là cependant le talisman ne m'apprit guère que ce que je savois déjà vaguement et confusément; mais dans le monde, et surtout à la cour, il détruisit bientôt l'enchantement de ma jeunesse et rompit tout le charme de mes illusions. Je croyois avoir des amis sincères, désintéressés, et n'aimant en moi que moi-même : j'ai perdu cette douce erreur. Dans le satrape qui s'incline humblement devant moi, j'apperçois un orgueil secret qui s'indigne de son hommage : je vois l'hameçon du flatteur sous l'appât de la flatterie ; le jeu des passions et le manége de l'intrigue sous les apparences du zèle ; les calculs de l'ambition et ceux de la cupidité sous les dehors du dévouement ; plus aucune sincérité dans les courtisans de mon père ; jusque dans

les caresses qu'ils se font l'un et l'autre, j'apperçois tous les jours les malins-vouloirs de l'envie ou les jaloux dépits de la rivalité; et, s'ils se donnent des louanges, j'y démêle ces réticences, ces mots fins, ces traits ironiques, ces tours légèrement et malignement équivoques qu'ils ont si bien l'art d'y glisser. Dans les conseils, c'est à qui détruira le crédit de ses adversaires et fera prévaloir le sien. Le bien public dans la balance ne pèse pas un grain contre l'intérêt personnel. L'amour lui-même, ce sentiment qui devroit être incorruptible comme l'or, je le vois mêlé d'artifice, empoisonné d'ambition; et, dans la femme qui veut me plaire, rien ne me cache plus le soin de me séduire, le désir de me dominer. Vous le dirai-je enfin ? je surprends dans mon frère des mouvemens de jalousie, et je vois quelquefois son cœur chagrin et refroidi se refuser au mien. Mon père lui seul n'a jamais cessé de me chérir; mais encore il m'observe avec inquiétude, et craint, s'il m'envoie en

Egypte, que l'amour de l'indépendance et de la domination ne me rende infidèle et rebelle à ses lois. Ah ! si je pouvois lui prêter un moment l'anneau qui m'éclaire, et qu'il pût lire au fond de mon cœur comme je lis au fond du sien, il seroit bien sûr de ma foi. Mais cet anneau, je ne le dois confier à personne, non pas même à mon père; et, après avoir empoisonné toute la douceur de ma vie, le seul bien qu'il m'ait procuré, c'est de m'avoir fait trouver en vous cet ami véritable que le mage m'avoit promis. A présent, c'est à vous de m'éclairer, de me conduire, et d'adoucir au moins par des consolations l'amertume où nage mon cœur depuis que j'ai connu le monde tel qu'il est ».

« Prince, lui répondit Aspase, il faut que nous allions ensemble retrouver ce vieux mage, et que, sans différer, vous lui rendiez ce talisman. Je trouve bien étrange qu'il vous l'ait confié ! Il doit savoir que, dans ce monde, il faut tout voir un peu superficiellement, et ne rien

trop analiser. Le zèle a ses froideurs, l'amitié ses caprices, ses inégalités, ses momens de langueur; la vertu même a ses éclipses, ses altérations, ses absences, et la sagesse ses oublis. Tout dans l'homme est intermittent; et nul ne seroit réputé ni bon, ni juste, ni honnête, si tout ce qui se passe en lui se manifestoit au-dehors; il n'y auroit tout au plus qu'une âme d'une beauté inaltérable qui pût vouloir toujours se montrer toute nue; et, de ces âmes, il en est peu : tout le reste a besoin d'un voile, et je ne conçois pas la conduite du mage qui nous en a dépouillés à vos yeux. Je n'ose cependant l'accuser sans l'entendre, et c'est lui qu'il faut consulter sur l'état où il vous a mis ».

Le philosophe, après cet entretien, alla trouver le roi. « Seigneur, j'ai, lui dit-il, quelque espérance de dissiper les vapeurs dont l'âme du prince est obscurcie; mais, pour cela, je vous supplie de lui permettre de voyager seul avec moi ». Le roi y consentit; et ils prirent

leur route vers les montagnes d'Apamie.

Le mage, en revoyant le prince, fut effrayé de l'état de langueur et de mélancolie où il étoit tombé. « Je vous ai fait, lui dit-il, bien du mal! — Oui, bien du mal, répondit le prince en lui rendant tristement son anneau; mais je ne m'en plains pas: je l'ai voulu, j'en suis puni ».

Aspase gardoit le silence, et le mage vit bien qu'il étoit mécontent. « Ce digne ami, dit-il au prince, n'auroit pas eu pour vous la même complaisance, et il a de la peine à me la pardonner. — Je conviens, répondit Aspase, qu'elle m'étonne dans un sage; et, s'il m'est permis de le dire, je ne trouve pas moins injuste qu'imprudent ce que vous avez fait pour lui; car l'avantage de lire dans les cœurs est pour un homme, quel qu'il soit, un privilége intolérable. Achemenès n'en a point abusé; mais le droit d'en user, même innocemment, n'appartient à aucun être sous le ciel; en le lui confiant, vous avez fait de lui le plus

redoutable des hommes, et moi-même je l'aurois fui, s'il l'avoit gardé plus long-temps; car autant il m'est doux d'avoir un Dieu pour témoin et pour juge de mes plus secrètes pensées, autant il me seroit pénible et dur que, sans mon propre aveu, un mortel en fût confident ».

« Vous avez bien raison, dit le mage en souriant avec douceur; mais à mon âge on est si foible! au sien l'on est si séduisant! Allons, le mal est fait, il faut tâcher de l'adoucir. Retournons dans mon cabinet remettre l'anneau à sa place; car dans ce moment il m'afflige en me faisant lire à moi-même dans le cœur du fidèle Aspase le juste et sensible reproche d'avoir rendu son ami malheureux ».

Lorsque l'anneau fut enfermé, et tandis qu'en se promenant dans le laboratoire, Aspase en observoit les curiosités, le vieillard en fit remarquer une au prince, plus précieuse, disoit-il, que toutes celles

qu'il avoit vues. Ce n'étoit cependant qu'une fiole d'eau claire, mais plus claire que le cristal. « Je vous conseille, ajouta-t-il, d'en boire un petit coup avant que de nous mettre à table; vous en dînerez plus gaiement. — Hélas! répondit Achéménès, il n'y a plus de gaieté pour moi. — Buvez, lui dit le mage »; et, dans une coupe de jaspe, il lui versa un trait de cette magique liqueur. Le jeune prince auroit cru l'offenser en hésitant : il but; et dans l'instant fut oublié tout ce que l'anneau lui avoit appris.

« O Dieu! s'écria-t-il, quelle révolution soudaine, quel prodige s'opère en moi! Ah! je sors d'un pénible songe! — Et qu'avez-vous rêvé? lui demanda le mage. — Je n'en sais rien, répondit le prince; mais je sais que j'ai bien souffert. — N'ayez aucun regret, poursuivit le vieillard, à ce que l'eau d'oubli vient d'effacer de votre souvenir. Mais que l'impression douloureuse qui vous reste de l'état malheureux où vous avez été, vous apprenne à borner vos vœux aux dons

que vous a faits la nature économe ; elle a su mesurer à nos besoins la lumière de la sagesse comme la lumière du jour ; plus d'éclat nous auroit blessés, et le nuage qu'elle a jeté sur des vérités affligeantes, est lui-même un de ses bienfaits. Etudiez les hommes, mais à l'œil nu de la raison ; aux lueurs de l'expérience, vous les connoîtrez assez bien pour les craindre sans les haïr. Le vrai moyen de vous accommoder au naturel du plus grand nombre, autant qu'il est possible et sans plus de lumière, c'est d'être avec eux juste et bon ».

Dès ce moment Acheménès reprit son naturel aimable, accueillant et paisible. Ce qu'il y avoit de triste et de sauvage dans son humeur se dissipa. Son père, à son retour, fut enchanté de voir cette métamorphose. Il en attribuoit le prodige aux leçons d'Aspase ; il vouloit le combler de biens ; mais celui-ci se refusa aux honneurs et aux récompenses que le roi croyoit lui devoir ; et la seule de ses faveurs qu'il accepta, fut celle de rester

toute sa vie attaché à l'aimable prince, dont il s'étoit fait un ami.

Denis entendit ce langage ; mais on sait comme il profita des sages conseils de Platon.

LETTRES
DE MARMONTEL
A VOLTAIRE.

Paris, 28 octobre 1766.

Ce n'est pas sans envie, mon illustre maître, que je vois partir ceux qui sont assez libres et assez heureux pour vous aller voir. M. de la Harpe veut bien adoucir les regrets que j'ai de ne pouvoir le suivre, en se chargeant d'une lettre pour vous. Il vous arrivera couronné de lauriers, et il dira, en vous voyant :

Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis.

Il a peint le caractère du poëte en vrai

poëte, et avec plus de chaleur et d'élévation que Boileau. C'est à vous que les lettres sont redevables de leur ennoblissement. Vous avez appris à ceux qui les cultivent à sentir la dignité de leur état; vous leur avez agrandi l'âme. Ce caractère ne se peint pas seulement dans leurs écrits; il éclate dans leur conduite. Vous savez avec quelle fermeté courageuse M. Thomas refusa de me disputer la place que j'occupe à l'Académie; ce procédé vertueux lui a coûté sa fortune. Les gens de lettres se sont fait un devoir de l'en dédommager autant qu'il dépend d'eux, et toutes leurs voix sont réunies pour le nommer à la place vacante. Croiriez-vous, mon illustre maître, que l'opinion que l'on a de l'honnêteté de ses partisans est telle, que la cour même respecte leur résolution, et qu'on n'ose pas même risquer des sollicitations contraires. Aucun grand ne se présente, aucun auteur n'ose se montrer, et je ne serois pas surpris que l'élection fût unanime. Vous concevez quelle sera ma joie de voir

voir celui qui m'a cédé le pas, entrer immédiatement après moi; tout ce que j'aurois demandé à Dieu, auroit été d'être directeur. L'assemblée auroit eu le cœur bien dur, si je ne lui avois pas arraché des larmes.

Tandis que nous sommes occupés de l'honneur des Lettres à Paris, Jean-Jacques fait tout ce qu'il peut pour les déshonorer à Londres. Vous avez vu sa querelle avec le bon David Hume.

Parlons d'autre chose.

Mlle. Clairon joue quelquefois sur le théâtre de Mme. la duchesse de Villeroi; elle s'y surpasse elle-même. Peut-être MM. les gentilshommes de la chambre se reprocheront-ils enfin le tort qu'ils ont fait au théâtre, et chercheront-ils à le réparer. Je ne connois pas tous les charmes de Mlle. Dubois; mais je doute qu'ils soient dignes du sacrifice qu'on leur a fait. Mlle. Duranci, qui a joué sur votre théâtre, débute dans ce moment. Elle joua hier le rôle d'Electre dans la tra-

gédie d'*Oreste*; elle ne le joua pas comme Mlle. Clairon; mais, dans le pitoyable état où la scène française est réduite, son talent n'est point à dédaigner; elle a de la chaleur, assez d'intelligence et de noblesse, et quelques momens de génie. On dit qu'elle a mieux joué Aménaïde; je ne l'ai pas vue. J'arrive de la campagne, où j'ai passé près de huit mois. Mon petit roman de *Bélisaire* est achevé. Il s'agit à présent de le faire passer, et c'est le plus difficile; car il contient quelques vérités simples et vieilles comme le monde, mais auxquelles bien des gens ne sont pas encore accoutumés.

Beccaria, l'auteur des *Délits et des Peines*, est à Paris, et s'y trouve très-bien. Il est tout glorieux d'avoir un commentateur plus courageux que lui, et son livre se ressentira de l'émulation qu'on lui donne.

Ma voisine, Mme. Geoffrin, arrive de son pélerinage, et, par ses lettres, on peut juger que les caresses des rois ne lui

ont pas tourné la tête. Elle sera, dit-on, à Paris le 8 novembre ; et, si j'ai un mot d'amitié à lui dire de votre part, elle y sera plus sensible qu'à tous les honneurs qu'elle aura reçus.

Adieu, mon illustre maître. Votre disciple est toujours le même, plein de tendresse, de reconnoissance et d'admiration pour vous. Soyez toujours joyeux : c'est le moyen de conserver au monde sa lumière et son ornement.

---

7 décembre 1766.

APRÈS avoir fait part de votre lettre à Mme. Geoffrin, mon illustre maître, je ne perdis pas un courrier. Je suis surpris que vous ayez tardé à recevoir ma réponse. Il n'y avoit rien qui dût l'arrêter en chemin. Ma voisine vous a répondu, et vous avez appris par elle que votre paquet m'avoit été remis. Je ne dois pas

vous cacher qu'elle auroit désiré que, dans la lettre que vous lui avez écrite, il y eût eu quelque chose de relatif au billet du roi de Pologne, sans doute afin d'envoyer votre lettre à sa Majesté. Vous êtes à temps encore de lui donner cette satisfaction.

Votre lettre à Rousseau est un modèle de bonne plaisanterie. La raison, avec ce ton-là, sera toujours désolante pour lui. Il est impossible qu'un grave charlatan n'en soit pas déconcerté. On croit ici qu'il va retourner triomphant à Genève, et que le peuple le nommera dictateur perpétuel. Je m'en réjouis d'avance pour les bonnes scènes que cette révolution va vous donner. Nous attendons de vous le pendant de la procession de Montauban.

A propos de Montauban, M. Ribote vous a écrit une relation des désastres de cette ville; il m'a envoyé copie de sa lettre, et m'a prié de la faire insérer dans les papiers publics. Au milieu de

sa douleur, il me dit : *M. de Voltaire, en m'écrivant quelque chose sur l'affaire d'Abbeville, m'a assuré que nous deviendrons anthropophages. Si cela arrive, je vous débarrasserai de M. Lefranc. Il ne fera plus de discours insolens ni de chansons insipides.*

Bélisaire s'imprime. Il paroîtra vers le commencement de l'année. Vous trouverez, mon illustre maître, que c'est bien peu de chose en comparaison de ce que le sujet annonce ; mais la liberté est l'âme du génie, et l'on n'est pas libre d'écrire ici tout ce qu'on pense. La ligne des choses permises est comme une corde sur laquelle nous dansons avec un balancier. Mlle. Duranci a repris son début par le rôle d'Idamé ; elle y est fort applaudie, et, ce qui vaut encore mieux, elle fait verser des pleurs.

Nous sommes occupés à l'Académie à examiner les discours sur la guerre et la paix. Il y a vingt pièces au concours. Je ne puis vous dire encore s'il y en a

de bonnes; mais quelques-unes s'annoncent bien.

Adieu, mon illustre maître. Tous les talens qui aspirent à la gloire, aspirent aussi à l'honneur de vous donner le même nom que moi, et vous aurez sans peine de plus dignes élèves; mais aucun ne vous sera jamais plus tendrement ni plus respectueusement attaché.

Aix-la-Chapelle, 7 août 1767.

JE reçois, mon illustre maître, le billet que vous avez bien voulu adresser pour moi à M. d'Alembert. Je le reçois à Aix-la-Chapelle, où j'ai accompagné une amie malade. Je suis plus sensible que je ne puis l'exprimer au soin que prend votre amitié de me consoler, en même temps qu'elle me venge. L'impératrice de Russie m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle est contente de *Bélisaire*.

Je joins ici copie de la lettre dont elle m'a honoré.

Le fils de l'inquisiteur de Vienne, le baron Swieten, m'a écrit de son pur mouvement, que *Belisaire* avoit été approuvé dans cette cour. *Bélisaire*, me dit-il, *a été lu par nos augustes maîtres. Je vous félicite, Monsieur, d'avoir eu de tels juges. Comment n'auroient-ils pas approuvé un ouvrage où ils doivent se reconnoître à chaque trait qui caractérise le bon souverain?* Bélisaire *va être imprimé ici, et il sera bientôt dans les mains de tout le monde.* La lettre est du 27 juin. *N. B.*, que les clameurs de la Sorbonne n'étoient pas ignorées à la cour de Vienne; la même lettre me l'apprend.

Le prince Louis et M. d'Alembert m'ont écrit le succès du discours de M. de la Harpe, et l'un et l'autre m'en ont fait les plus grands éloges. J'en suis dans l'enchantement; et, si vous possédez encore l'ora-

teur couronné, je vous supplie de l'en féliciter pour moi. Je vois ici bien des étrangers qui s'intéressent vivement aux progrès de la philosophie, et qui en révèrent le patriarche. Le prince héréditaire a passé deux jours *avec nous* (son affabilité me permet ce terme); j'ai causé avec son altesse de choses assez sérieuses; il est du nombre des vrais croyans à la saine philosophie, et vous devez être satisfait de vos prosélytes du nord. Que ne fait pas cette étonnante femme que vous admirez comme moi, que ne fait-elle pas pour tirer la Russie de l'esclavage et de la barbarie! Tandis que, dans le plus beau climat de son empire, elle vient d'établir trente mille familles dont elle a fait un peuple libre, elle fait proposer, par son académie d'agriculture, un problème qui n'en est pas un pour elle, savoir, *s'il est avantageux que le paysan soit admis à la propriété du terrain.* C'est travailler à introduire dans les esprits les idées de liberté, de propriété, d'une façon bien sage et bien adroite. Si j'avois

ici quelques livres dont j'aurois besoin, je traiterois ce grand sujet.

Je me suis instruit à fond de l'affaire des dissidens, sur laquelle vous m'aviez prié de consulter Mme. Geoffrin. Voici le fait. Les dissidens, tous les jours dépouillés de quelques-uns de leurs droits, et foulés par le plus grand nombre, avoient imploré la protection de l'impératrice de Russie. Cette auguste souveraine fit demander au roi de Pologne, non pas faveur, mais justice pour les dissidens, et que tout ce qu'on avoit décidé à leur préjudice dans les précédentes diètes, fût révoqué. Le roi porta à la diète la demande de la czarine et les représentations des dissidens; il ajouta qu'ils étoient ses sujets, qu'il trouvoit leurs plaintes fondées, et qu'il se croyoit obligé de représenter lui-même à la diète le tort qu'on leur avoit fait. Il s'éleva dans la diète un si grand tumulte, que le roi, se levant de son trône, se retiroit et rompoit l'assemblée. Les évêques se présentèrent devant lui, comme il s'en alloit,

et le supplièrent de reprendre sa place et d'assister à la délibération de la diète. Le prince eut le chagrin d'entendre confirmer toutes les injustices faites aux dissidens, sans aucun égard pour la protection de l'impératrice. Elle fut instruite de cette délibération violente, et alors elle fit dire aux dissidens de se confédérer, comme les lois les y autorisoient; mais un ami de l'humanité représenta à l'Impératrice que, si les dissidens se confédéroient sans avoir, pour les protéger, des forces présentes et imposantes, il s'élèveroit en Pologne une guerre civile dont le foible parti seroit la victime, et qu'il valoit mieux les secourir d'avance, que d'avoir à les venger. Ce conseil obligea la czarine d'envoyer (je crois) vingt mille hommes en Pologne pour protéger les dissidens, en cas de besoin. Vous voyez, par là, que le roi de Pologne a fait l'office de médiateur, et qu'il ne doit pas être fâché que la czarine protége le parti qu'on opprime chez lui, malgré lui. L'homme instruit dont je tiens ces dé-

tails, ne doute pas qu'à la prochaine diète l'affaire ne soit terminée à l'avantage des dissidens, et qu'ils ne soient rétablis dans leurs droits.

Adieu, mon illustre maître. Personne au monde ne vous aime plus tendrement que votre disciple.

A Maisons, près Charenton, 20 octobre 1769.

J'ÉTOIS dans le ravissement, mon illustre maître, de l'espérance qu'on m'avoit donnée de vous voir à Paris. Je quittois la campagne pour aller m'assurer de *la bonne nouvelle*, et m'en réjouir avec nos amis. Voilà notre bonheur évanoui comme un songe. Ah! pourquoi ne venez-vous pas? ce seroit une grande fête pour votre patrie, et surtout pour les gens de lettres dignes de ce nom! Vous êtes leur père et leur roi; et ce vers tant de fois profané,

Hic ames dici pater atque princeps,

seroit au moins une fois dignement em-

ployé. Vous ne trouveriez peut-être pas, comme M. de Pompignan, votre portrait en taille-douce dans les cabarets de Bourgogne, mais à Paris vous trouveriez votre buste sur le prie-dieu de tous les philosophes. Nous l'adorons, comme les Grecs sacrifioient aux Grâces, avant de nous mettre à l'ouvrage; et, s'il ne nous inspire pas le génie, il nous inspire le courage et l'amour de l'humanité. Mon bon maître, il n'est pas permis à tous les hommes d'être grands, mais ils peuvent tous être bons, et vous contribuez à les rendre tels plus que n'a fait personne au monde. Votre influence est la plus étendue et la plus puissante que la nature ait jamais donnée à un esprit sur tous les esprits; mais personne ne vous doit tant que les gens de lettres, ou plutôt, le monde vous devra les gens de lettres que vous aurez formés. Quelle différence, du côté des lumières et de l'élévation d'âme dans les écrits, entre le siècle présent et le passé! comme la vérité a levé la tête, et mar-

ché d'un pas ferme et sûr ? Vous avez été son soutien ; venez voir vos enfans ; venez les voir unis ; venez jouir de leur tendresse. Vous nous donnez tant de plaisir ! vous faites tant de bien à nos âmes épanouies par votre gaieté, attendries par vos sentimens, élevées par vos maximes ! Venez ; mais, non, cette espérance nous est ravie. Mes amis et les vôtres en seront désolés : je le suis plus que tous, parce que je vous aime avec un sentiment si vrai, si tendre, si profond, que rien ne lui ressemble. Je me le persuade, et je serois fâché de croire qu'un autre que moi l'éprouvât aussi vivement.

A Fontainebleau, ce 14 novembre 1771.

Je viens de recevoir, mon illustre maître, une nouvelle marque de vos bontés, à laquelle je suis bien sensible. J'ai lu avidement les lettres de Memmius à Cicéron. Ce Memmius est un

philosophe bien supérieur à son maître. Personne jamais n'a porté dans l'étude de la nature tant de lumière et de sincérité ; personne n'a étendu si loin, ni reconnu avec plus de franchise les limites de l'esprit humain. Il dit *j'ignore*, comme M. de Turenne disoit, *j'ai été battu*. Il sait douter comme Socrate, mais il voit bien plus loin que lui. C'étoit à Memmius à faire un livre désiré depuis long-temps, et qui épargneroit à notre vanité bien des efforts inutiles. Ce livre seroit intitulé : *De ce que l'homme ne saura jamais.*

Montagne dormoit, s'il m'en souvient, sur deux oreillers, le doute et l'ignorance. Memmius a mis entre les deux celui de la vérité. Je vous avoue, mon cher maître, que j'y repose tranquillement. Je me suis vu l'année dernière aussi près du tombeau qu'on peut l'être avec une fièvre maligne. Jamais je n'ai été plus tranquille ni d'un esprit plus serein. Voilà le fruit de la sagesse et des leçons de Memmius.

Je ne me tiens point pour battu sur le *rendez-vous manqué.* L'idée en est trop plaisante pour ne pas vous revenir souvent, et à la fin elle germera. Il est vrai que la digue est forte contre le torrent de la vérité; mais la vérité pénétrera, ne fût-ce que par filtration. Je vais, en arrivant à Paris, tâcher de trouver quelque moyen de faire passer vos bienfaits.

Je suis à Fontainebleau depuis quinze jours, occupé à faire jouer deux petites pièces lyriques, aux succès desquelles mon cher Grétry est plus intéressé que moi. L'une a pour titre : *L'Ami de la Maison.* La musique en est ingénieuse et piquante. On l'a trouvée foible. L'autre est une féerie où j'ai mis quelques tableaux et du mouvement. Elle a eu beaucoup de succès, et on la redonne samedi. La cour me rappelle *Mousseline la Sérieuse*, et nous sommes les cafardins.

Je n'ose, mon cher maître, vous en-

voyer des opéras comiques. Sans la musique, cela n'est rien.

Je ne sais pas encore quel est le vœu de l'Académie pour remplir la place vacante. On parle de M. du Belloi et de M. l'abbé de Lille. Pour le premier, c'est une belle occasion d'apprendre à parler français; le second peut se passer de maître. J'ai déjà dit et je répète que, lorsqu'en recevant un homme de lettres à l'Académie, on peut lui dire sans le flatter : *Vous faites des vers comme Boileau; vous avez fait la plus belle traduction en vers qui soit en notre langue, et de l'un des plus beaux poëmes de l'antiquité, et du plus difficile à traduire, et de celui qui étoit le désespoir de tous les traducteurs, même de M. le Franc de Pompignan*, cet homme-là est très-recevable. On dit que du Belloi fait bien la charpente d'une pièce. Je ne m'y connois pas assez pour décider; mais, en tout cas, ce n'est qu'un charpentier, et ses vers sont faits à la serpe. Quoi qu'il arrive, cependant je

serai

serai de l'avis de mes confrères les gens de lettres. Je suis sûr qu'ils veulent le bien, et qu'ils l'entendent mieux que moi.

Recevez, mon illustre maître, tous mes remerciemens pour les momens heureux que vous me faites passer.

Depuis que j'ai renoncé aux femmes, je n'ai plus de plaisir vif et pur qu'avec vous.

---

27 décembre 1771.

NOUS venons de perdre, mon illustre maître, un excellent homme dans monsieur Helvétius. Il mourut hier, à onze heures du matin, d'une goutte remontée (à ce que l'on croit). Il laisse une fortune considérable et deux filles à marier. La raison n'avoit pu altérer en lui la bonté de l'instinct. Il voyoit la société avec les yeux de Timon, et il y portoit

l'âme de Socrate. Il croyoit ne pas croire au désintéressement et à l'amitié, et il étoit lui-même très-généreux et très-bon ami. Il faisoit, m'a-t-on dit, mille écus de pension à Marivaux ; il en faisoit autant, à ce qu'on assure, à un homme de lettres estimable qui lui survit. L'étude et la méditation l'auroient gâté, si un aussi bon naturel n'avoit pas été incorruptible.

Son esprit sembloit n'avoir jamais consulté son cœur, et heureusement son cœur avoit encore moins consulté son esprit. Passez-moi ce jeu de mots, qui rend assez bien mon idée. Il n'y a pas d'exemple de mœurs plus simples et plus honnêtes. Il étoit bon père, bon époux, philosophe pratique et d'un courage d'autant plus louable, qu'il faisoit violence à son caractère naturellement inquiet et facile à s'effaroucher. Sa perte est sensible à tous les gens de lettres estimables ; elle est cruelle pour ses amis ; et, à ses funérailles, on n'a entendu que ces mots : *Il*

a passé sa vie à faire du bien, et il n'a jamais fait de mal à personne.

Casta domus, luxuque carens; corruptaque nunquam Fortuna domini.

Notre bon baron d'Holback et l'abbé Morellet sont dans la douleur. Pour moi, je végète languissamment depuis ma dernière maladie. Mon estomac et mes entrailles ne peuvent se rétablir.

J'ai dit adieu à Grétry et à l'opéra comique. Je travaillerai cette année au supplément de l'*Encyclopédie*, et pour cela, mon illustre maître, j'ai grand besoin de vos lumières.

Ma voisine, Mlle, Clairon, est comme moi presque toujours malade; elle a été bien sensible à votre souvenir et à votre amitié. Nous avons lu ensemble les lettres de Memmius, le discours d'Anne du Bourg, les Pourquoi, et nous avons beaucoup de mains protectrices de l'innocence et de la vérité. O mon cher maître, le bel emploi que vous avez pris dans ce malheureux monde, et qu'il est

glorieux de le remplir comme vous faites! Vous serez pour le génie et pour l'âme un homme bien extraordinaire dans tous les siècles. Le vôtre ne vous méritoit pas.

Paris, 1er. avril 1772.

Si mea cum vestris valuissent vota, Pelasgi,
Non foret ambiguus tanti certaminis hæres;
Tuque tuis armis, nos te poliremur, Achille.

Grâce au ciel, mon illustre maître, Achille est vivant; mais il s'est dépouillé lui-même; et *les Grecs* qui se disputoient sa dépouille, n'étoient rien moins que des Ajax. Cette place que vous n'avez cessé de remplir après l'avoir quittée, la place d'historiographe de France étoit vacante par la mort de M. Duclos : je l'ai demandée, et je l'ai obtenue. Hélas! cette place a été occupée par les Racine et par les Voltaire :

Invida fatorum series, summisque negatum
Stare diu.

Consolez-vous cependant de voir la

plume de l'histoire remise en de si foibles mains. Si je ne suis pas celui des gens de lettres qui pouvoit le mieux vous imiter, je suis celui qui vous aime le plus, et qui aime le plus la vérité. Votre élève ne vous fera point rougir par un indigne abus de la confiance dont on l'honore. Je ne dirai pas tout; mais je ne dirai rien que vous ne puissiez avouer.

Je vais vous étudier plus que jamais, mon illustre maître. Je vais apprendre de vous à parler des grandes choses avec noblesse et simplicité.

Nous avons fait, par la mort de monsieur Duclos, une perte considérable. Il avoit à cœur la gloire des lettres et l'honneur de l'Académie. Il en connoissoit tous les droits et les défendoit ardemment. Ses défauts mêmes tenoient à de bonnes qualités. On lui passoit sa brusquerie, et quelquefois elle étoit utile pour déconcerter l'intrigue et le manége des gens adroits, timides et méchans.

Le jeudi, 9 de ce mois, l'Académie s'assemble pour l'élection d'un secrétaire.

Je rougirois pour elle, si je pouvois douter que ce ne fût M. d'Alembert.

Qui nommerons-nous aux deux places vacantes ? M. l'abbé Delille a bien des voix pour lui, et depuis quelque temps M. l'abbé Raynal s'est rendu bien recommandable. On parle aussi de monsieur Suard, le plus paresseux des gens de lettres, mais un de ceux qui, de l'aveu de tous, ont le plus de goût et de lumières. Il vous est connu sans doute par sa traduction de l'*Histoire de Charles V* (de Robertson).

J'ai appris, mon cher maître, que vous avez bien voulu faire connoître à M. le comte de Burzinski, ministre plénipotentiaire du roi de Pologne à la cour de Londres, que vous receviez avec plaisir les personnes qui me vouloient du bien. C'est un moyen d'ajouter à l'estime qu'on a pour moi. Vos bontés sont pour moi le plus flatteur et le plus touchant des éloges.

La haine des Clémens, des Frérons, des Riballiers, me flatte aussi, mais d'une

autre façon. Soyez bien sûr que tous ces coquins-là frémissent de rage de la grâce que le roi m'a accordée, et il est, je crois, permis aux gens de bien de jouir de la douleur que leur succès cause aux méchans. C'est le juste supplice de l'envie de se ronger elle-même et de s'abreuver de son fiel.

Vous avez tous les jours le plaisir de lui faire avaler ses propres couleuvres. Quel tourment pour nos ennemis, mon illustre maître, de voir votre génie et votre gaieté rajeunir!... Je reçois dans le moment même, par M. de Chandieu de Villard, le neuvième volume des *Questions*. J'en avois déjà lu quelque chose, comme les articles *Gargantua* et *Serpent*. L'histoire de Gargantua est une chose démontrée. L'expérience de la salive n'est pas encore aussi incontestable; mais si je rencontre Fréron sur mon chemin, je saurai à quoi m'en tenir.

Béni soyez-vous, mon cher maître, qui nous donnez tant de plaisir.

LETTRE

Du roi de Prusse FRÉDÉRIC *II à* MARMONTEL.

22 mars 1767.

Je vous suis fort obligé du livre que vous m'avez envoyé. Comme je ne l'ai pas encore lu, je ne puis vous en dire mon sentiment. Je viens actuellement de lire votre *Poétique.* Je vous dirai naturellement ce que j'en pense, non pour critiquer, mais pour m'éclairer. En rendant justice à vos connoissances et à l'esprit de discernement que vous apportez à cet ouvrage, je vous demande de n'être pas surpris si un étranger et un *dilettante* vous propose quelques doutes. Je ne me serois jamais mêlé de telles choses, si je ne m'étois pas vu cité par

l'abbé d'Olivet dans un traité de *Prosodie française.* Je me regarde à présent comme ayant reçu une patente de naturalisation au Parnasse français. Les premiers doutes que je vous propose sont sur les longues et les brèves que vous croyez trouver dans les mots français, dont je me défie un peu. A quelques expressions près, autant qu'il m'a paru, la langue française est plus abondante en dactyles qu'en spondées. Les mots qui paroissent à mon oreille les plus longs, sont ceux de *fantôme, Rome.* Je conviens qu'il y a de certains mots que les gens du bel air affectent d'allonger par une prononciation traînante, comme les mots de *maître*, de *maison*, *contagion.* Je conviens avec vous que la voix appuie sur la pénultième des mots qui ont un *e* muet pour finales; mais, indépendamment de cela, quelque peine que je me sois donnée en lisant les vers français selon la prosodie dont vous les avez notés, il m'est impossible de convenir de leur nombre. Je crois que les

vers français doivent se borner à la césure et à la rime, et que l'agrément qu'on peut ajouter dans les poëmes épiques sont les rimes croisées comme vous le proposez, et même dans l'épopée le mélange des différens mètres pour donner, comme vous le dites, plus de lenteur ou de rapidité à la période et pour l'arrondir davantage. Dans les règles que vous donnez pour la tragédie, j'aurois désiré quelques exemples de plus et des tragédies entières analisées. L'endroit sur lequel je suis le moins d'accord avec vous, est votre jugement sur l'opéra italien. Je voudrois que vous eussiez vu représenter ici, sur notre théâtre, l'*Iphigénie en Aulide* de Racine, traduite en italien. Votre oreille accoutumée, après deux représentations, à la voix des Soprani, s'y seroit faite, et votre expérience vous auroit convaincu qu'on peut répandre des larmes à un opéra italien comme à une tragédie française. D'ailleurs, je regarde votre ouvrage comme très-bon et très-utile, puisqu'il réunit

la poétique d'Aristote et les bons ouvrages qui ont traité cette matière. Il seroit à souhaiter que tous les écrivains prissent le style des choses comme vous l'avez si bien fait dans votre ouvrage. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Fédéric.

LETTRE

De MARMONTEL *au roi de Prusse* FRÉDERIC II.

1767.

SIRE,

Tandis que les moines et les vicaires de Paris, assemblés en Sorbonne, chassent du Paradis les Titus et les Antonins, et font le procès à Bélisaire, pour avoir dit que vos pareils ne seroient point maudits de Dieu, je reçois de votre majesté une faveur qui me console de toute la haine théologique. Heureux, si je puis opposer aux cris du fanatisme l'aveu d'un sage couronné!

Il y a long-temps que les muses françaises ont eu la gloire de placer dans leur temple le poëte philosophe, lé-

gislateur et guerrier, qui excelle dans l'art d'écrire comme dans l'art de régner et de vaincre. Nos d'Olivets cherchent péniblement les grâces de notre langue; les grâces les fuient, et vont se présenter sous la plume d'un roi du Nord qui les saisit sans y penser, ou plutôt, qui semble n'avoir pensé à autre chose toute sa vie.

Votre majesté daigne me proposer ses remarques sur la prosodie française, et ces remarques sont les réflexions d'un grammairien consommé. Quel est, Sire, ce don de voir d'un coup d'œil et le détail et l'ensemble des choses, et d'approfondir plus d'objets qu'un autre n'auroit le temps d'en effleurer? En vous la pensée, présente à tout, ressemble au feu qui, agité circulairement, paroît être à la fois, par sa rapidité, dans tous les points du cercle lumineux qu'il décrit.

Il est vrai, Sire, que, dans notre langue, la quantité relative des syllabes est

moins marquée que dans l'italien. Dans ce vers de Métastase,

L'onda che mormora,

les dactyles sont plus marqués que dans celui-ci :

L'onde qui murmuroit.

Cela vient de ce que nos longues n'ont pas toutes absolument la valeur de deux brèves ; mais, dans la déclamation soutenue, nous appuyons davantage, et l'oreille sent le dactyle.

Nous avons plus de dactyles que de spondées, comme l'observe votre majesté. Nous avons même plus de dactyles renversés ou d'*anapestes*, que de vrais dactyles, et cela est sensible dans les vers de Quinault récités par Lully. Mais tous nos monosyllabes à voyelles pleines sont au besoin des appuis pour la voix : *Les bois*, *les champs*, *les airs*, *vos pas*, *sans toi*, *grand Dieu*, tout cela forme des spondées. Les voyelles nazales se prolongent aussi par leur retentisse-

ment, et nous en avons une multitude. L'ê ouvert, comme dans *être*, *tête*, *conquête*; l'â et l'ô circonflexes, comme dans *âge*, *fantôme*, *théâtre*; les syllabes où doit s'entendre une consonne après la voyelle, comme dans *astre*, *mortel*, *obstacle*, sont aussi prolongées. C'en est assez pour qu'il se trouve fréquemment des spondées dans la contexture du vers.

On ne sent bien la réalité de notre prosodie que dans le chant. Il est vrai que le chant exagère les temps, comme les accens prosodiques; mais en exagérant il imite, et l'oreille est mécontente toutes les fois que le musicien déplace les longues et les brèves. Si nous essayons de mettre des paroles sur un air, nous sentons la correspondance des notes et des syllabes, et, si nous ne l'observons pas, les vers ne cadrent plus avec le chant.

J'ai observé encore que, dans les momens où la simple déclamation est tran-

quille et majestueuse, comme dans certains morceaux du rôle de Joad, dans le premier acte de *Brutus*, dans les scènes de fierté de notre sublime Clairon, le nombre est presque aussi sensible dans les vers de Racine et de M. de Voltaire, que dans les vers de Virgile. Il est vrai qu'en récitant les vers latins, nous ne les mesurons pas comme faisoient les Latins eux-mêmes; mais, malgré cette altération, leur harmonie nous enchante, et j'ai pensé que ce plaisir physique pouvoit être causé par nos beaux vers français. J'ai, dit-on, Sire, le très-petit talent de bien lire les vers. J'ai fait plus d'une fois, dans les séances publiques de l'Académie, l'essai du prestige du nombre, quand les vers me le permettoient, et j'ai remarqué que la valeur sensible que je donnois aux syllabes, loin d'offenser l'oreille, avoit pour elle un charme singulier. Je souhaiterois, Sire (et pour bien des raisons), être à portée de réciter à ma manière, devant votre majesté, ces beaux vers :

Ainsi,

Ainsi, quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons
A diriger leur vol au sein des aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mère en s'élevant les porte sur son aile.

Elle avoueroit que nos vers français sont susceptibles d'une harmonie imitative et enchanteresse.

La lenteur des gens du bel air est ridicule, parce qu'elle est outrée ou qu'elle est déplacée. J'avoue même qu'en ne donnant aux sons de la langue que leur quantité relative, cette affectation seroit choquante dans le langage familier. Mlle. Dangeville se gardoit bien de réciter les vers comme Mlle. Clairon. Mais j'ai considéré la langue dans la déclamation soutenue, laquelle tient une espèce de milieu entre la déclamation musicale et le langage familier.

Voilà, Sire, les observations que j'ai faites, et qui m'ont peut-être séduit. Je les soumets à votre majesté : je n'aurai jamais de meilleur juge.

Dans la première édition que je donnerai de ma *Poétique*, je profiterai de l'avis que

votre majesté a la bonté de me donner sur l'article de la tragédie, et je prierai M. de Catt, qui peut-être a recueilli vos observations, de vouloir bien m'indiquer les endroits où votre majesté désire quelques exemples de plus.

A l'égard de l'opéra italien, j'avoue que je ne le connois que par des morceaux détachés que j'ai entendus dans des concerts exécutés par Cafariel, la Mingotti et quelques autres. Je conçois très-bien comment une action aussi animée, aussi touchante que celle de l'*Iphigénie en Aulide*, a pu faire couler des larmes, quoiqu'elle soit mise en musique; mais j'ose dire que, si votre majesté avoit entendu une Gaussin dans *Inès* ou dans *Zaïre*, une Clairon dans *Hermione* ou dans *Roxane*, elle ne pardonneroit pas à celui qui substitueroit une déclamation notée à ces accens naturels et inimitables de la voix.

Je n'ai pas besoin de demander à votre majesté qu'elle me pardonne la liberté avec laquelle je lui expose mes

opinions et mes sentimens dans les petites choses comme dans les grandes; le premier devoir, avec un roi qui aime la vérité, c'est de dire ce que l'on pense.

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

De votre majesté, etc.

LETTRE
DU COMTE DE CREUTZ
A MARMONTEL.

Madrid, 4 février 1765.

MON cher ami, j'ai eu le projet de vous oublier ; je n'en suis pas venu à bout. Pour mon malheur, mes amis sont toujours présens à mon imagination. Les soupers délicieux de Mme. Geoffrin me poursuivent au milieu des sombres assemblées de Madrid, et, quoique les Espagnols ne demandent guère à être amusés, j'ai tant Paris dans la tête, que j'ennuie l'ennui même.

Depuis que je suis dans ce pays, il me paroît que le genre humain soit arriéré de dix siècles. Les Pyrénées sont,

à mon avis, les barrières du monde éclairé que la philosophie n'a jamais pu passer. Les habitans de ces tristes climats, plongés dans les ténèbres et dans la plus honteuse ignorance, sont fiers de leur aveuglement. La liberté de penser et d'agir leur paroît un bien méprisable. Leur génie, aussi desséché que leurs campagnes, ne produit que des embryons informes, et ne s'élève que par sauts et par bonds. Le peuple, dont la subsistance est dévorée par les moines, écrasé sous le poids immense de la superstition et du pouvoir arbitraire, croupit dans la misère et dans la fainéantise, et n'a pas même la force d'en gémir. Cependant il ne faut pas être le calomniateur de l'humanité. Ce peuple est né généreux, doux, sensible; il est même laborieux là où le physique et le moral ne s'y opposent pas. Dans les provinces du nord, telles que la Galice et les Asturies, où l'on respire un air moins brûlant, où les lois ont encore quelque autorité et les hommes quelques privi-

léges, la culture des terres est perfectionnée, les mines sont exploitées, et la côte fourmille de matelots. On voit bien que partout où la liberté jette son ombre, elle rafraîchit la nature exténuée, et les hommes sortent de leur anéantissement.

La Catalogne, rafraîchie par les vents de la Méditerranée, est cultivée comme le Languedoc, et présente un aspect riant et animé. Le peuple, vif, spirituel et industrieux, mêle les plaisirs au travail, et les artisans courent de leur atelier au bal de l'Opéra, où ils déploient dans la manière de se masquer un génie inventif, mais romanesque, qui caractérisoit l'esprit des Maures, leurs anciens maîtres.

La Valence est l'orgueil de la nature; tout y paroît illusion; mais les palais enchantés qui l'ornent sont des couvens de moines construits, avec une magnificence digne d'une meilleure institution, dans des solitudes délicieuses qui semblent créées exprès pour étourdir l'homme sur

les maux attachés à l'humanité. Aux pieds des montagnes qui protégent le pays des vents de l'ouest, j'ai trouvé les jardins d'Armide. De ces montagnes descendent en cascades un millier de ruisseaux à travers des bosquets de grenadiers, de lauriers et d'orangers, qui représentent des temples antiques. La fraîcheur de l'ombre, le murmure des eaux, le parfum des arbres odoriférans, la terre tapissée de lavande, de jacinthes, de roses et d'œillets, tout cela excite en vous ces sensations délicieuses que la jeunesse éprouve à la première lecture des romans, et que l'homme, devenu plus sensé et moins heureux, est désespéré de ne plus ressentir.

Les Castilles et la Manche offrent un spectacle bien différent. Tantôt vous voyez une chaîne de montagnes affreuses, image du bouleversement de la nature et d'un monde en ruine. C'est le séjour de l'hiver même au milieu de l'été. Tantôt la vue est fatiguée par des plaines immenses qui ressemblent à un

Océan de sable calciné, et dont les inégalités représentent absolument les vagues d'une mer en furie. L'œil attristé se promène en vain sur les lointains pour chercher de la verdure et de l'ombre; il ne rencontre qu'un horizon nu et des villes désertes. Les chaleurs insupportables qui y règnent six mois de l'année, sont étouffantes comme celles du Sara et de Bilédulgérid. Les hommes, accablés et presque anéantis, éprouvent en travaillant une sensation douloureuse, et ne trouvent du soulagement que dans le repos. Ils resteroient les bras croisés pendant toute l'éternité, et croient que le purgatoire n'est qu'une maison de travail.

C'est au milieu de ces arides campagnes qu'est situé Madrid. En bas de la ville coule un filet d'eau presque imperceptible qu'on honore du nom de rivière. La ville est bien percée, les rues larges, propres et décorées de fontaines. Les maisons, grandes et spacieuses, vous donnent en même temps une idée de

magnificence et de misère ; on diroit qu'elles sont faites pour y loger une nation entière, mais à peine sont-elles meublées. La distribution des pièces paroît inventée par quelque ennemi secret de l'ordre et de l'arrangement. Les grands ont des terres, ou plutôt des états qu'ils n'ont jamais vus : ils préfèrent de végéter dans leurs hôtels, entourés d'une armée de domestiques qui les servent tristement à genoux. S'ils sortent, c'est pour traîner une existence fastidieuse à la cour, ou pour aller indolemment à la promenade. Là, on les voit affaissés sous le poids de leur inutilité dans des voitures indignes, ornées de découpures de laiton. Une dépense sourde, un luxe mesquin absorbent leurs immenses revenus. Le duc d'Arcos paie en pensions à ses domestiques, trois cent mille francs par an. Le duc de Médina Céli jouit de dix millions de réaux de revenus, et est noyé de dettes. La noblesse cependant, quoique sans éducation, a quelque chose de grand dans le cœur,

des manières nobles, beaucoup de franchise et de probité. Ils sont pleins d'honnêteté et d'égards pour les étrangers. Le duc de Médina Sidonia est un homme d'un grand mérite; il aime les gens de lettres; il les honore, il les cultive. En gémissant sur l'ignorance de la nation, il avoue que le mal est sans remède.

Le roi d'aujourd'hui est réellement un grand roi. Son gouvernement est vigoureux. Ses ministres tremblent devant lui, ainsi que ses favoris. Le choix qu'il en a fait prouve bien son discernement et la connoissance profonde qu'il a des hommes et des affaires. Il a rétabli l'ordre dans les différentes branches de l'administration, embelli la capitale, construit les plus beaux chemins de l'Europe, établi le militaire sur un pied respectable, payé trente-deux millions de piastres des dettes de son prédécesseur, réduit à rien le pouvoir de l'inquisition. Ce tribunal terrible, qui faisoit trembler les rois même, n'est plus qu'un fantôme incapable même de faire peur aux enfans.

Mais de réformer les abus qui tiennent à la constitution, de changer le génie et les mœurs de toute une nation, ce n'est pas l'effort d'un seul règne.

Le nouveau palais de Madrid et les maisons de campagnes sont vraiment royales. Les jardins de Saint-Ildephonse ont quelque chose de merveilleux. On les a plantés dans les abîmes sur la descente de l'affreux Guadarama, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Les eaux sont d'une magnificence et d'une beauté qui surpassent de beaucoup celles de Versailles et de Marly. Les bains de Diane n'ont rien de pareil dans l'univers. Ces jardins ont coûté quarante-cinq millions de piastres fortes.

Escurial est un vaste édifice, simple et majestueux. Le roi y demeure au milieu des moines, des livres et des morts. On y a rassemblé les plus beaux tableaux de Flandre et d'Italie. La bibliothèque n'est recommandable que par les manuscrits grecs et arabes qu'elle renferme. Le Panthéon, ou la sépulture des

rois, est d'une magnificence qui imprime la terreur. L'architecture est d'un style sublime, mais lugubre. On n'y voit que les marbres les plus rares. Les sarcophages sont de vert antique. Les yeux sont éblouis, mais les cheveux se dressent sur la tête, et l'on sent bien que c'est le séjour de la mort.

Aranjuez est un endroit délicieux ; c'est le triomphe de l'art et de la nature. Le Tage est amené sous les fenêtres du palais, où il forme la plus belle cascade qui soit au monde. Les arbres de l'allée de la Reine, qui suit le Tage dans l'étendue d'une lieue, sont plantés du temps de Charles V. On n'en voit de si grands que dans les Indes. Ils se perdent dans les nues, et forment de leur ombrage des voûtes impénétrables aux ardeurs du soleil. Un million de promenades variées offrent les vues les plus pittoresques et la même fraîcheur. C'est une chose bien voluptueuse dans un pays où les chaleurs sont si désespérantes, qu'il semble à chaque

instant qu'on devroit être pulvérisé ou réduit en momie.

Le roi a une chasse magnifique à Pardo, à Saint-Ildephonse et à Escurial. A la grande battue que le roi faisoit au mois de novembre dans ce dernier endroit, j'ai vu six à sept mille bêtes courir à la fois, et, semblables à une armée, couvrir une plaine immense. Le bruit qu'elles faisoient ressembloit à celui du tonnerre ; mais le plaisir de tirer dans un troupeau serré, où l'on ne peut pas manquer, me paroît bien mince pour un chasseur.

Les mœurs dans les provinces sont encore pures. La fierté, la patience, la frugalité caractérisent un paysan. Les femmes sont belles et modestes. Leurs danses et leurs chansons, appelées *seguidillas*, ont je ne sais quoi de naïf, de séduisant, qui enlève et qui donne une idée de l'âge d'or. Mais dans la capitale la perte des mœurs est déclarée ; la corruption y est affreuse, et la débauche y marche la tête levée. La géné-

ration présente ressemble à une race de nains estropiés. C'est bien le sang le plus laid de la terre. Les assemblées sont tristes et silencieuses. On diroit, en entrant dans ces appartemens mal éclairés, qu'il s'agit d'une cérémonie funèbre. Vous restez au milieu de cent personnes sans qu'aucune d'elles vous parle ni ne vous écoute. Chaque femme, de quelque condition qu'elle soit, affiche ici publiquement un amant appelé *cortejo*, qui est en même temps son esclave et son maître. Elles se livrent en général avec une facilité incroyable; mais après s'être livrées, elles sont d'une constance à toute épreuve. L'absence seule est en état de les changer. Elles voient alors partir un amant sans regret et sans verser une seule larme, s'arrangent tout de suite pour remplir la place vacante, sans balancer sur le choix de la personne; il suffit que ce soit un être masculin; le reste n'est pas sujet à l'examen. Les transports, le charme du sentiment, la délicatesse, l'ivresse du plaisir, tout est

ignoré ; on ne cherche que la simple jouissance ; on ne connoît que les langueurs et le sommeil de l'amour.

Il y a dans cette ville deux théâtres, où l'on représente tous les jours des chefs-d'œuvres d'absurdités. On a joué, depuis huit jours, une tragédie appelée *la Fille de l'Air*, et l'on n'est pas encore au cinquième acte. Rien n'est plus gracieux ni plus indécent qu'une danse appelée *fandango ;* elle consiste dans des gestes et des mouvemens extrêmement lascifs qui inspirent de certaines idées. Malgré tout cela, les femmes de qualité ne se font aucun scrupule de les danser dans les bals publics. C'est une danse inventée dans les sérails ; on l'a conservée des Maures, et je défie l'homme le plus sage et le plus froid de n'en être pas ému.

Les *tonadillas* plaisent infiniment par un caractère original. Ce sont des scènes coupées, chantées avec beaucoup de grâce et d'expression. La musique, toute espagnole, est capricieuse, mais char-

mante; elle présente avec rapidité des tableaux variés et fortement touchés : c'est tout ce qu'il y a de plus singulier et de plus intéressant.

Les combats des taureaux sont des spectacles dignes des anciens Romains. Il est impossible d'y assister sans se sentir l'âme élevée. Rien n'égale la férocité de ces animaux, si ce n'est le courage et la légèreté des *toreros*. Des attitudes nobles, fières et bien dessinées décèlent leur supériorité. Leur adresse surpasse l'imagination. L'été passé, à Aranjuez, un seul homme, sans autre arme qu'une corde, s'avance vers un furieux taureau, lui jette la corde autour des cornes, tourne ensuite avec rapidité autour d'un épieu fixé au milieu de l'arène, jusqu'à ce que la tête du taureau soit attachée à l'épieu. L'animal pousse des mugissemens affreux et frappe la terre de ses pieds; mais l'homme, sans se déconcerter, passe une selle sur le dos du taureau, saute dessus, coupe la corde, et, monté sur cette bête féroce, va en

combatre

combattre un autre. C'est-là où l'on voit la supériorité de l'homme, et ce que peut l'intelligence contre la force aveugle.

J'avoue qu'après avoir saisi les principaux traits de cette nation, il me reste bien peu à dire sur le reste. Les caractères ont si peu de nuance, qu'ils paroissent tous jetés dans le même moule. L'inertie et le repos amortissent toutes les affections vives. On ne voit pas ici de ces scènes variées, de ces métamorphoses subites que l'inquiétude et l'horreur pour l'ennui produisent chez les autres nations. Pendant onze mois qu'a durés la maladie du dernier roi, il n'y avoit ni conseil, ni ministres; aucun ordre n'émanoit du trône; tous les emplois étoient vacans; chacun obéissoit, parce qu'il le vouloit bien; en un mot, l'Etat étoit sans gouvernement et dans une anarchie parfaite. Cependant il n'en résulta ni désordre, ni vol, ni assassinat; c'est que le silence des passions tient ici lieu de police et de lois : c'est un peuple assoupi qui ne fait que des rêves honnêtes,

Il a pourtant produit les Trajans et les Théodoses; et, s'il se réveille un jour, il étonnera peut-être encore l'univers par ses vertus.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous avoir écrit une aussi grande lettre, et surtout dans une langue que je possède si peu; mais je n'ai pu m'empêcher de donner quelques signes de vie à un ami avec lequel j'ai passé des momens qui ont fait le bonheur de ma vie. J'espère que vous me ferez l'honneur de m'écrire, et de me marquer surtout ce que vous avez fait de bon depuis mon départ; si votre *Neuvaine* est finie, ce poëme charmant qui efface Anacréon et Ovide; ce qu'est devenu ce conte philosophique qui m'a arraché des larmes; si vous avez fini vos quatre épîtres, où les vérités les plus sublimes sont ornées de tout ce que l'imagination a de plus brillant; si vous avez achevé de traduire le héros de Corneille. Quelques mots sur tout cela me consolera pour dix mois, et me fera oublier tous

les ennuis de ces pays. Dites à nos amis communs que, quoique je vive dans le voisinage du tropique, je ne suis pas encore calciné; qu'il me reste toute ma sensibilité, et que mes amis sont l'univers pour moi.

Le comte de CREUTZ.

LETTRE
DU BARON VANSWIETEN
A MARMONTEL.

Vienne, le 10 septembre 1770.

Je devrois, Monsieur, il y a long-temps, vous avoir remercié de toutes les choses obligeantes et honnêtes que vous avez bien voulu me dire dans votre lettre du 10 juin, et ce n'est pas faute d'y être sensible que j'ai tardé à vous en témoigner ma reconnoissance. Votre amitié et votre estime sont pour moi des titres précieux; je crois même les mériter par les sentimens que j'ai pour vous; mais ce n'en est pas assez pour me rassurer contre la juste crainte que j'ai d'importuner un homme dont tous

les momens sont si utilement employés, et j'ai encore besoin de votre indulgence. Les expressions flatteuses dont vous vous servez à mon égard, seroient tout à fait propres à me persuader que je pourrois m'en passer ; mais je sais me rendre justice, et je n'abuserai point de ce qui ne peut être que l'effet de votre politesse. Je ne veux m'en prévaloir que pour obtenir de vous que vous me permettiez de me rappeler de temps en temps à votre souvenir, et de vous rendre compte de ce qui se passe dans un pays où la philosophie fait des progrès lents à la vérité, mais dont j'aime à prévoir des effets sûrs, quelque éloignés qu'ils paroissent encore. Nous avons à cultiver une terre qui, depuis long-temps, ne produit que des ronces et des épines. Il faut de la patience et du travail pour l'épurer et la préparer à une bonne culture. Les petits essais auxquels il a fallu se borner jusqu'ici, en ont fait voir l'utilité, et j'ose prédire qu'on en reconnoîtra bientôt la nécessité.

Votre lettre, Monsieur, a été vue par l'impératrice. Vous avez entendu parler de sa tendresse pour ses enfans, et vous pourrez juger de là avec quelle satisfaction elle a lu tout ce que vous me mandez de Mme. la dauphine. L'empereur a lu aussi ce que vous attendez de lui, et il a paru flatté d'avoir inspiré une opinion si avantageuse à l'auteur de *Bélisaire*, qu'il estime : c'est de l'accueil marqué que ce prince a fait à votre ouvrage, que datent les grandes espérances que nous avons conçues de lui, et que nous voyons se réaliser tous les jours. Oui, Monsieur, il fera renaître l'époque heureuse des Antonins, et ne craignez pas que l'ambition vienne ternir l'éclat de tant de vertus, dont les germes se développent si heureusement dans son cœur; la justice la plus exacte présidera à ses conseils et guidera toutes ses démarches. Il est vrai qu'il donne une attention toute particulière au militaire; mais cette attention tient à un esprit d'ordre qu'il cherche à établir

dans toutes les branches du gouvernement; et, s'il paroît la redoubler pour le département de la guerre, c'est qu'il sent combien il est coûteux et onéreux à l'Etat, et combien il est nécessaire de le surveiller exactement pour y maintenir l'économie, la discipline, et d'y prévenir les abus qui en rendroient la charge plus pesante encore. Je viens de le voir, notre empereur, à la tête d'un camp de vingt mille hommes, et je me suis confirmé dans l'idée que je viens de vous détailler. J'ai de plus été témoin, à ce même camp, d'un spectacle bien intéressant; c'est l'entrevue de notre Joseph avec le Salomon du nord; vous auriez été touché de l'attendrissement que témoignoit le vieux héros en serrant entre ses bras le jeune empereur, et vous auriez été charmé de la noble franchise mêlée d'estime et de ce respect qu'inspirent l'âge et les grandes actions avec laquelle celui-ci répondoit à un accueil si cordial. Les mêmes sentimens ont paru les

animer pendant les quatre jours qu'ils ont passés ensemble. Le faste qui suit ordinairement les rois a été banni de cette entrevue, et les deux monarques n'y ont brillé que de leur propre grandeur. Le roi de Prusse a vu aussi là un homme dont le génie a manqué lui être fatal; c'est le prince de Kaunitz, à qui il a témoigné toutes les marques possibles de distinction, d'égards et d'estime.

Puisque je viens de vous nommer le prince de Kaunitz, je ne puis me dispenser de vous dire, en peu de mots, combien nous devons à ce ministre. C'est lui qui a fait éclore parmi nous les premiers rayons de lumière et de connoissances qui pourront, avec le temps, dissiper les préjugés dans lesquels toute la nation est enveloppée; il sait et choisir les moyens et les appliquer. Grandeur dans les vues et dans les desseins, combinaison dans les projets, constance dans l'exécution, droiture d'âme, force d'esprit, prudence, cou-

rage, prévoyance, en un mot, toutes les qualités qui forment le grand homme d'Etat se trouvent en lui réunies à celles qui constituent l'honnête homme et l'homme aimable dans la société. C'est le Sully de notre temps, avec tout l'avantage que notre siècle a sur celui de Henri IV. La confiance et l'amitié dont l'empereur honore son ministre, est encore un trait qui fait l'éloge de l'un et de l'autre, et que je ne dois pas omettre.

Je pourrois être moins scrupuleux sur ce que j'ai à vous dire de moi-même; mais je ne puis résister à la tentation de me faire valoir un peu à vos yeux, d'autant plus que ce que vous allez lire de flatteur pour moi, se rapporte entièrement à vous, Monsieur. Voici le fait. Le roi de Prusse, à qui le hasard a fait tomber entre les mains la lettre que je vous ai écrite au sujet de *Bélisaire*, a cru qu'un homme que vous honoriez de votre correspondance et de votre amitié, méritoit quelque attention de sa

part; et, après m'avoir entendu nommer, il a désiré d'avoir un entretien avec moi, dans lequel il m'a traité d'après la bonne opinion que vous lui en aviez fait concevoir. Recevez-en tous mes remercîmens, puisque c'est à vous que je dois cette distinction. Je vous ai félicité sur le succès de *Bélisaire*; mettez-moi à même d'en faire bientôt autant pour celui des *Incas*, dont j'ose vous répondre d'avance. J'ai vu *Lucile* souvent et avec plaisir pendant mon dernier séjour à Paris, et la lecture du *Sylvain* m'a fait verser des larmes. J'ai pris à cette dernière pièce un intérêt d'autant plus vif, qu'elle a pour objet l'abus du droit de chasse, dont nous n'avons plus rien à craindre ici après l'avoir vu pousser jusqu'à la tyrannie. Dès son avénement, l'empereur, qui refuse des plaisirs aux dépens de son peuple, avoit ordonné la diminution du gibier, dont le nombre étoit prodigieux, et en avoit lui-même donné l'exemple. Tout à l'heure il vient de pu-

blier une ordonnance en vertu de laquelle tous les sangliers doivent être extirpés en deux ans d'ici, sans que l'on puisse à l'avenir en avoir ailleurs que dans des parcs ou des enclos; et, pour que l'effet en soit sûr, il est permis aux habitans de la campagne de tuer ces animaux nuisibles qu'ils rencontreront dans leurs champs. Autrefois, Monsieur, on imprimoit avec ostentation dans les gazettes le nombre de pièces de gibier que le souverain avoit tuées, et ce nombre a été porté jusqu'à trente-neuf mille. Nos petits tyrans murmurent et regrettent ces temps passés; mais le cultivateur, qui va désormais reposer tranquillement sur l'espérance de sa récolte, et les honnêtes gens, bénissent Joseph.

Vous avez cru, Monsieur, me devoir des excuses de la longueur de votre lettre, dont au contraire je ne peux que vous remercier. Que vous dirai-je, moi, pour me faire pardonner tout mon bavardage? Le plaisir de m'entretenir avec

vous, m'a entraîné ; je n'ai point d'autre excuse, et vous la trouverez bonne, si vous rendez justice aux sentimens du plus sincère et du plus invariable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VANSWIETEN.

ÉLOGE

DE M. MARMONTEL,

L'UN DES QUARANTE

ET SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA CI-DEVANT ACADÉMIE FRANÇAISE,

Prononcé à une Séance publique de la seconde Classe de l'Institut, le 12 thermidor an 13,

PAR M. L'ABBÉ MORELLET,

Membre de la Classe de la Langue et de la Littérature française de l'Institut national.

EN entrant dans le lieu qui nous rassemble encore aujourd'hui, la plupart de ceux qui m'écoutent, instruits du noble projet formé par l'Empereur de

réparer et d'achever le Louvre, et sachant que les travaux qu'on y prépare vont forcer l'Institut de s'en éloigner, au moins pour un temps, auront pensé, non sans un sentiment pénible, que c'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que cette compagnie tiendra son assemblée publique dans cette antique demeure des rois, devenue depuis près de deux siècles le palais des sciences, des lettres et des beaux-arts.

Ces regrets sont bien légitimes. Dans ce sanctuaire décoré des statues des hommes célèbres qui ont fondé l'empire et la gloire des lettres françaises, nous sommes, pour ainsi dire, sous leurs yeux, et nous avons pu, jusqu'à présent, les prendre à témoin de notre zèle à imiter leur exemple et à pratiquer leurs leçons.

Ce n'est qu'avec peine, sans doute, que nous pouvons nous éloigner de ces monumens consacrés à la gloire de nos maîtres et de nos modèles ; mais nous emporterons avec nous les souvenirs

intéressans qui y sont attachés. C'est dans leurs ouvrages que ces grands hommes vivent plus encore que dans le marbre et sur la toile qui conserve leurs traits. Au défaut de leurs images, leur gloire demeurera présente au milieu de nous. Nous continuerons d'étudier et de pratiquer les moyens qu'ils ont si heureusement employés pour étendre l'empire de la vérité et multiplier les jouissances de l'esprit, et, comme dans l'Elysée de Virgile, nous ceindrons de couronnes brillantes les fronts de ceux qui, en suivant les traces de ces hommes célèbres et en cultivant les arts, charmes de la vie, ont mérité comme eux d'être mis au nombre des bienfaiteurs du genre humain.

Ce fut une belle institution de l'ancienne Académie que l'obligation imposée à chaque récipiendaire, de mettre sous les yeux du public assemblé les travaux et les succès de son prédécesseur, pratique religieusement observée jusques à l'époque où la révolution a rendu l'arche

muette, et fermé le temple après en avoir dispersé les ministres.

Ce temple s'est rouvert à l'époque de l'établissement de l'Institut ; mais, dans cette réorganisation, la classe qui comptoit parmi ses travaux ceux dont s'occupoit l'Académie française, avoit cessé jusqu'à ces derniers temps d'observer cette pieuse coutume.

Ce n'est que par une délibération récente que, jaloux de ramener tout ce que les anciens usages ont d'utile et de bon, nous nous sommes distribué les éloges des académiciens morts sans avoir eu de successeurs immédiats, et dont la tombe négligée attend encore qu'on y jette quelques fleurs.

Dans cet honorable partage, une ancienne et constante liaison avec M. Marmontel et une alliance qui a rendu cette liaison plus étroite, revendiquoient pour moi le droit et me prescrivoient le devoir de payer à sa mémoire le tribut que s'imposoit l'Académie; d'autant plus que ce travail semble présenter de moindres difficultés

difficultés à celui qui a passé sa vie avec l'homme qu'il s'agit de faire connoître, tandis que le respect dû à la vérité, et à des auditeurs dont un grand nombre l'a connu, me garantira du danger de flatter son portrait.

Jean-François Marmontel, l'un des quarante et secrétaire perpétuel de l'Académie française, historiographe de France, naquit à Bort, petite ville du Limousin, sur les confins de l'Auvergne en 1723, de parens peu aisés et d'un état obscur.

Après avoir reçu les premiers élémens des lettres et de la langue latine d'un prêtre de son bourg, instruction presque générale avant la révolution et qui sera difficilement remplacée, il fut envoyé à Mauriac, petite ville de la Haute-Auvergne, où étoit un collége tenu par les Jésuites, et où il fit, depuis onze ans jusqu'à quinze, ses humanités et sa réthorique. De là, ayant passé au collége de Clermont, il y étudie la philosophie, en pourvoyant à sa

subsistance par des répétitions que lui payoient des écoliers moins avancés que lui ; trouvant ainsi, dans un travail assidu, des ressources que sa famille ne pouvoit lui fournir, sorte de courage contre l'infortune qui se montre dans tout le reste de sa vie, et qui fait un des principaux traits de son estimable caractère.

Soutenu par ce courage, et sans doute aussi par ce sentiment caché qui avertit l'âme de ses forces, il se transporte à Toulouse, où, se faisant répétiteur de philosophie, il entre en même temps dans la carrière littéraire, en composant pour les jeux floraux. L'ode qu'il avoit mise au concours, n'ayant point eu le prix, il se plaint amèrement à Voltaire, de ce qu'il appelle, en se moquant de lui-même dans ses Mémoires, *l'horrible injustice de l'Académie de Toulouse*. Une réponse obligeante animant le jeune provincial d'une ardeur nouvelle, il concourt bientôt avec plus de succès, remporte plusieurs prix, et,

plein de confiance et d'espoir, il cède aux invitations de l'homme célèbre qui l'appeloit sur un plus grand théâtre. Voltaire l'accueille avec bonté, ne dédaigne pas de lui servir de guide, et lui en donne un autre non moins éclairé que lui-même, en lui faisant connoître l'intéressant Vauvenargues.

Le disciple, guidé et encouragé par de tels maîtres, docile à leurs leçons, passionné de l'amour des lettres, donnoit déjà de sûrs garans de ses futurs progrès. Bientôt, sous leurs auspices, il compose ses premiers ouvrages, remporte deux prix de poésie à l'Académie française, et, à peine âgé de vingt-quatre ans, met au théâtre une tragédie, *Denis le Tyran*, qui obtient un grand succès.

La plupart des hommes de lettres qui se croient quelque talent pour la poésie s'essaient dans le genre le plus difficile, les ouvrages dramatiques; semblable en cela au jeune abbé dont parle Mme. de Sévigné, qui, près d'entrer au sémi-

naire pour faire ses études, commençoit à prêcher en attendant.

Mais pourquoi blâmerions-nous le jeune écrivain de se laisser aller à une impulsion naturelle qui n'égare pas toujours celui qui s'y livre. Voltaire avoit fait *OEdipe* à dix-huit ans, et il n'en a pas fourni avec moins de gloire la carrière dramatique. Peut-être, pour l'intérêt de l'art, est-il utile que les jeunes athlètes tentent d'abord ce qu'il y a de plus difficile pour s'assurer de toutes leurs forces. Quoi qu'il en soit, Marmontel, ayant déjà mis au théâtre quatre tragédies avant vingt-huit ans, malgré le succès de la première, reconnut bientôt qu'en ce genre il restoit au-dessous des grands modèles.

Il convient que, lorsqu'il a composé *Cléopatre, il n'avoit pas encore senti combien il est difficile de bien écrire*, et que cette pièce *eut besoin de toute l'indulgence du public pour obtenir un demi-succès*. Il dit de ses *Héraclides*, que c'est de ses tragédies *la plus*

foiblement écrite. Il raconte avec naïveté comment la chute de cette pièce, rapprochée du succès des premiers écrits de J.-J. Rousseau, qui ne s'étoit fait auteur qu'à quarante ans passés, lui fit faire sur lui-même un retour salutaire, et comment il se reprocha *de ne s'être pas donné le temps de penser avant que d'écrire*, et surtout *de s'être trop hâté de produire dans le genre le plus difficile et le plus périlleux*; modestie rare dont l'exemple est bon à rappeler encore aujourd'hui.

Je suis néanmoins disposé à croire qu'il s'est jugé lui-même trop rigoureusement, et je renverrai les critiques trop sévères à plusieurs de ses pièces où ils reconnoîtront, j'ose le dire, de véritables beautés. J'ajouterai un témoignage qui ne sera pas suspect, celui de M. de la Harpe, qui, après avoir employé soixante-dix pages de son *Cours de Littérature* à critiquer avec beaucoup de dureté les trois premières tragédies de Marmontel, dit de la quatrième, *les*

Héraclides, que *c'est une pièce très-régulière, dont le fonds est vraiment tragique, l'exécution généralement bonne et quelquefois belle, et qui, remise sous les yeux d'un public impartial, s'établiroit sur la scène, où elle mérite de rester;* et de Numitor, que cet ouvrage *est digne d'estime*, et *qu'il seroit à souhaiter qu'on le remît au théâtre.* Sur quoi j'observerai que, si l'on doit savoir gré au critique qui loue ce qui est bien après avoir blâmé ce qui est mal, on peut lui reprocher avec justice l'âpreté avec laquelle il va poursuivant les productions de la jeunesse d'un auteur presque octogénaire, parvenu par le travail à mûrir et à perfectionner son talent, et qui n'a parlé lui-même de ses ouvrages dramatiques qu'avec une grande modestie.

Marmontel nous apprend que le peu de succès de ses dernières tragédies donna à son esprit un caractère un peu plus mâle et même une teinte de philosophie, et en effet il contracta dès lors avec lés

éditeurs et les auteurs de l'*Encyclopédie* une liaison et une amitié qui n'a fini qu'avec la vie, et il commença à coopérer lui-même à ce grand ouvrage.

Les principes de la littérature entrant dans le tableau des connoissances humaines, tracé par Bacon, les hommes de lettres qui dirigeoient ce travail, et qui avoient apprécié les talens de Marmontel et connoissoient son activité, lui confièrent le soin de traiter cette partie. Les articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, sont ceux-là même qui ont formé depuis ses *Elémens de Littérature*, dont je parlerai tout à l'heure; mais je m'arrêterai ici un moment pour considérer en lui le coopérateur de cette grande entreprise, monument qui conservera la mémoire du siècle qui l'a élevé, et celle des hommes de lettres qui ont concouru à le construire.

Je sais qu'en présentant Marmontel comme l'ami des éditeurs de l'*Encyclopédie* et le compagnon de leurs travaux, je lui fais partager les anathèmes aux-

quels est en butte aujourd'hui ce que certains zélateurs appellent la philosophie du dix-huitième siècle, sans s'être jamais bien défini ce qu'ils entendent par ces paroles. On leur demande en effet depuis long-temps, qu'est-ce que cette philosophie dont vous faites tant de bruit? Est-ce celle de Fontenelle, de Vauvenargues, de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de Buffon, de Condillac, de Mably, de d'Alembert, de Thomas, de Turgot, de Saint-Lambert, etc.? Tous ces écrivains sont en effet des philosophes du dix-huitième siècle; mais, comme dans ce nombre il n'y en a pas deux qui aient eu exactement les mêmes opinions, il est impossible, si l'on veut s'entendre et être entendu, de trouver en eux une philosophie commune à tous. Mais je me trompe. Oui! tous ces hommes ont eu une même philosophie; c'est cette ardeur de savoir, cette activité de l'esprit qui ne veut pas laisser un effet sans en rechercher la cause, un phénomène

sans explication, une assertion sans preuve, une objection sans réponse, une erreur sans la combattre, un mal sans en chercher le remède, un bien possible sans tâcher d'y atteindre ; c'est ce mouvement général des esprits qui a marqué le dix-huitième siècle et qui fera à jamais sa gloire; c'est par-là que ces hommes utiles se ressemblent tous; voilà la philosophie qui leur est commune.

Ah! si leurs ennemis conviennent que c'est-là le but auquel tendent leurs traits, rendons-leur grâces de leur franchise; car leur aveu équivaut à celui-ci: nous ne voulons pas que l'homme devienne plus éclairé, de peur qu'il ne veuille aussi devenir plus libre et plus heureux, et je ne puis croire qu'ils puissent mettre à fin une pareille entreprise, ni qu'une grande nation laisse jamais poser de telles bornes à ses progrès.

Oui, je le dirai sans détour, lorsque dans l'âge où l'âme a sa première éner-

gie, où tous les penchans sont bons, où la vérité a pour nous des charmes si puissans, on a été témoin de ce grand et beau mouvement, de cette tendance vers le bien et la vérité, universelle sans être concertée ; lorsqu'on a connu et pratiqué les principaux moteurs de cette noble entreprise ; lorsqu'on a partagé leur enthousiasme et secondé leurs efforts selon la mesure de ses talens, on ne sauroit lire et entendre, je ne dis pas sans indignation, parce que le mépris l'empêche de naître, mais sans dégoût, ces injures grossières qui n'avilissent que ceux qui les profèrent, et ces déclamations vagues dont l'effet véritable n'est autre que de détourner l'esprit humain de la recherche de la vérité, ou de retarder sa marche de vers ce noble but. Si quelques philosophes ont enseigné quelques erreurs, le plus souvent métaphysiques et spéculatives, et par-là nécessairement étrangères à la multitude, combattez-les dans des ouvrages que le peuple ne lira pas plus

que les leurs ; mais reconnoissez dans l'ensemble de leurs travaux, dans le but qu'ils se sont proposé, dans le mouvement qu'ils ont imprimé à leur siècle, un des plus grands bienfaits qu'ait jamais reçu le genre humain.

En composant pour l'*Encyclopédie* les articles de littérature, Marmontel commença vers le même temps à donner au *Mercure* des Contes moraux, genre qu'il a créé, car les premiers de ses Contes datent de plus de quarante ans, et il en a produit un assez grand nombre pour qu'on puisse en former dans l'histoire de la littérature une classe à part.

Il ne faut, pour en reconnoître le mérite, qu'observer la multitude d'imitations qu'on en a faites, et de pièces de théâtre qu'on en a tirées plus ou moins heureusement, sans que, dans ce dernier cas, ce soit la faute du Conte auquel l'auteur n'a pas été obligé de donner toujours un caractère dramatique.

Ce genre a son mérite et ses difficultés. On ne peut pas mettre le Conte moral à côté du grand Roman qui peint la naissance, les progrès, les effets des passions, et qui, presque à l'égal de la tragédie, remplit à son gré notre âme de sentimens doux ou terribles.

Il est plus difficile, sans doute, de faire agir un grand nombre de personnages et de caractères différens, d'inventer beaucoup de situations intéressantes en les subordonnant à un plan régulier, d'élever devant soi de grands obstacles et de les surmonter heureusement; mais il n'est pas aisé non plus d'imaginer une fiction de peu d'étendue, de la bien conduire sans le secours du merveilleux et par une suite d'événemens pris dans la vie commune, de faire naître l'intérêt en un petit nombre de pages; et ces difficultés, Marmontel les a toutes vaincues.

Un mérite non moins recommandable de cet agréable ouvrage, est la mora-

lité dont il est empreint ; non celle qui se fait l'ennemie des doux sentimens et des innocens plaisirs, mais celle qui enseigne à jouir avec mesure des biens préparés à l'homme par le bienfaisant auteur de la nature.

Dans tous ses Contes, l'auteur a pour objet de rendre la vertu aimable. Les momens de joie et de bonheur y sont toujours le prix d'un sentiment vertueux ou d'une action de bienfaisance, et le lecteur est toujours conduit à sentir qu'il n'y a rien de mieux à faire pour être heureux que d'être bon.

Quelque forme que les écrivains moralistes donnent à leurs ouvrages, ils sont exposés au reproche d'avoir fait des satires personnelles. La Bruyère n'a pas échappé à cette imputation qui n'a jamais été faite à Marmontel, et il nous apprend lui-même qu'il a pris quelque soin pour éviter cet écueil.

Jamais dans ses Contes il n'a peint des hommes de la société de manière à les faire reconnoître et à donner lieu à

des applications, différant en cela de quelques auteurs en ce même genre que nous voyons ne pas se faire scrupule d'introduire dans leurs fictions des personnages réels et connus, pour leur faire débiter des maximes odieuses et commettre des actions viles ; coupable emploi de l'esprit et du talent ; et j'en appelle à ceux qui m'écoutent, dans les Contes de Marmontel, les caractères sont-ils moins vrais, quoiqu'on puisse les regarder comme pris dans la nature abstraite de l'homme en général ?

Entre les premiers et les derniers Contes de Marmontel, quelques personnes croient voir une différence. Elles disent que, dans ses anciens Contes, il y a un peu d'apprêt et quelque chose de ce qu'on appelle manière et qu'on sent mieux qu'on ne peut le définir, et que les nouveaux ont plus de simplicité et de naturel. On pourroit renvoyer ces censeurs à la charmante fable de cet auteur inimitable qu'on n'a plus besoin de nommer, *contre ceux qui ont le*

goût difficile ; mais, en supposant dans leur critique quelque chose de vrai, j'imaginerois deux causes de cette différence qui en seroient en même temps l'excuse.

L'une est l'influence de l'exemple que lui donnoient les écrivains de son temps; car dans les Romans, les Comédies et presque tous les écrits de cette époque, le style avoit quelque chose des formes contournées qu'on donnoit à l'ameublement et aux parures, et il est devenu moins apprêté, j'entends celui des bons écrivains, en même temps que nos vêtemens et nos meubles ont repris beaucoup de choses de l'antique simplicité.

Une seconde cause de cette légère différence entre les anciens Contes et les nouveaux, seroit le changement survenu dans la situation de l'auteur, entre les époques de ces diverses compositions. En écrivant les premiers, il vivoit dans une grande dissipation, au milieu de sociétés bruyantes où l'on cherchoit le plaisir sous toutes ses formes et l'esprit

dans toute sa parure; il a composé les derniers, lorsque son mariage lui avoit fait connoître une vie intérieure moins agitée et plus morale.

Ses anciens Contes, fruits d'une imagination jeune et vagabonde, se ressentent d'une sorte de libertinage de l'esprit. Les nouveaux, écrits dans une situation plus calme, auprès de sa femme et au bruit des jeux de ses enfans, sont plus près de la nature qui se fait mieux entendre à la maturité de l'âge et dans le silence des passions.

A ces productions agréables (ses premiers Contes), le laborieux Marmontel joint bientôt la rédaction du *Mercure*. On vouloit faire du privilége de cet ouvrage, l'un de nos plus anciens journaux, un fonds sur lequel seroient établies des pensions pour un nombre de gens de lettres. Il étoit de l'intérêt de tous que ce fonds fût porté à toute sa valeur, et c'est à quoi parvint promptement Marmontel par des moyens qu'on n'a pas toujours employés après lui dans quelques

quelques ouvrages périodiques. Parler aux gens de lettres le langage de la décence en même temps que celui de la vérité; justifier la liberté avec laquelle on observe les défauts par l'attention avec laquelle on relève les beautés; se refuser à ces traits d'ironie sanglante et pourtant facile, qui ne prouvent rien et qui n'éclairent personne, quoique plus amusans pour le peuple des lecteurs qu'une critique honnête et sensée; parler le ton modéré de la raison, au lieu de consoler l'envie et de flatter la malignité; enfin, et surtout, ne pas prostituer sa plume à l'esprit de parti; telles furent les lois qu'observa constamment Marmontel dans la rédaction de son journal.

D'heureux effets de ce genre de critique se firent bientôt sentir. Les brillans essais de Malfilatre furent encouragés. Thomas, rebuté par des censures malveillantes, fût ranimé par les justes éloges donnés à son *poëme de Jumonville*. Les prémices de la traduction des

Géorgiques furent annoncées avec les espérances qui ont été depuis et remplies et surpassées. Colardeau, la Harpe, le Mierre, et tous les jeunes écrivains qui promettoient quelque mérite, furent guidés dans la carrière par des critiques tout à la fois sévères et bienveillantes, en même temps qu'animés à la poursuivre par la justice rendue à leur talent.

Quoique la littérature soit ici notre objet principal, je ne dois pas oublier que Marmontel fit aussi du *Mercure* tout ce qu'il devoit être pour les sciences et les arts, en mettant à contribution toutes les Académies de France et tous les hommes instruits qui s'empressèrent de concourir au succès d'un ouvrage devenu le patrimoine des hommes de lettres.

Malheureusement pour les lettres et pour celui qui les servoit si bien, à peine quelques années s'étoient écoulées que le *Mercure* lui fut ôté à la suite d'un événement qui doit trouver sa place dans

son éloge, parce qu'il a été pour lui l'occasion d'une action dont on peut le louer autant que de son meilleur ouvrage.

Je dirai donc ici que Marmontel, accusé faussement d'avoir fait une satire contre un homme de la cour, après avoir été mis à la Bastille malgré ses dénégations, pressé de nommer l'auteur sous peine de perdre le *Mercure*, c'est-à-dire, quinze à dix-huit mille livres de rente, garda le secret de sa société; car ce n'étoit pas celui d'un ami. Ce n'est là sans doute qu'un devoir rempli; mais, pour le remplir, il faut un courage et un désintéressement peu communs, qu'on peut louer en tout temps, et qu'on ne doit pas omettre de louer dans celui-ci.

La perte du *Mercure* ne découragea pas Marmontel; et, recourant aux ressources que lui fournissoit son talent, il donna bientôt deux ouvrages qui ont beaucoup contribué à étendre sa réputation littéraire, *Bélisaire* et *les Incas*.

Le premier est la morale des rois, mise dans la bouche d'un homme d'Etat, à qui ses services, son expérience, son âge, donnent une grande autorité. Elle est partout élevée et noble jusqu'à la magnanimité. Mais celui qui donne ces leçons ne néglige pas de tracer d'une main ferme la morale et les devoirs des peuples.

Bélisaire eut dès l'abord un assez grand succès ; mais la Sorbonne et le Clergé, s'étant alarmés de la doctrine de l'auteur sur la tolérance des cultes établie dans son quinzième chapitre, et le menaçant d'une censure, l'ouvrage fut recherché avec encore plus d'empressement : on en fit en peu de temps plusieurs éditions. Il attira à Marmontel des lettres flatteuses de plusieurs souverains, et fut traduit bientôt dans presque toutes les langues de l'Europe.

La question agitée dans ce quinzième chapitre n'étoit pas oiseuse.

Depuis plus d'un siècle la saine philosophie avoit commencé à combattre

cette doctrine fausse et funeste, qui donne aux souverains le droit d'établir une religion de l'Etat et celui de forcer leurs sujets à l'embrasser. On avoit bien apporté en France quelque adoucissement à l'exécution des lois contre les protestans, cependant la plaie faite à l'Etat par la révocation de l'édit de Nantes saignoit encore; quelques administrateurs en maintenoient les dispositions dans les provinces du midi; on en faisoit l'apologie dans des ouvrages de parti et dans quelques journaux du temps; enfin, on touchoit encore à une époque où le gouvernement, intervenant dans les querelles des Jansénistes et des Molinistes, avoit prodigué les lettres de cachet et donné de violentes atteintes à ce droit naturel de l'homme, la liberté des opinions religieuses.

Cette intolérance politique, condamnée également et par l'Evangile et par la raison, ramenée et canonisée au milieu du dix-huitième siècle, avoit excité une réclamation puissante de tout ce

qu'il y avoit d'esprits raisonnables et cultivés, et surtout de ces philosophes qu'on calomnie aujourd'hui avec tant d'ingratitude, et qui s'efforçoient d'obtenir dès lors cette même tolérance civile que vient d'établir un gouvernement éclairé et bienfaisant.

C'étoit un service rendu à la nation et à l'humanité que de déférer de nouveau au tribunal de la raison cette grande erreur morale et politique. C'est ce que faisoit Marmontel dans *Bélisaire*, et ce qui lui attira l'animadversion des théologiens.

En ce temps-là une censure théologique avoit encore de fâcheux effets *civils* (je ne parle que de ceux-là). Buffon en avoit eu peur. Marmontel s'occupoit, quoique foiblement, de conjurer l'orage; mais Voltaire et d'autres amis le défendoient, en portant la guerre dans le camp ennemi, par des brochures piquantes qui se succédoient sans relâche, et qui éteignoient la foudre jusque dans les mains qui la lançoient. Vingt mille

exemplaires de *Bélisaire* étoient répandus dans toute l'Europe avant que la censure parût.

Les théologiens, défenseurs de l'intolérance, servirent mal cette cause, en poursuivant *Bélisaire* avec tant d'obstination ; car cette obstination même porta Marmontel à reprendre ce sujet, et à le traiter avec plus de développement dans *les Incas*, dont le but est de faire détester ce fanatisme destructeur, qui a porté au nouveau monde les crimes dont il souilloit l'ancien, et d'établir sur un grand exemple ce principe énoncé par le vertueux et l'éloquent Fénélon, *que le prince doit accorder à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant ce que Dieu souffre, et en n'employant, pour ramener les hommes, que la douce persuasion.*

L'auteur des *Incas* atteint ce but ; et dans cette fiction ingénieuse, embellie de tous les charmes du style, il prouve

avec force l'absurdité, l'iniquité de toute intolérance civile, et le droit qu'a tout homme de s'attacher au culte et d'adopter les dogmes religieux qui lui paroissent les meilleurs parmi ceux qui se concilient avec les bonnes mœurs et les bonnes lois; et en cela il a contribué à avancer cet heureux moment, où un législateur éclairé a pu opérer enfin, entre l'empire et les sacerdoces, cette heureuse union qui rend les disciples des doctrines diverses citoyens du même état et enfans de la même famille.

J'arrive aux *Elémens de Littérature* de Marmontel, un de ses plus beaux titres à la gloire littéraire.

Cet ouvrage est le résultat de trente ans de méditations sur l'art d'écrire et sur les divers genres de compositions. L'auteur nous apprend qu'il n'avoit été d'abord qu'un recueil d'observations à son usage, qu'il a retravaillées avec soin, pour en faire dans l'*Encyclopédie* la théorie générale de la littérature,

et qu'il a revues encore et améliorées dans ses *Elémens.*

Les élémens de toute science doivent être, ce semble, exposés dans un ordre méthodique, puisque ce n'est qu'à l'aide de la méthode qu'on peut faire saisir l'enchaînement des idées et le rapport des parties. L'ouvrage de Marmontel est cependant formé d'articles disposés par ordre alphabétique, ce qui rompt toute liaison.

Marmontel, qui n'ignoroit pas que cette marche avoit des inconvéniens, lui connoissoit aussi des avantages qui la lui ont fait préférer. Il donnoit ainsi à une longue suite de préceptes l'attrait de la variété. Dans chaque article il présentoit son objet sous tous ses rapports. Il offroit à une jeunesse dissipée et aux gens du monde, qui n'ont pas le temps ou le courage de suivre de longues lectures, une instruction plus facile; enfin, il faisoit, pour ainsi dire, de cette étude, une conversation libre et variée, dans laquelle il paroissoit s'en-

tretenir et causer avec son lecteur, et qu'on pouvoit quitter et reprendre à son gré.

Mais ces raisons qui eussent suffi à beaucoup d'autres, n'appaisoient pas entièrement les scrupules de Marmontel, qui, pour me servir d'une expression commune, que je vous prie de me pardonner, travailloit en conscience. Il imagina donc d'ajouter à son ouvrage une table méthodique, à l'aide de laquelle on pût le lire comme un traité suivi et complet, où les chapitres seroient placés dans leur ordre naturel ; et sa table est si bien faite, qu'elle est à elle seule une preuve sensible du mérite de tout son travail.

Dans notre avant-dernière assemblée publique, vous avez entendu louer le *Cours de Littérature* de M. de la Harpe, qui est en effet bien digne d'éloge.

Je me garderai d'instituer, entre deux ouvrages utiles, une comparaison qui tendroit à rabaisser l'un ou l'autre; mais

je puis assigner ce qui distingue chacun des deux.

En épargnant à M. de la Harpe les reproches qu'on peut lui faire sur les derniers volumes de son *Cours*, que les hommes raisonnables et libres de tout esprit de parti regardent comme bien inférieurs aux premiers; et, en ne comparant dans les deux ouvrages que ce qui est relatif à la littérature, proprement dite, je dirai : Que, dans le *Cours* de M. de la Harpe, on recueille les jugemens sains que lui-même a portés et qu'on adopte, pour ainsi dire, tout faits; et que, dans celui de Marmontel, ona pprend à juger soi-même. Le premier fait d'excellens écoliers, le second forme des maîtres. La Harpe vous enseigne à saisir tous les détails, à ne laisser échapper ni une faute, ni une beauté; Marmontel, à faire un ensemble d'après une connoissance approfondie du caractère et du genre des diverses espèces de compositions. Celui-là vous conduit dans la pratique de l'art; celui-ci vous en

donne une savante théorie. Les auditeurs naturels de la Harpe étoient et devoient être des gens du monde, et surtout de jeunes gens et de jeunes femmes; ceux de Marmontel peuvent être des hommes destinés à professer eux-mêmes, qui recueilleroient de ses leçons les premiers principes de l'art qu'ils ont à enseigner.

De ces travaux utiles de Marmontel, je ne craindrai pas de rapprocher ceux auxquels il s'est livré pour perfectionner deux genres de spectacles ou de plaisirs, qui, pour les sociétés civilisées, sont devenus de véritables besoins.

Je le vois d'abord, ramenant dans l'opéra comique et la décence et le bon goût, donnant des règles à cette espèce de drames, et fournissant à Grétry ces charmans poëmes, dans lesquels cet agréable compositeur a su exprimer par des chants si heureux, et les finesses de la pensée et les délicatesses du sentiment; c'est le mérite qu'offrent *Lucile*, *Sylvain*, *l'Ami de la Maison*, *Zémire*

et Azor, spectacles qui ont charmé Paris dans leur nouveauté, et qu'on ne redonne point aujourdhui sans faire dire aux dépens de qui il appartient : Ah! voilà comme il faut écrire, et voilà comme il faut chanter.

Enhardi par le succès de ces essais, Marmontel tente le premier d'introduire en France et d'appliquer à nos grands opéras cet art charmant, qui paroissoit en Italie une plante indigène qu'on ne pouvoit naturaliser dans notre sol. Dans cette vue, conservant avec un respect religieux les beautés des poëmes de Quinault, il y ajoute des paroles coupées à la manière de Métastase, et susceptibles des formes piquantes et variées du chant, et surtout de ce que les Italiens appellent un *motif*. C'est ainsi qu'il a disposé les poëmes de *Roland* et d'*Atys*. C'est pour cela que je l'ai vu combattre de toute son activité l'indolence du Napolitain Piccinni, qui, cessant d'être animé par la douce influence d'un délicieux climat et trouvant ici les rigueurs

du nôtre, se déterminoit difficilement à mettre les mains sur le piano, et qui eût dit volontiers comme les Hébreux transportés sur les rives du fleuve de Babylone : Comment chanterai - je les cantiques de mon pays dans une terre étrangère ?

Mais bientôt Marmontel fait un pas de plus, et un grand pas, en composant et faisant mettre en musique, par Piccinni, le bel opéra de *Didon*, qui a pour nous l'intérêt d'une tragédie, tous les charmes du chant et toutes les séductions de ce spectacle magique, où tous les arts concourent pour assembler tous les plaisirs.

Je sais qu'à l'occasion des soins qu'il s'est donnés pour naturaliser chez nous la musique italienne, et de la lutte établie entre les deux compositeurs qui se disputoient la scène, on a reproché à Marmontel de s'être laissé aller à trop de vivacité contre les admirateurs passionnés de l'antagoniste qu'on opposoit à Piccinni. Mais n'avoit-il pas été pro-

voqué ? Ne faut-il pas pardonner quelque chose à cette espèce d'hommes qui est *irritable*, comme Horace le dit de lui-même et des poëtes ses confrères ; enfin, ne doit-on pas le juger avec quelque indulgence, lorsqu'il défend les principes qu'il s'étoit faits sur la nature du mélodrame, c'est-à-dire, une opinion réfléchie et un système auquel il tient comme à sa création.

Parmi les ouvrages de Marmontel, on trouve encore un assez grand nombre de discours en vers, dont plusieurs ont remporté les prix de l'Académie, et les autres ont été lus dans ses assemblées.

Entre les premiers, on peut distinguer celui qui a pour titre, *Epître aux Poëtes*, ou *les Charmes de l'Etude*, qui a suscité à son auteur beaucoup de querelles, et dont je dirois quelque chose pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'éluder les difficultés de mon sujet. Dans cette *Epître*, on a cru voir des hérésies littéraires ; *Boileau copie*,

et *je ne vois jamais Boileau sensible*, a dit Marmontel, et on a crié au blasphème.

Je ne crois pas qu'il soit impossible d'excuser Marmontel en expliquant bien ce qu'il entend par l'invention et par l'espèce de sensibilité qu'il refuse à Boileau; mais il faudroit, pour cela, passer les bornes de ce discours; je me contenterai de dire que, si son opinion est une hérésie littéraire, son talent n'en a pas été infecté; car cette *Epître*, où il est, dit-on, injuste envers Boileau, est faite à la manière de Boileau, et on peut dire qu'il a ressemblé en cela à des hérétiques en matière plus grave, dont la morale pratique est aussi bonne et quelquefois meilleure que celle des orthodoxes les plus purs.

Quant aux discours en vers que Marmontel a lus aux séances publiques de l'Académie, je dois dire, à son éloge, qu'il est un des membres de cette compagnie qui ont le plus contribué à donner à ses assemblées l'éclat dont elles ont brillé

brillé jusques aux premiers mouvemens de la révolution. On doit à Duclos, et surtout à d'Alembert, d'avoir, les premiers, pris quelque soin pour y attirer ces amis des lettres non moins éclairés que bienveillans, qui les honoroient de leur présence, et que j'y vois rassemblés encore aujourd'hui. Les moyens qu'ils employoient pour cela, étoient d'engager les académiciens à lire ou de lire eux-mêmes des pièces de prose ou de vers dignes de l'assemblée qui venoit les entendre.

Marmontel seconda constamment ces intentions de la compagnie et de ses officiers ; et, lorsqu'il eut succédé à d'Alembert dans l'emploi de secrétaire, il montra le même zèle, que je rappelle ici comme un modèle que nous nous efforcerons toujours d'imiter.

Les pièces de vers de Marmontel ainsi destinées à des lectures publiques, sont toutes intéressantes par le choix des sujets, par les circonstances dans lesquelles elles ont été lues, et quelquefois par les

effets qu'elles ont produits. C'est ce que je montrerai par quelques exemples.

En 1772, son *Discours sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu* fut le signal d'une réclamation universelle en faveur des pauvres, et réveilla pour eux une attention du public et du gouvernement, qui eut des effets heureux et prompts pour l'amélioration des hôpitaux.

Son *Discours sur l'Eloquence*, en 1776, convenoit à la séance où fut reçu M. l'archevêque d'Aix, dont vous avez entendu naguères louer ici dignement et avec justice les talens oratoires, et qui, dans deux grandes occasions, a parlé des devoirs réciproques des souverains et des peuples avec une force et une vérité digne de son ministère.

Le *Discours sur l'Histoire*, lu à l'Académie en 1777, dans une séance particulière que l'empereur d'Allemagne honoroit de sa présence, et depuis dans l'assemblée publique pour la réception de l'abbé Millot, est plein de leçons

courageuses pour les maîtres du monde, et de traits de la plus noble liberté.

Enfin, son *Discours* en vers *sur l'Espérance de se survivre*, lu à la réception de M. Ducis, succédant à Voltaire, ne pouvoit être mieux placé qu'en cette circonstance; car, pour établir la maxime qui est le but de cet ouvrage,

Rien de grand sans l'espoir de l'immortalité,

quel moment pouvoit être mieux choisi, que celui où nous venions de perdre l'homme célèbre à qui ce même sentiment a inspiré tant de chef-sd'œuvres qui demeureront *immortels* malgré tous les efforts des ennemis du goût et de la raison!

Ici, Messieurs, finit ce que j'avois à vous dire des ouvrages de Marmontel, imprimés de son vivant ; mais il nous est resté de lui plusieurs écrits posthumes, dont quelques-uns sont déjà publiés; tels sont ses *Mémoires* en quatre volumes, et deux volumes sur la *Régence;* et les autres ne tarderont pas à

l'être, et comprennent un *Traité de Morale*, un *Traité de Métaphysique*, une *Grammaire*, et une *Logique*.

Je parlerai d'abord de ses *Mémoires*.

Il y a long-temps que le sévère Pascal a dit : *Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre, non pas en passant, mais par un dessein premier et principal.* A cela, tout le monde répète la réponse faite par Voltaire : le charmant projet que Montaigne a eû de se peindre naïvement comme il l'a fait, car il a peint la nature humaine, et on aimera toujours le philosophe qui peint sous son nom nos foiblesses et nos folies.

Des censeurs qui, ayant moins d'autorité que Pascal, sont aussi difficiles que lui, font à Marmontel un reproche de même genre ; je leur répondrai d'abord en invoquant ce sentiment naturel au cœur de l'homme, ce *désir de se survivre* dont Marmontel a si bien parlé dans le Discours en vers qui porte ce titre ; ce sentiment, dis-je, ne l'excuse-t-il pas d'avoir voulu laisser après lui

quelque aliment aux souvenirs de l'amitié? L'homme sensible qui met dans la bouche de l'époux pleurant sur la tombe d'une tendre épouse, ces touchantes paroles :

On ne me répond point, mais peut-être on m'entend,

a bien pu croire, comme il le dit lui-même,

Que la mort ne rompt pas tous les nœuds de la vie.

Mais la première phrase de ses *Mémoires* en est une suffisante apologie. *C'est pour mes enfans*, dit-il, *que j'écris l'histoire de ma vie. Leur mère l'a voulu. Si quelque autre y jette les yeux, qu'il me pardonne des détails minutieux pour lui, mais que je crois intéressans pour eux.* Et qui peut blâmer, en effet, un père d'écrire pour ses enfans son histoire, celle de ses liaisons, de ses travaux, des obstacles qu'il a rencontrés, des succès qu'il a obtenus? Tous ces détails doivent leur être précieux; et, si l'on demande pourquoi les

rendre publics, j'ose dire que, parmi ceux qui blâment cette publication, il n'en est point qui, possesseurs du manuscrit, eussent voulu le brûler ou le garder inédit, et que ce n'étoit pas à la veuve et aux enfans de Marmontel à juger ses ouvrages avec plus de sévérité.

On s'est plaint, et peut-être avec quelque raison, de la manière dont Marmontel a parlé de quelques personnages connus ou célèbres, qu'il a, dit-on, mal jugés, soit en les rabaissant au-dessous, soit en les élevant au-dessus de ce qu'ils valoient. Quant aux torts du premier genre, je suis tout prêt à reconnoître ceux dont il peut s'être rendu coupable; car si j'aime Platon, j'aime encore plus la vérité. Je verrai donc avec plaisir les amis de ceux envers qui il a été injuste, et qui les ont mieux connus que lui, redresser des jugemens dictés par quelques préventions dont personne n'est tout à fait exempt. Je dirai seulement que Marmontel, en se trompant ainsi, a toujours

été de bonne foi, et, mérite peu commun au temps où nous vivons, qu'il a jugé et blâmé, non suivant l'esprit de telle et telle coterie et les opinions de tel ou tel temps, mais suivant sa propre conviction et son sentiment, ce qui n'excuse pas l'erreur, mais ce qui affoiblit, aux yeux de l'homme juste et bon, les torts de celui qui se trompe.

J'ajouterai que, s'il a jugé quelques hommes en place avec des préventions trop favorables, j'aime encore mieux cette erreur qui compense, pour ainsi dire, l'autre, que le dénigrement universel de ces frondeurs infatigables, détracteurs nés de tout homme public, parce qu'ils ne croient ni à la vérité ni à la vertu.

Mais ces torts de Marmontel une fois écartés ou pardonnés, quel agrément et quelle instruction ne trouve-t-on pas dans ses *Mémoires !* Quelle variété, quelle vie dans cette galerie de portraits de tant d'hommes célèbres et de femmes aimables avec lesquels il a vécu ! Quelle

franchise et quelle vérité dans les récits de ce qui lui est personnel ! Quelle tolérance des opinions et quelle justice pour les personnes ! Comme il peint le mouvement de ces sociétés brillantes et animées, dans lesquelles il étoit lui-même toujours en action, et cet heureux temps où tous les esprits se portoient à la fois vers toutes les vérités, en agitant toutes les questions, sans troubler la paix de la société, en même temps que les progrès des sciences, des arts utiles et des arts agréables, multiplioient pour elle tous les genres de jouissance dont se compose son bonheur !

Le public semble avoir accueilli les *Mémoires sur la Régence* comme un ouvrage bien fait et bien écrit. Je vois seulement assez généralement établie l'opinion que l'auteur n'a pas été juste envers Louis XIV et Mme. de Maintenon ; et cette opinion, je la partage. Marmontel s'est laissé égarer en cela par les Mémoires de Saint-Simon, source où il a le plus puisé et dont il ne

s'est pas assez défié, en nous avertissant lui-même qu'il falloit s'en défier beaucoup ; mais à cette erreur près, je le vois observer la loi prescrite à l'historien, de ne rien dire qu'il ne croie vrai, et d'oser dire tout ce qu'il croit tel. Quant au style, il est remarquable par la rapidité des récits, la netteté des discussions, la vérité des portraits.

Entre ses ouvrages posthumes qui n'ont pas encore paru, sa *Grammaire* pourra être consultée par les hommes les plus exercés dans l'art d'écrire et de parler ; elle a le mérite d'une grande clarté qui résulte tant de la manière d'écrire de l'auteur, que de la richesse et de l'abondance des exemples par lesquels il explique et appuie ses leçons, et dont l'ensemble est une sorte d'extrait de nos meilleurs écrivains que les personnes les plus instruites retrouvent toujours cités avec un nouveau plaisir.

Sa *Logique* sera étudiée avec fruit. La forme en est nouvelle : on pourra en contester quelques notions prélimi-

naires sur l'origine des idées et l'analise des sensations; mais, lorsqu'il en vient à l'art de raisonner, il fait l'emploi le plus heureux des *Topiques de Cicéron* et des *Analitiques d'Aristote*. Une élégante simplicité, une justesse soutenue, une clarté parfaite, et, comme dans sa *Grammaire*, une grande richesse et un beau choix d'exemples applanissent les difficultés et font oublier la sécheresse du sujet.

Dans sa *Morale*, après en avoir lié les principes avec la doctrine de l'existence d'un Etre Suprême, il compare celle des payens avec celle de l'Evangile, et donne tout l'avantage à celle-ci. Il traite ensuite en autant de chapitres de toutes les sortes de devoirs, et finit par expliquer et démontrer l'intérêt qu'ont tous les hommes, chacun dans leur état, à observer les lois de la morale, qui consiste, selon lui, *à être bon pour être heureux*.

Dans tout ce traité, on trouve l'abondance et la facilité de l'écrivain; et, en

le lisant, il est impossible de ne pas lui savoir gré d'avoir rendu si agréable une instruction si utile.

L'existence de Dieu, l'immatérialité de l'âme, son immortalité, sa liberté, la solution de l'objection tirée du mal physique et du mal moral, les notions que nous pouvons nous former de la Divinité et de ses attributs, la nature des facultés de l'entendement humain, tels sont les sujets importans traités dans sa *Métaphysique*, qui me semble avoir, ainsi que sa *Morale*, le grand mérite de n'être pas un livre fait en copiant d'autres livres, mais l'ouvrage d'un bon esprit qui, dans de longues études et de profondes réflexions, ayant assemblé une grande quantité d'idée, les dispose avec ordre, et les verse avec autant d'abondance que de facilité.

Jusqu'à présent je vous ai peint dans Marmontel l'homme de lettres; il me reste à vous montrer en lui l'homme moral.

Dès sa première jeunesse, il lutte

avec courage contre la pauvreté, et parvient à l'éloigner de lui par le travail. Fils tendre et respectueux, il console la vieillesse de sa mère, et devient pour ses frères et sœurs un véritable père.

Entré dans la carrière littéraire, il acquiert et conserve jusqu'à la fin l'amitié des gens de lettres les plus distingués de son temps, ainsi que celle de plusieurs hommes estimables dans les rangs les plus élevés de la société.

Marié, il se livre avec un entier abandon aux devoirs que lui prescrit sa nouvelle situation ; commerce des femmes, sociétés brillantes, spectacles et liaison avec les artistes, voyages de plaisir, séjour à la campagne, tout cela cède aux charmes de la vie intérieure, et à ceux de la compagne aimable, spirituelle et vertueuse à laquelle il a uni sa destinée. Heureuse manière de calmer les agitations d'une vie dissipée, en cherchant le bonheur où il est.

Devenu père, il est le modèle d'un

amour paternel aussi tendre qu'éclairé. L'instruction et l'éducation de ses enfans l'occupent tout entier. Avec une fortune modique, il n'épargne rien pour remplir ce devoir.

Lié avec beaucoup de gens en place et aux approches de la révolution avec un grand nombre de personnages qui y ont joué des rôles importans, il n'use de la considération qu'ils ont pour lui que pour les éclairer de ses vues et leur inspirer sa modération, et demeure exempt de toute ambition au moment où toutes les ambitions sont réveillées.

Membre de l'assemblée électorale de Paris en 1789, il y porte son excellent esprit; et ceux de ses collègues qui lui ont survécu attestent encore aujourd'hui la sagesse qu'il y montra et le courage avec lequel il combattit les violences de l'esprit de parti qui alloit devenir bientôt l'esprit dominant; sacrifiant ainsi à la vérité et à la cause du bien public les espérances fondées qu'il avoit d'être nommé député aux états-généraux.

En 1792, aux premiers jours du mois d'août, témoin des mouvemens qui agitoient la capitale, et conjecturant qu'ils iroient en augmentant et renverseroient tout ce qui se trouveroit sur leur passage, il se retire avec sa femme et ses enfans dans un hameau près de Gaillon, en Normandie, où il achète une petite maison de paysan et environ deux arpens de jardin, en se résignant avec courage à la perte de la plus grande partie d'une fortune acquise par de longs travaux, et à une vie obscure, privée de toutes les dissipations de la société à l'âge où elle est plus que jamais un besoin.

En germinal de l'an 5, nommé membre du conseil des anciens par le département de l'Eure, chargé par ses commettans de solliciter auprès du gouvernement le libre exercice des cultes, c'est-à-dire, ce qui est bien remarquable, de demander pour la religion catholique la même tolérance qu'il avoit invoquée dans *Bélisaire* pour les religions dissidentes,

il écrit sur ce sujet un discours imprimé dans le quatrième volume de ses *Mémoires*, et qu'il n'a pas pu prononcer; où, se défendant d'employer les moyens de l'art oratoire qui ne sont plus, dit-il, de son âge, il est encore éloquent, parce qu'il parle le langage du sentiment et de la vérité.

En fructidor de la même année, les élections de son département ayant été cassées avec celles de quarante-huit autres, après avoir échappé au danger d'aller périr dans les marais de Sinamary, il retourne à sa retraite et à ses livres avec autant de joie que le berger de la fable, appelé par le monarque à être pasteur de gens, en éprouve à retrouver dans son coffre les instrumens de son premier métier, et à reprendre la vie champêtre dont il a connu les douceurs.

C'est-là qu'au sein de sa famille, aimé et respecté de ses voisins, répandant autour de lui le bien que sa modique fortune lui permet encore de faire, tra-

vaillant avec assiduité pour laisser à ses enfans ses dernières instructions dans les traités dont j'ai fait ci-dessus mention, il couronne une vie honorable et laborieuse en mourant, pour ainsi dire, sur le champ de bataille et les armes à la main.

Maintenant, Messieurs, je vous le demande, l'homme dont je viens de vous tracer le portrait, n'a-t-il pas des droits à votre estime par son caractère moral et à votre reconnoissance par ses ouvrages? Ces sentimens ne sont-ils pas justement dus à celui qui, d'une part, a rempli tous les devoirs de la vie sociale, et, de l'autre, employé ses talens à nous ouvrir des sources abondantes d'instruction et de plaisir?

Je sais qu'on se plaint souvent de l'ingratitude des hommes envers ceux qui les ont éclairés et servis. Il y a longtemps qu'on a peint la justice des siècles, les attendant assise sur leur tombe, et ne se montrant à eux que là. Souvent leur vie entière est un combat. Comme

tous

tous les hommes à talens, Marmontel a été long-temps en butte à ce que la critique a de plus injuste et de plus amer de la part de ces écrivains éphémères qui vivent du mal qu'ils disent, car je ne saurois convenir que ce soit du mal qu'ils font.

Enfin, le temps de la justice est arrivé pour lui; mais, que dis-je ? elle n'a pas été si tardive; et, bien avant de le perdre, nous avons vu ses ouvrages et son caractère prendre dans l'opinion publique une place distinguée qui leur restera.

Oui, Messieurs, j'aime à penser que, si Marmontel, octogénaire, étoit venu vous apporter ici les fruits de ses dernières veilles, et présider, peut-être, cette respectable assemblée, avec l'autorité de l'expérience et de l'âge, il eût reçu de vous les témoignages de la considération naturellement attachée à la vieillesse d'un homme de lettres qui a rempli sa vie de travaux utiles ; vous l'auriez vu avec intérêt près de la fin

d'une longue carrière, conservant encore quelque chose de cette énergie du jeune âge, qui est l'âme de l'âme et la vie de la vie. Vous auriez applaudi à ses derniers efforts, et cet accueil qui eût payé tous ses travaux, je pourrai croire qu'il l'eût obtenu de vous d'après l'indulgence avec laquelle vous aurez bien voulu m'entendre.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la Table.







